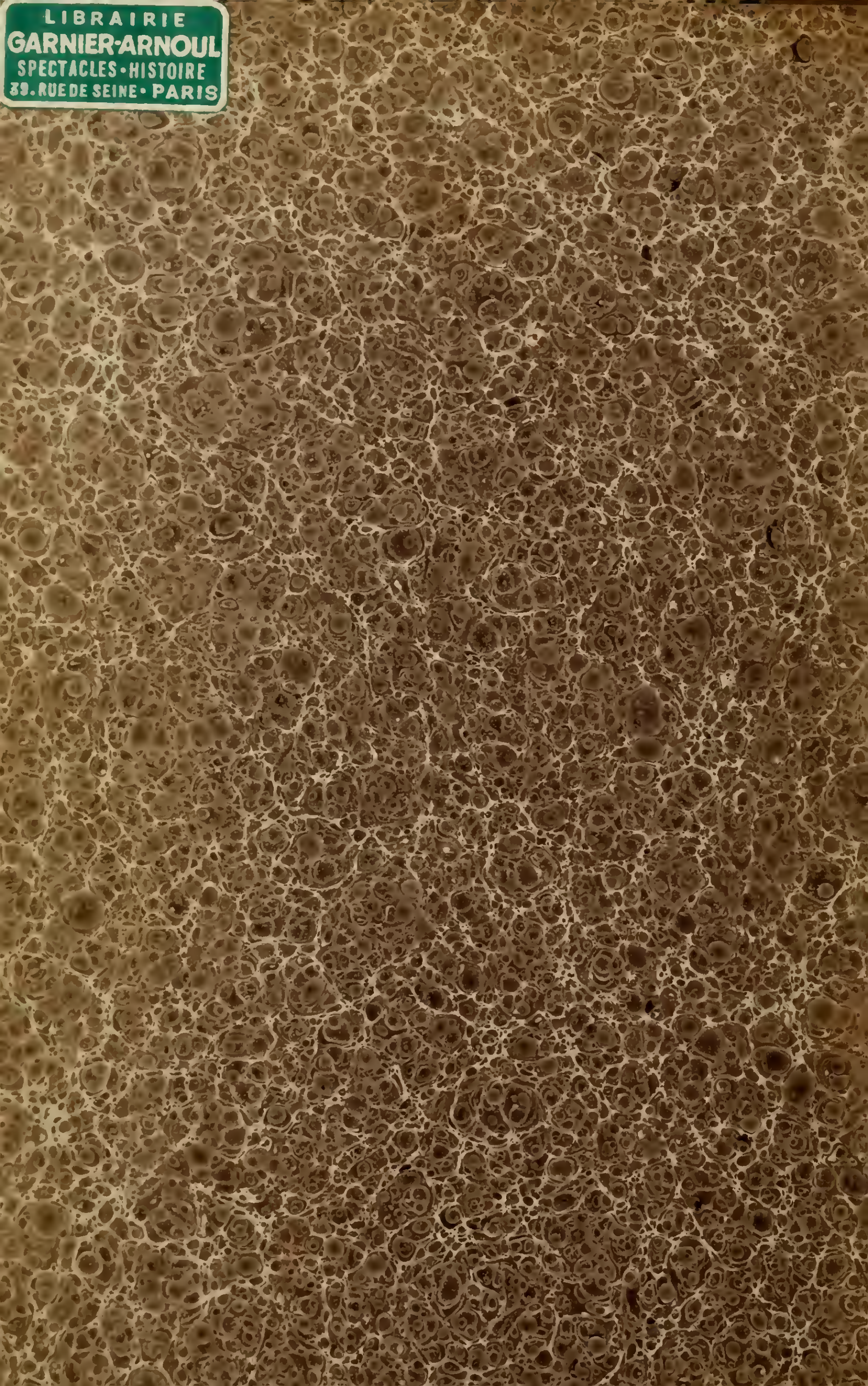
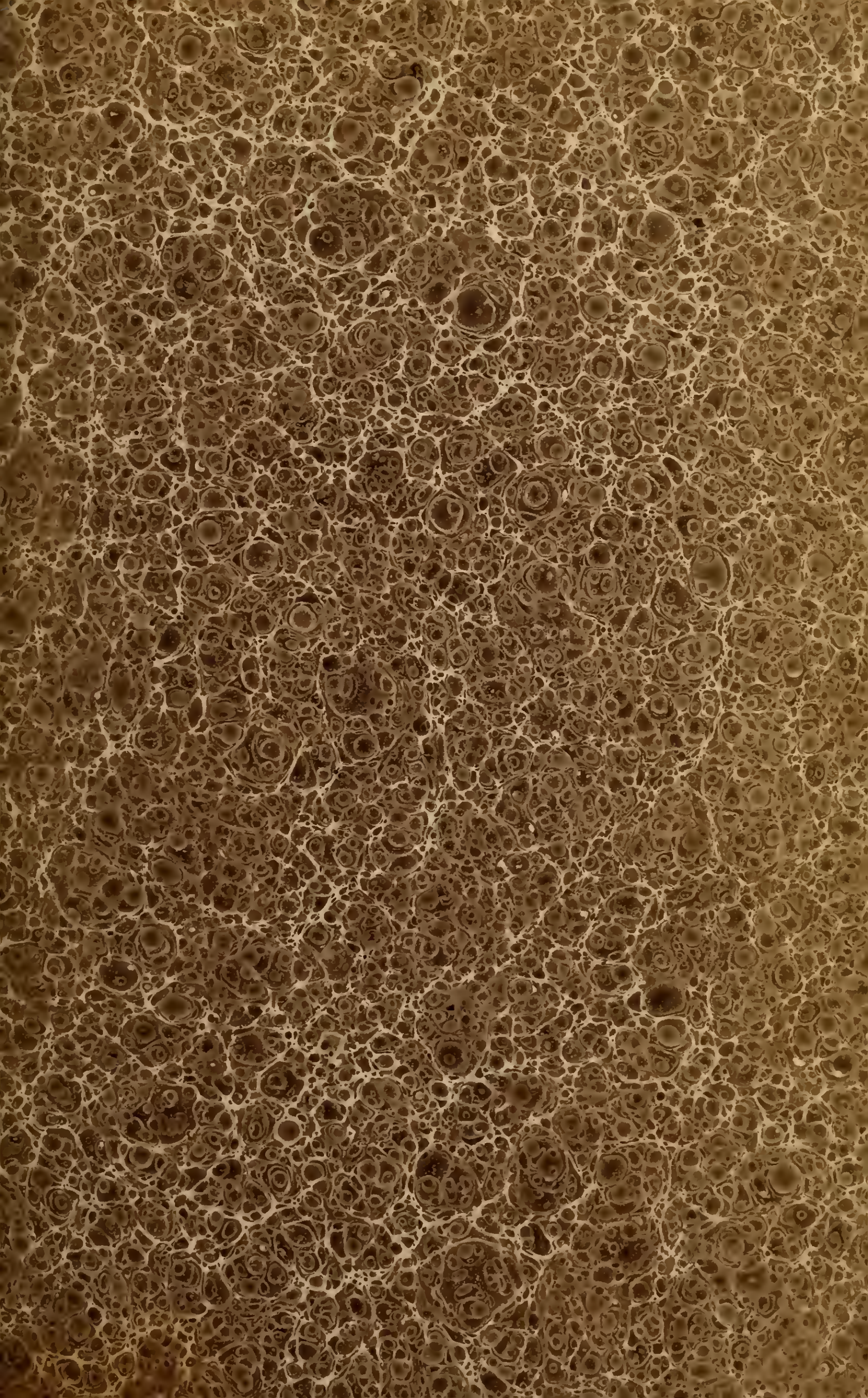


UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00355334 4


LIBRAIRIE
GARNIER-ARNOUL
SPECTACLES • HISTOIRE
39. RUE DE SEINE • PARIS



MÉMOIRES

DE

FLEURY.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
r. Notre-Dame-des-Victoires, 16.

MÉMOIRES
DE FLEURY

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE.

(1757 à 1820.)

V

PARIS

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,

7, RUE VIVIENNE.

1837

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

—

L'ABONDANCE des notes de Fleury nous oblige à donner un sixième volume. Celui-ci étant presque en totalité consacré aux détails des persécutions supportées

par la Comédie-Française dans les prisons de la République, n'a pu contenir que l'époque comprise entre l'arrestation des comédiens et leur rentrée. Cette partie, la plus intéressante et la plus dramatique de notre publication, puisqu'elle contient en même temps les annales d'une société littéraire long-temps persécutée et toujours au moment de périr, a dû tenir une grande place dans ces Mémoires. Nous aurions eu regret de retrancher des révélations et des documens précieux qui prennent plus de signification à mesure qu'ils entrent dans les dates les plus sérieuses de notre histoire.

Le sixième volume recommence et finit la vie active du célèbre comédien, et nous pouvons annoncer d'avance à nos souscripteurs des faits toujours nouveaux, et entre

autres, une biographie anecdotique de Napoléon entièrement inédite. Ce dernier volume sera illustré d'un portrait de Fleury gravé par Fauchery, l'un de nos meilleurs artistes.

—

I

—

Les Magdelonnettes.

Avantages de la prison. — Les *pailleux*. — Encombrement. — Le concierge. — Une illustre assemblée. — Réception. — Amitié des détenus. — Le poëte Fontanes garçon blanchisseur. — Les mouchettes indivises. — Belle invention de Larochelle. — Conte de M. de Boulainvilliers. — Agamemnon tient le balai. — Dupont. — Champville. — M. de Malesherbes. — La fortune du pot. — Pascal cité. — Mot de Champville.

Ceux qui ont éprouvé le tourment d'une longue incertitude, cette torture de la peur du mal, horrible à endurer parce qu'elle met de l'idéal même dans la souffrance, ceux-là com-

prendront l'espèce de repos d'esprit que j'éprouvai quand j'eus acquis la conviction d'être enfin bien et duement écroué dans une des nombreuses bastilles républicaines.

C'était, en effet, alors un avantage réel. En ce temps d'éclipse de l'esprit humain, au milieu d'une ville en révolution, à côté du voisin qui vous trahissait, du domestique qui vous vendait, de l'ami perfide qui vous livrait, au milieu de tant d'hommes qui jetaient le masque, et de cette société nouvelle qui vous apprenait à haïr, au premier moment du moins, la prison semblait un abri, elle était bienfaisante, elle vous reposait de l'indignation et de la colère. Et d'ailleurs, qui pouvait se vanter d'être libre? Ceux qui allaient à leurs affaires ou à leurs plaisirs[1]? ceux qui avaient devant eux l'air et l'es-

---

[1] Malgré le mouvement révolutionnaire, et même dans sa plus grande effervescence, le peuple de Paris continua d'aller paisiblement à l'Opéra : le rideau se levait exactement à la même heure, soit qu'on coupât soixante têtes, soit qu'on n'en

pace? eh bien! ceux-là se trompaient, l'œil et la main de la Convention étaient sur eux aussi. Cette Convention, qui fit tant d'actions fortes et n'eut pas un grand homme, cette assemblée de petits individus politiques, qui commit des crimes de géans, opérait sur une échelle immense, et à cette époque de son règne, le nombre de prisonniers qu'il lui fallait par jour n'était que pour l'effet d'une mise en scène horrible, mais parfaitement entendue. Véritables figurans politiques (figurans jusqu'à ce que mort s'en suivît), les prisonniers n'étaient là que comme signe visible de la vigilance et de la force républicaine : en réalité, les prisons de Paris commençaient aux barrières, celles de la France finissaient aux Alpes, avaient pour limites les

---

coupât que trois ; et, chose bien digne d'être remarquée, un septembriseur se mettait à la queue comme un autre, et là, devenu docile, il disait à l'homme qui le grondait de se montrer trop gênant, et qu'il aurait peut-être égorgé à l'Abbaye : « Mais, citoyen, c'est pas moi, on me pousse. »

(*Note de l'Editeur.*)

Pyrénées, et se prolongeaient aux frontières du Nord.

Dans mon sens donc, heureux les détenus! je l'ai dit, ils en avaient fini avec l'incertitude; ils en avaient fini avec les déceptions qu'on éprouve dans les temps de tourmente révolutionnaire. Les amis de prison, ceux du moins que menace un danger comme le nôtre, sont de vrais amis : la prison guérit de l'égoïsme. Au milieu de tant de souffrances, qui oserait parler de ses propres souffrances? qui se trouverait des peines à faire plaindre, au milieu de tant de consolations à donner? Ainsi chacun pensant de même à part soi, c'est un continuel échange d'encouragemens et de bonnes paroles : le plus énergique prête un peu de son caractère au plus faible, le courage est un fonds commun où chacun puise, la patience une sorte d'émulation où tous veulent se distinguer. Entretiens sincères, douces confidences, souvenirs de famille, condescendance, indulgence réciproque, voilà ce qu'on trouvait dans les prisons de 93.

Les hommes ainsi mis en réserve pour la mort n'avaient que les qualités de l'homme à offrir à leurs compagnons d'infortune.

On a fait bien des révélations sur les geôles révolutionnaires : ayant habité, pour ma part, les Magdelonnettes et Picpus, nos dames ayant été récluses à Sainte-Pélagie et aux Anglaises, ayant eu des amis au Plessis et à Port-Royal, dit Port-Libre depuis qu'on y mit des prisonniers, je pourrais ajouter plus d'un gros volume à ce qui a été écrit; mais comme il n'est fils de bonne maison d'alors qui, se trouvant aujourd'hui grand-père, n'ait pu raconter à ses petits enfans l'histoire de ces noirs intérieurs et les instruire du régime qu'on y suivait, je me bornerai aux détails qui me sont particuliers, sans oublier cependant ce qui concerne la Comédie-Française; car la Comédie-Française peut bien ne pas régner, mais tant que deux d'entre nous vivront, la COMÉDIE sera, peut-être ne sera-t-elle pas autrement que ces majestés détrônées, très-respectueusement appe-

lées SIRES, et très-respectueusement aussi tenues dans l'exil. Mais qu'importe! comédiens de la vieille souche et rois d'antique dynastie sont indélébiles.

Le bâtiment des Magdelonnettes était une maison affectée aux voleurs et aux repris de justice, mais les arrestations toujours plus nombreuses, et surtout les *fournées* des premiers jours de septembre 1793, vieux style, ou si l'on veut style esclave, encombrèrent tellement ces resserres du comité de salut public, que toutes les maisons de force devinrent des maisons d'arrêt.

Un peu avant notre arrivée, les Magdelonnettes retenaient seulement leurs pensionnaires accoutumés; ces braves gens, désignés, d'après le vocabulaire de l'endroit, sous le titre tout plein d'image de *pailleux*, logeaient aux étages supérieurs. Leur division se composait, comme première classe, de ceux qui s'étaient rendus coupables en suivant le mode de l'ancien régime, comme deuxième classe des sujets plus avancés qui s'étaient mis en hostilité avec la

nation, bien qu'ils eussent suivi le régime nouveau, c'est-à-dire que les *pailleux* étaient purement et simplement des voleurs réunis aux fabricateurs de faux assignats.

Pendant les innombrables emménagemens qu'occasionnaient une loi récente, ces misérables ayant voulu mettre à profit les préoccupations du moment pour s'évader, on les fit descendre au rez-de-chaussée où ils étaient plus à la portée d'une surveillance active, et ils furent remplacés, en haut, par les suspects de la première création, citoyens gênans à cause de leur trop de bonne foi, membres de diverses sections, mais plus spécialement de celles *des marchés*, *du contrat social* et *de la Montagne*.

Dans la première pensée, ces localités avaient été disposées pour contenir environ deux cents personnes; lors de notre arrivée, nous complétâmes le nombre de trois cents, un peu plus ou un peu moins, je ne saurais le dire au juste; mais qu'on juge de l'encombrement! Il fallut resserrer les prisonniers, les encaquer

pour ainsi dire; on alla jusqu'à arranger, tant bien que mal, plusieurs corridors pour y placer des couchettes ambulantes.

Afin d'être exact, je dois ajouter qu'il n'y eut pas de lits pour tout le monde pendant les quelques jours de durée d'une espèce de débordement de prisonniers, arrivant par voiturée de tous les coins de Paris, et, chose aussi rare que remarquable! aux Magdelonnettes ce furent précisément les bonnes intentions du concierge qui causèrent pendant assez long-temps l'extrême gêne des détenus.

Et d'abord, un mot sur ce digne homme.

Parmi les cerbères des maisons d'arrêts de Paris, entre ces plats valets, ces valets niais, cruels ou peureux d'un pouvoir sans pitié, M. Vaubertrand fils se distingua comme une des honorables exceptions qu'on trouve du plaisir à citer.

Mari d'une femme aimable, qui nous appelait ses pensionnaires, père d'un enfant charmant qui nous donnait le nom de ses *pigeon-*

niers, il puisait dans l'amour de la famille tous les bons sentimens qui nous le firent aimer. Haïssant son emploi, mais forcé de s'y tenir, il sut concilier les difficultés de sa position et les devoirs de l'humanité, il souffrait pour nous et pour lui : pour nous, des plaintes du dedans, et pour lui, des rebuffades du dehors. En vérité, souvent notre place valut mieux que la sienne.

Lors de l'irruption des sections abattues, quand il fut question de caser celles qui allèrent occuper le local des *pailleux*, l'honnête Vaubertrand pensa qu'il devait adoucir, autant qu'il serait en son pouvoir, le sort de gens à qui l'on ne pouvait attribuer d'autres crimes que la flexible dénomination de suspects ; et, pour commencer, il fit arranger plus commodément le local où elles furent confinées.

Ces chambres, donnant sur les derrières, étaient des espèces de réduits de cinq pieds carrés, tout au plus ; en étendant le bras, un homme de taille sommaire touchait facilement

au plafond; deux fenêtres ornées de six carreaux, de ceux qu'on paie quatre sous pièce aux vitriers, rubanées au-dehors de larges grilles, laissaient à peine pénétrer l'air ; les lieux ainsi disposés devaient recevoir douze personnes, aussi pouvaient-ils contenir pour unique ameublement douze crèches, accolées ensemble, chaque crèche recevant un mauvais matelas.

Le premier soin du bienfaisant concierge fut de faire disparaître ces crèches et de les remplacer par des bois de lits; mais comme ce système prenait plus de place que le précédent, les chambres où pouvaient tenir auparavant douze personnes furent réduites à huit; ainsi il y eut plus de commodité, mais moins d'espace: et l'espace! l'espace!... Il suffit d'avoir été huit jours en prison pour comprendre ce qu'est un pied carré de plus ou de moins dans la vie cloîtrée.

On en était là quand il fallut nous recevoir; et si la première nuit nous ne couchâmes point tout crûment sur la paille, nous le dûmes à l'hos-

pitalité généreuse de quelques vétérans des seconds et troisièmes corridors qui s'arrangèrent pour nous faire cette civilité. Nous n'arrivions point là comme individus isolés, nous n'étions point M. Saint-Prix, M. Vanhove, M. Dupont, M. Larochelle ou Champville, M. Dazincourt ou Fleury, nous étions une corporation littéraire, menant avec elle dans l'exil tout le passé gracieux de la France; nous représentions, en petit format, tout ce qui charme, tout ce qui unit, tout ce qui rallie; on honorait en nous aussi une compagnie qui s'était montrée forte, courageuse, unie, dans un temps où, excepté le courage trivial de mourir, tout courage cessait, où toute union se brisait, où s'évanouissait toute force. La COMÉDIE FRANÇAISE en prison sembla une grande et triste apparition: en s'attaquant ainsi à l'art le plus aimable et le plus entraînant, les maîtres de la France semblaient jeter au monde leur mot le plus significatif. A nous se rattachaient mille souvenirs illustres, avec nous se réveillaient mille idées de gloire,

notre incarcération en était le dernier convoi.

Il fut beau !... je vois encore la longue file de prisonniers, rangés sur un double rang, chapeau bas d'abord ; j'entends leur long *vivat*, leurs applaudissemens répétés ; *je nous* vois passer au milieu de grands, de ministres du roi, de généraux, de magistrats ; je vois même de sans-culottes vrais croyans, nous saluer de leurs vives acclamations. C'était, parmi les premiers, un de Boulainvilliers, un général Lanoue, un de Crosne ; c'était un Angrand d'Alleray, un Baron Marguerites, un Jousseran, un Lecoulteux de Canteleu, un Fougeret, un Destournelles, un de Fleurieu, un de La Tour-du-Pin ; c'étaient aussi de riches protecteurs des arts, que deux cent mille livres de rente avaient fait soupçonner d'être en état de contre-révolution ; c'étaient même des abbés et de vénérables pasteurs. Toute la vieille société française semblait avoir pris rendez-vous pour faire accueil aux derniers peintres de cette vieille société : la comédie et

la tragédie passèrent triomphalement entre ces deux files de courageux persécutés. Et nous aussi nous avions fait de l'opposition sous la hache! nous en avions fait même quand toutes les voix se taisaient! avant Camille Desmoulins, nous avions dit: *les dieux ont soif!* Et maintenant qu'on nous honore, maintenant qu'on nous serre les mains ainsi, au prix d'une si glorieuse entrée, ces dieux eussent-ils tendu la coupe sous leurs victimes, nous eussions poussé notre cri plus haut et plus retentissant encore. En vérité, je ne sais trop ce qu'au commencement des siècles cet obligeant Prométhée déroba au ciel pour notre usage; mais je soupçonne fort que c'est l'orgueil: l'orgueil est bien beau pour être d'invention humaine!

Après notre installation provisoire, plusieurs de ces messieurs vinrent nous visiter; nous nous trouvions en pays de connaissance, et n'y eussions-nous pas été, un accueil bienveillant ne nous pouvait manquer, chaque nouveau captif étant sûr d'être reçu avec un empresse-

ment tout aimable, je devrais dire presque tout plein de tendresse : ces ames déjà résignées, déjà faites aux habitudes des privations et de la douleur, semblaient avoir passé entr'elles un accord secret pour s'offrir à l'inexpérience des nouveaux venus, et pour fortifier leur cœur ; ces cachots étaient coquettement présentés, on en vantait certaines commodités, on en déguisait les désagrémens, on vous instruisait du caractère des gardiens, on vous mettait au fait des petits moyens de séductions, on vous offrait toutes les influences, tous les secours : user la première douleur, tempérer l'émotion, tel est le grand secret de tous les consolateurs ; mais en prison on trouvait cet avantage, que les consolateurs de la veille étaient les dévoués, les amis, les frères du lendemain.

Le lendemain, il fallait bien se raconter ses aventures ; l'hospitalité des prisons est exigeante là-dessus ; mais une telle exigeance est aisée à satisfaire ; chacun aime à redire l'histoire

des persécutions qu'il éprouve et des luttes qu'il leur oppose. C'était alors un peu toujours la même chose, l'histoire de la force contre la faiblesse, mais c'était aussi quelquefois l'histoire de la force niaise contre la faiblesse rusée; récits de courses en plein champ, appareils de cachettes, de caves, de panneaux mouvans, de souterrains profonds, de déguisemens et d'imbroglios employés plus tard dans tous les romans du directoire, moyens usés, un peu naïfs, mais toujours intéressans, quand la vie d'un homme est en jeu, et surtout quand cet homme encore plein d'anxiété, tout au souvenir du péril, presque haletant de l'effroi d'hier, vous raconte avec feu, avec désespoir, ses craintes de l'abîme, dans l'abîme même où il est tombé; il n'est plus de lieux communs alors, il n'est même pas d'échappatoire suranné qui ne semble aux auditeurs un effort d'imagination rare, un élan de finesse sublime.

Parmi les traits de sang-froid et d'à-propos que j'entendis mêler aux histoires du crû, il en

est un qui nous vint du dehors et qui mérite d'être conservé. Le nom de Fontanes et l'emploi qu'il sut faire de son esprit en une circonstance fort périlleuse recommandent assez l'anecdote.

Lors du siége trop mémorable de Lyon, ce poète se trouvait enfermé au milieu de la ville en ruines. Les bombes incendièrent sa maison, et jamais il ne put trouver une assez forte somme d'or, d'argent et d'assignats qu'il y avait déposée. Plein de crainte pour le sort de sa jeune femme et d'un enfant dont elle venait d'accoucher, il se résolut à risquer tout pour sortir de la ville. Après avoir vaincu une première difficulté, celle de se procurer un passeport, il s'en présentait une seconde, pour laquelle peut-être toutes les ressources d'une imagination inventive ne pourraient suffire : il s'agissait d'emporter avec soi quelques effets précieux, bon nombre de pièces d'argenterie, et, entre autres richesses anti-républicaines, un certain calice, présent de souverain offert jadis à la famille, et qu'un habile artiste avait ciselé

aux armes du roi de Sardaigne. Ce joyau surtout lui faisait peur à emporter : un calice! un objet du culte! aux armes d'un roi! c'était être triplement Pitt et Cobourg. Cependant il fallait partir, ou s'exposer à une mort certaine; mais fallait-il partir en laissant la meilleure de ses ressources? Qui sait où la nécessité le forcerait de fuir! qui connaissait la durée de son exil! Une femme! un enfant! un avenir incertain! Fontanes se décide; il court chez un révolutionnaire assez bon homme, naguère pépiniériste et naguère aussi vivant à son aise, mais à peu près ruiné depuis que les vergers furent dévastés avec les châteaux, depuis que le sol républicain ne demandait à produire que des arbres de la liberté. Le poète vient se défaire de ses parures féodales; il vient échanger, ou acheter, comme on le voudra, un habit complet de sans-culotte; il veut fraterniser par la veste autant que par le cœur; il aura des cheveux noirs : la poudre est liberticide! de larges pantalons, des souliers ferrés sans boucles: les

boucles doivent être offertes en don patriotique. Il veut même que l'honnête pépiniériste se charge du cadeau ; ceci est accepté et d'autres clauses encore. Un habit complet est enfin cédé.

Quelques heures après, un garçon blanchisseur sort d'une maison, c'est Fontanes portant une lourde hotte remplie de linge. L'argenterie, les effets et le calice fatal ont été cachés soigneusement dans les paquets. Le prétendu paysan marche lourdement, il grogne sous le fardeau ; la jeune famille suit à quelques pas de distance avec le passeport. Mais il faut traverser auprès de l'instrument du supplice ; il est là, permanent, toujours dressé, toujours menaçant, infatigable et frappant toujours. Fontanes frémit ; sa jeune femme a pâli : la situation est terrible pour eux ! Prendre une autre route, c'est éveiller le soupçon ; mais aussi s'en approcher est peut-être courir à sa perte ; n'oser faire face à l'instrument de mort, c'est avouer une répugnance coupable et qui peut attirer l'attention, cette attention qu'on a tant d'inté-

rêt à détourner ! et pourtant comment fixer ce glaive, quand peut-être le sang d'un ami y fait tache encore ? Mais la raison et la nécessité parlent, c'est un parti extrême que prendra Fontanes ; et le voilà, penché sur la hanche, le cou tendu, le regard hébété, les doigts accrochés dans la bretelle de la hotte, tirant la courroie comme pour soulager ses épaules, s'arrêtant et regardant l'échafaud.

Un homme à la mine atroce vient à lui, un de ces hommes qui ne quittaient pas la place, et qu'on aurait pu nommer les gardes-du-corps de la guillotine.

— As-tu peur ? dit-il à Fontanes, que tu regardes ainsi le rasoir national ?

— Peur ! est-ce que je suis fédéraliste pour avoir peur ? Sacrebleu ! regarde-moi bien : me trouves-tu une face d'aristocrate ?

Pendant ce temps-là madame Fontanes arrivait, le cœur transi, mais baissant la tête vers son enfant, et sans doute puisant des forces dans cette vue.

— Qui es-tu? ajouta un second interrogateur.

— Blanchisseur.

— Et la petite mère?

— Pardine! est-ce que ça se demande? Vois le petit: ça me ressemble, hein! Au bout de dix mois de mariage; c'est-y patriotique? Mais dame! la maman n'est pas trop déchirée. Oh! oh! je n'ai pas la vue basse.

— Et pourtant tu regardes la guillotine d'un air....

— Est-ce que c'est défendu? Dites donc, vous autres! est-ce que la guillotine n'est pas le salut du peuple? sans elle, comment toi et moi et les amis passerions-nous notre temps?

— Eh! tu as raison; tu es un bon b..... A bas les muscadins! périssent les aristocrates! et vive la république!

— Va comme il est dit: vive la république!

— Vive la guillotine! s'écrient tous les chenapans en chorus.

Fontanes n'ose pousser ce cri de cannibale;

sa femme est tremblante, de la main qui ne soutient pas l'enfant elle cherche un appui, le cœur lui faut, elle va se trahir.

—Allons, femme, n'entends-tu pas les amis! *Ah! ça ira, ça ira, ça ira! les muscadins à la lanterne!* se met-il à chanter. — Allons, ça se répète!

—Et ça se danse : la main! Pose ta hotte.

— Mais......

— Pose donc ta hotte !... on ne lui fera pas de mal à ta hotte !... pose-la donc ! est-ce que tu es collé dessus ?

Et nos forcenés prenant la hotte, en débarrassent Fontanes; d'abord il se débat, mais bientôt, plus mort que vif, il se laisse faire, essuyant sur son front une sueur glacée. Il sent qu'il est perdu, déjà la hotte est entre leurs mains, on l'appuie sur un monceau de pierres; déja il voit fouiller ses effets... le calice!... le fatal calice!... point d'idées de salut. Il va se livrer, il va demander grace pour sa femme, pour cette mère qui dans l'angoisse s'attache

convulsivement à son enfant; il la regarde cherchant un pardon dans les yeux de celle qu'il se reproche d'avoir livrée ainsi; mais à ce dernier moment sa présence d'esprit ne lui fera pas faute: aux extrêmes dangers, l'inspiration subite; il pousse un cri de joie, il frappe des mains.

— Tu es bien gaillard! s'écrient les frères et amis.

— C'est une idée! une fière idée! Je veux que mon épouse danse la carmagnole, sacré nom! ça donne des forces.

Sa femme le regardait avec des yeux désespérés.

— Allons, ne fais pas la mijaurée!... c'est des amis,... excusez,... c'est jeune, c'est timide.... Allons, qui garde la hotte? — La hotte et l'enfant ensemble, s'entend.... Là,... doucement,... mettez le petit par dessus le linge,... ça dort sur les paquets comme sur de la plume,... c'est habitué.... Et à présent

femme, la main!... Allons donc, vous autres! la chaîne , la chaîne patriotique !

La mère avait compris, elle s'était élancée dans la ronde ; et pendant que la bouche des deux époux disait, tant bien que mal, les paroles de l'affreuse carmagnole, leurs cœurs les démentaient dans un même cantique d'actions de graces.

Quand il fallut se séparer, quand l'enfant eut été rendu à sa mère, Fontanes se fit aider tranquillement à remettre la hotte sur ses épaules, puis serrant la main aux camarades en signe de fraternité, il leur dit adieu, et à quelques pas de là, faisant marcher sa femme devant lui, il se prit à siffler joyeusement ce *chant du départ*, que fit oublier celui de Méhul.

Notre initiation aux usages de la maison ne fut pas longue; il est facile de deviner qu'à une époque où les domestiques étaient nommés des *officieux* et les servantes des *dames de confiance*, il fallait, en prison, se servir soi-

même : c'était la règle, et dans toutes ces maisons, dont la plupart étaient d'anciens couvens, on peut dire que, à la lettre, les prisonniers avaient pris la place des moines.

En attendant le boucher qui, tôt ou tard, devait venir nous prendre, nous arrangeâmes notre petit intérieur; chacun de nous était, en particulier, un véritable Robinson, clouant, tapissant, faisant de la menuiserie, arrangeant des tablettes, etc. Je ne me montrais pas un des plus adroits, et, par exemple, je n'ai jamais pu parvenir à scier une planche sans emporter une portion du cuir de mon soulier, même quelquefois un peu de pied avec. Cela me dépitait, je prétendais que si l'on nous avait accordé des chevalets, au lieu de nous contraindre à nous servir de nos chaises, tout le monde aurait pu prendre des leçons de moi; mais dans la réalité il n'était personne qui ne pût m'en donner : il est des aveux qu'on est bien forcé de faire.

Nous étions curieux à la besogne, mais après la besogne faite, nous étions plus curieux en-

core; je ne puis me rappeler sans sourire l'air d'amour-propre avec lequel je regardais mon travail, le coup-d'œil de commisération que je jetais sur celui de mes camarades, lesquels me le rendaient bien. Je critiquais le coup de marteau de Champville, qui me taquinait sur mon coup de scie. C'était à qui chercherait à se faire des complimens, à qui vanterait son ouvrage, ses découvertes, ses améliorations, et la tournure particulière qu'il avait su donner à son coin de ménage. Je n'ai jamais tant compris l'orgueil de la propriété; or, je possédais un grabat et deux tablettes; avec quelques morceaux de planches et la couverture d'un livre in-folio, j'étais parvenu à me faire une sorte de pupitre; j'avais, en outre, la moitié d'une paire de mouchettes; je m'explique: je ne veux pas dire que les mouchettes n'étaient pas entières, je veux dire que nous étions deux à les posséder, elles appartenaient à Larochelle et à moi.

Mais on sait tout ce qu'entraîne une propriété indivise; il arrivait parfois que ces mouchettes

étaient entre nous un sujet de discussion. Ainsi dans l'hiver nous aimions tous deux à lire, après nous être couchés, et nos malheureux lits étaient à une grande distance, il fallait que l'un ou l'autre se levât pour aller chercher les mouchettes. Le plus souvent Larochelle avait la complaisance de se déranger, mais enfin mon tour arrivait. Combien de fois je m'en impatientai ! Combien de fois je me rappelai ce je ne sais quel nombre de douzaines de mouchettes dont Carlin faisait faire emplette pour contrarier sa femme ! Que n'en avais-je une seule paire à moi ! Mais comme tout vient en profit à l'homme, et d'abord le malheur, au sujet de cette pénurie même, j'arrivai au plus rare effort de courage que je puisse citer dans ma vie ; il est vrai qu'il ne fallait pas moins qu'un bouleversement social, que la révolution française enfin, pour me pousser à aller jusque-là : je parvins à moucher la chandelle avec mes doigts. Je n'en étais pourtant pas encore venu à attaquer le lumignon sans

sourciller, quand Larochelle eut une inspiration qui nous mit tous deux à l'aise, en partageant le différent.

Expliquons d'abord la difficulté.

Entre mon lit et le sien, la distance réelle n'était pas telle qu'il ne fût possible de se faire passer les mouchettes, mais l'inconvénient naissait d'une sorte d'arrête de gros mur, laquelle faisant saillie, ou si l'on veut paravent, entre nous deux, augmentait ainsi la distance et empêchait nos deux bras étendus de se rejoindre.

Voici maintenant l'appareil :

1° Un clou fixé dans la saillie du mur.

2° Un cordonnet attaché à ce clou et descendant un peu plus bas que le niveau de nos couchettes.

3° Les mouchettes fortement attachées au bout inférieur du cordonnet.

4° Un deuxième cordonnet, noué au premier, à quelques pouces seulement des branches des mouchettes. Cette partie du méca-

nisme, se répétant deux fois, c'est-à-dire que deux bouts du cordonnet, ainsi noués au ressort principal, se continuaient ensuite, faisant guirlande, et l'un à droite, l'autre à gauche, se reposaient sur les deux chevets opposés.

En dernière analyse, voici la manière de se servir de l'invention :

Quand le lumignon de l'une des bougies devenait trop grand, on prenait le bout du cordonnet d'appel, et on attirait facilement à soi les mouchettes ; on attendait ensuite que le lumignon détaché fût éteint, puis on lâchait l'instrument, qui, emporté par son propre poids, retournait à sa place, comme le balancier d'une pendule.

Ce mouvement de va-et-vient se comprend facilement. Ainsi chacun, sans se déranger, jouissait à son tour de la propriété en litige.

Cette découverte divertit fort la prison, Larochelle fut d'une commune voix nommé le Galilée des moucheurs de chandelle; on exporta l'invention dans plusieurs chambres, et M. de

Boulainvilliers, en ayant profité le premier, nous régala, comme paiement, d'une petite aventure que je soupçonnai fort lui être arrivée, bien qu'il la prêtat à un tiers. A ceux qui auraient trouvé ma description puérile, je donne ce conte en dédommagement.

Un seigneur assez riche et tout-à-fait aimant avait fait choix d'une maîtresse. Mille qualités la faisaient chérir ; on ne pouvait trouver en elle qu'un seul défaut, défaut moins rare dans le sexe qu'on ne le croit communément, du moins s'il faut s'en rapporter à ce maître Boccace, si malin connaisseur en semblable matière : la dame était fort intéressée, mais intéressée avec une souplesse infinie, avec un esprit parfait ; toujours pleine de décence dans ses demandes, elle savait se faire offrir ce qu'elle désirait ; c'était un art, une finesse dont on finissait par lui savoir gré. Sa manœuvre était si gracieuse à voir ! ses circonvolutions si charmantes à observer ! Cette adroite personne donc reçoit un jour une paire de flambeaux dont le travail

l'emporte sur la matière. Son ami qui ne compte pour rien la générosité, si elle n'est accompagnée de cette noblesse qui assaisonne tout ce qui est offert, fait porter le cadeau à son adresse, avec défense bien positive au marchand de dire le nom du donateur. Le soir, il va rendre visite à sa belle, et à l'aspect des flambeaux, il fait l'étonné ; puis, feignant de ne pas savoir d'où peut venir cette galanterie : — Voilà apparemment, dit-il à la dame, une offrande de fermier-général ? — Point du tout, répond-elle vivement, et avec un regard tout adresse : Il y aurait joint les porte-mouchettes.

Je reviens à nos occupations, dont je n'ai dit que le joli côté. La menuiserie, l'ébénisterie, la tapisserie et la mécanique ont du charme, cela tient à l'ornement; mais, outre qu'il y eut bientôt ordre de nous ôter scies, clous et marteaux, ces occupations ont à peine deux ou trois jours, ce sont les travaux de premier établissement, il en reste d'autres moins faciles ou qui répugnent davantage, ce sont les travaux

quotidiens, ceux du matin surtout. Chaque prisonnier faisait sa chambre, balayait, nettoyait, aucun détail ne lui était épargné, puis il avait ensuite à vaquer au service général. Saint-Prix était plaisant à voir tenant le balai, à peu près comme on croise la baïonnette, nettoyant avec maladresse et dignité les étables d'Augias : Pauvre Agamemnon, disait-il, à quoi te vois-tu réduit!

Mes camarades furent parfaits d'abnégation, de courage et de bonne volonté, plusieurs méritèrent l'amitié et la reconnaissance de leurs commensaux. Tout à l'heure je dirai ce que fit Vanhove, à présent je dois citer Dupont : plein de zèle et de prévenances, il sut se faire tout à tous, chose fort rare dans un jeune homme qui ayant devant lui l'avenir boude encore plus qu'un autre à ses espérances détruites, chose inouie dans un jeune premier, ordinairement enfant gâté de la famille théâtrale et presque toujours petit maître au dehors. Dupont fut un vrai Spartiate; et Champville! ce brave

Champville! ce jovial garçon qui ne se dé-mentit pas un instant, ne serait-ce pas un tort de l'oublier?

Ce digne neveu de Préville jouait les se-conds comiques au théâtre, et je puis dire qu'il les jouait aussi dans le monde; partout le comique de forte étoffe était son naturel. La plaisanterie de Champville avait de la teinte de la plaisanterie de Regnard, son auteur favori. Gai, boute-en-train, bon enfant, mais bon enfant sans que personne eût à y mettre de complaisance, c'était Dugazon avec ses inter-mittences de caractère en moins, avec un ventre assez rebondi en plus. Peut-être ce ventre donna-t-il un peu d'obésité à son talent, sans cela Champville allait au grand; mais tel qu'il était, le public avait su l'apprécier, et surtout dans *Pourceaugnac*. Jamais personne ne joua ce rôle comme lui : Molière lui-même, qui le créa, ne pouvait y être mieux. Il fallait voir Champville poursuivi des matassins! jamais on n'offrit un plus piteux visage aux seringues

ennemies ! Le beau mouvement d'effroi qu'avait Talma dans *Hamlet*, à l'aspect du spectre, Champville le reproduisait à l'aspect de l'aspersoir funeste ; chaque syllabe du terrible *piglia lo su* semblait lui entrer au corps. Il poussait si loin et d'une manière si lucide l'imitation de cette sensation, que, lorsqu'il enveloppait de ses mains tremblantes et empressées son râble épais et pudibond, bien que dans sa fuite il ne tournât plus le visage au public, mainte fois une voix venue du parterre s'écria : « Il à pâli ! »

Au théâtre, Champville nous était fort utile, en prison il nous devint indispensable. Franchement, chacun de nous eût été fâché de n'avoir pas pour compagnon cet excellent homme, et, par parenthèse, ce même sentiment lui fut exprimé, une fois, d'une manière bien naïve par un homme célèbre qui parut un instant dans notre prison, pour être ensuite transféré à Port-Royal ; c'était M. de Malesherbes.

— Ma foi ! M. Champville, lui dit un jour

l'illustre vieillard, j'aurais été bien fâché de n'avoir pas fait votre connaissance.

— Et moi, monseigneur, je me féliciterai toute ma vie de l'honneur qui m'en revient ; seulement j'aurais voulu que ce fût dans une autre maison de plaisance.

— Eh mon Dieu ! félicitons-nous tous deux sans arrière-pensée, — répondit M. de Malesherbes avec cet air intelligent et à la fois simplement simple tant aimé de madame Geoffrin, — félicitons-nous tous deux sans arrière-pensée ; car peut-être dans le monde la différence de nos occupations ne nous eût pas permis de nous rejoindre.

Les plus jeunes et les plus alertes s'empressaient d'épargner aux moins valides le gros de la besogne, et sans que rien eût été conclu à cet égard, plusieurs s'étaient attachés à se choisir quelqu'un à soigner. Véritables chevaliers hospitaliers, ils auraient presque porté les couleurs de ceux à qui ils aimaient à se donner ainsi ; il n'était pas un vieillard, pas un malade

qui ne trouvât parmi nous un *fils de prison.* Champville, par exemple, était admirable auprès de M. de Boulainvilliers : c'était un soin constant, des prévenances continuelles, et particulièrement une obligeance d'une adresse infinie à ne pas se laisser voir; Champville évitait le remercîment comme d'autres le recherchent; il s'arrangeait pour être toujours de corvée avec M. de Boulainvilliers, soit en changeant son tour, soit en se mettant en tiers dans une besògne qui d'ordinaire ne devait se faire qu'à deux; le vieux comte était dupe de la meilleure foi du monde, et l'empressé Champville lui escamotait son travail en se donnant des airs de maladroit qui auraient fait sourire tout autre que M. de Boulainvilliers. — Ah! vous n'avez pas été élevé pour cela, disait-il à notre camarade, mais moi, voyez-vous, pendant ma prévôté, je me suis endurci, le travail m'est facile; vous voyez, je m'en trouve bien, la besogne est faite.

Nous étions dans l'usage de dîner quelque-

fois en pique-nique; M. de Boulainvilliers fut assez rarement de ces parties, que nous aimions à renouveler pour jeter quelque variété dans une existence d'ailleurs fort monotone. Un jour cependant il apporta son plat et goûta des nôtres, mais la nuit même il paya l'écot; en bon français, M. de Boulainvilliers eut une indigestion et ses suites.

Le lendemain matin, debout avant les autres, M. le comte met tout doucement le nez hors de la porte. Ne voyant personne, il avance dans le corridor tenant à la main un objet que la bégueulerie de notre langue ne me permet pas de décrire; mais dont on pouvait deviner la destination, bien qu'il fût recouvert d'un mouchoir des Indes à larges fleurs.

Habitué à n'être plus paresseux depuis ma prison, en ce moment j'étais levé; le pas appuyé de M. de Boulainvilliers m'était connu, et comme j'aimais à être un des premiers à le saluer, j'allais m'avancer : son air de préoccupation m'arrêta.

— Que porte-t-il donc là? dis-je à Champville, alors sur pied comme moi.

— Parbleu ! ne le vois-tu pas? c'est la croûte du pâté d'hier ; et il fit un geste.

Je compris ; je m'enfonçais dans ma chambre pour éviter de surprendre le vieillard au milieu de détails dans lesquels on n'aime ni à voir ni à être vu ; mais Champville ne m'en donna pas le temps, et paraissant tout à coup:

— Ah ! voilà M. de Boulainvilliers qui s'apprête à nous traiter à la fortune du pot.

— C'est ce fou de Champville, dit le vieux comte, rentrant vivement comme un limaçon dans sa coquille.

— Donnez, donnez ! permettez-moi de vous servir de maître d'hôtel, s'écria le comique.

Et le voilà s'emparant de l'objet drapé, puis le portant droit devant lui en lieu convenable. M. de Boulainvilliers était confus comme une jeune fille à qui l'on aurait enlevé son fichu ; je ne savais trop que dire, quand l'étourdi revient

triomphant, tenant le mouchoir des Indes d'une main, et de l'autre le meuble qu'il recouvrait.

— Oh ! ils disent que tous les hommes sont égaux devant la loi ; parbleu ! ils devraient bien ajouter : et devant la cassolette.

Cette polissonnerie me fit rire ; mais M. de Boulainvilliers gronda.

— Il est des choses qu'on fait soi-même, monsieur !

— Oui ; mais qu'on laisse vider aux autres, monseigneur, riposta le plaisant avec un grand sang froid et une révérence profonde.

Champville aimait assez ce genre un peu risqué, et il disait à ceux qui faisaient de la majesté à propos de choses où la majesté n'a que faire : — Avez-vous lu Pascal, Pascal des Provinciales, Pascal le grand? Je l'ai lu, moi, et j'en ai retenu ceci : qui veut faire l'ange fait la bête.

A côté de cette plaisanterie au gros sel, je rapporterai un mot de lui marqué au coin

d'un homme de goût, ce mot a été dit à monsieur Angrand d'Alleray, ancien lieutenant civil, le patriarche de notre prison, dont le calme sans ostentation se communiquait à tous, quoique pour lui-même il ne se laissât guère abuser par l'espérance.

On disait que Fouquier-Tinville s'était fait rapporter nos pièces, on parlait de plusieurs chefs d'accusation, dont le moindre faisait tomber la tête ; à cette nouvelle, peut-être quelques-uns d'entre nous se drapèrent-ils un peu pour se donner une attitude convenable, quand d'autres montrèrent qu'ils étaient hommes sans y mettre trop de façons. Champville seul parut ce jour-là comme il était toujours ; il chanta ses refrains, fit sa besogne double, sacrifia à l'estomac comme à l'ordinaire, et puisqu'il était vrai qu'il dût en être ainsi, il se félicita, lui, le Sancho Pança de la comédie, de rouler carrosse un jour à côté du roi des rois.

— Ce n'est pas insouciance, nous disait

monsieur Angrand d'Alleray, en nous le montrant, ce digne garçon aime à obliger; comment se fait-il qu'une nouvelle qui fait éprouver au moins une émotion à tout le monde le laisse impassible? Cela se concevrait pour nous, las de la vie, pour nous qui n'avons pas assez de temps pour attendre de meilleurs jours.

— Que voulez-vous! répond Champville en adressant au vieillard ce salut profond qui était son tic, je suis courageux, moi, par contagion.

—

II

—

Continuation.

Mauvais côté de la prison. — Détails d'intérieur. — Épidémie.— Les grandes manœuvres au bougeoir.— L'ex-lieutenant-général de police. — L'histoire de France passant par le théâtre. — Visites de ma fille.—L'inoculation nouvelle. — Le curé de Saint-Roch et messieurs du Parlement administrent. — Vanhove. — Chauffoir commun. — L'ABBÉ. — Difficulté du *si* bémol. — Aventure canonique. — Discussions cartésiennes. Le chien du détenu. — Les bêtes sont-elles des horloges?

D'APRÈS ce qui précède, on pourrait croire qu'à part l'usage de la liberté notre prison offrait tous les agrémens de la vie de château, et qu'en nous supposant chaque soir rassemblés

à la veillée, vivant en amateurs du coin du feu, notre position pouvait nous paraître encore fort agréable ; en effet, l'illustration, la probité, l'honneur, le talent et les lumières habitent au milieu de nous ; les entretiens intéressans, les plaisanteries fines, les bons mots, les grosses gaîtés ne nous manquent pas ; nous menons une vie active, nous nous sommes utiles et agréables, l'obligation de nous servir nous-mêmes nous fait plus philosophes, et le bonheur de servir les autres nous rend plus humains ; nos gros murs mêmes, ces remparts infranchissables, peuvent être considérés comme d'épais rideaux dérobant à nos regards d'horribles saturnales ; un concierge honnête homme nous cache les nouvelles alarmantes et fait promptement circuler celles qui nous apportent de l'espoir ; il semblerait qu'il n'y a qu'à nous féliciter de notre réclusion, car la mort envoie chaque jour ses pourvoyeurs à Saint-Lazare, au Plessis, au Luxembourg, à la Conciergerie, dans les soixante-quinze ré-

serves où elle puise sans cesse, et cette mort n'a encore atteint aucun de nous.

Une autre mort, une mort hideuse, avec tout le cortége des lentes souffrances et de la dégradation humaine, nous menaçait tous, et si aucun de nous ne parut au tribunal révolutionnaire, c'est que Fouquier-Tinville craignait la petite vérole.

Notre prison était la plus insalubre de Paris; elle était la plus pleine, et l'air y manquait. Les Magdelonnettes avaient cependant un vaste préau; mais la justice d'alors ne voulut jamais nous en permettre la jouissance; en vain offrîmes-nous de payer le supplément de gardiens que nécessiterait l'inspection de cette promenade :—Patience! disait le commissaire Marino, vous serez transférés; votre séjour ici n'est que provisoire, vous irez ailleurs: de vastes prisons, des prisons aérées vous attendent; patience! Ceci n'est qu'une manière de faire antichambre.

Qu'on juge de l'antichambre! quatre corridors de cinquante pas de long. A l'une des

extrémités se trouvent des latrines destinées à trois cents détenus, aussi répandent-elles des miasmes insupportables; quand les jours sont nébuleux, il est impossible de tenir les portes ouvertes sans courir le risque de tomber en asphyxie; il est vrai qu'à l'autre bout de ces corridors est placée une petite fenêtre; mais à peine fournit-elle un courant d'air suffisant pour renouveler l'impureté de l'atmosphère, encore le sieur Marino a-t-il exigé qu'on ne la tînt ouverte que pendant l'inspection. Heureusement cet ordre n'est jamais gardé, et notre bienfaisant concierge, après avoir bien hermétiquement fermé devant le cerbère, vient ouvrir de nouveau dès qu'il a tourné les talons.

Cependant une autre espèce d'épidémie allait mêler ses ravages à ceux de la petite vérole, et la prison des Magdelonnettes menaçait d'en être dévorée, quand sur nos plaintes réitérées et sur les instances de quelques voix courageuses du dehors, qui osèrent parler pour nous, on per-

mit à notre médecin, le zélé Dupontet, de faire tout ce que lui prescriraient la science et l'humanité pour la conservation des prisonniers.

Cet ordre avait une apparence de justice ; mais cette justice était seulement sur le papier. On accordait tout, excepté ce qu'il fallait : l'air, l'espace, des prisonniers moins nombreux, et la promenade ; qui le croirait ? on nous refusa même une infirmerie.

Mais la science de Dupontet était ingénieuse autant que son cœur était bon. Il ordonna d'ouvrir, à une heure prescrite, et en même temps, les portes et les fenêtres, de façon que l'air pénétrait de toutes parts comme dans un crible. Puis, pendant un gros quart d'heure au moins, le vinaigre était jeté à flots sur des pelles rougies: voilà pour les localités ; en ce qui nous concernait, il nous prescrivit un exercice violent avant le dîner et le souper, et le retour dans nos chambres ensuite. Il avait lui-même réglé cet exercice, bientôt converti en promenade militaire.

Nous choisîmes nos officiers supérieurs parmi ceux qui avaient la plus belle voix et ceux qui connaissaient la stratégie ; le général Lanoue et Saint-Prix réunirent tous les suffrages, et, sous leur commandement, nous exécutions des marches, des contre-marches et des évolutions dont se serait fait honneur le corps le plus instruit et le mieux discipliné.

Les exercices du soir offraient du singulier et de l'original; la galerie faiblement éclairée ne donnant pas assez de jour, plusieurs de nos miliciens tenaient une bougie allumée : nous participions ainsi de la procession et de la marche guerrière. Ces corridors noircis, ces hommes pâles, ces ombres vacillantes, ces feux follets, se croisant, se décroisant, se mettant en ligne, jetant des reflets incertains sur des robes de chambre à ramages, sur des surtouts de piqué blanc, sur des coiffes de nuit, sur des figures qui n'auraient pas ri pour un empire, et d'autant plus comiques à voir que la lumière ainsi portée à la main, venant de bas en haut,

semblait barbouiller de bistre tous les points saillans du visage pour ne faire ressortir que le regard, tout ce pêle-mêle d'obscurité et de lumière, de marches et de repos, d'éclats de voix et de silence, aurait été d'un effet à saisir pour un peintre habile. La femme du concierge venait quelquefois nous voir : elle prétendait que lorsque nous étions lancés, nous lui paraissions dignes du pinceau de Rembrandt; je pense qu'elle nous flattait un peu, et le rire du petit Vaubertrand m'a fait croire plus d'une fois que nous ressemblions plutôt à des grotesques à la manière de Callot, surtout lorsque le bon monsieur d'Alleray tenant son bougeoir à la main, allait brûler le menton ou le jabot de M. l'ex-lieutenant-général de Crosne, lequel ne put jamais comprendre ce que c'était que de partir du pied gauche [1].

---

[1] Ces manœuvres, répétées avec d'autant plus d'ardeur que nous nous y plaisions, conjurèrent la maladie, elle s'arrêta là; mais nous eûmes la douleur de perdre un de nos compagnons les plus distingués : M. de Sabran mourut de la petite vérole.

Je regarderais comme incomplet mon porte-feuille biographique si je ne m'arrêtais un moment sur ce lieutenant-général de police, jugé si diversement mais toujours avec trop de partialité. Je l'ai vu à ces momens où l'homme ne fait la toilette ni de son cœur, ni de son esprit, ni de son caractère; j'ai été honoré de son amitié : le rappeler dans mes souvenirs est une dette que j'acquitte.

Il en est de M. Thiroux de Crosne comme de bien d'autres qu'il faudrait moins apprécier en les cherchant en eux-mêmes qu'en examinant vis à vis de quels événemens ils sont placés. Venir à temps et se retirer à propos est une partie de la science d'un homme qui veut laisser une réputation. M. de Crosne

---

Notre excellent médecin, M. Dupontet, parvint à arracher à la mort de la maladie M. de Laribourgère, qui ne put échapper à la mort de l'échafaud; le jour où il se réjouissait d'être guéri, on vint le demander pour le tribunal révolutionnaire.

(*Note de Fleury.*)

eut le tort de succéder à M. Lenoir et de garder la police jusqu'en 89, avec lui finit l'administration des lieutenans-généraux et c'est encore un préjugé défavorable que d'enterrer une institution qui a eu de l'éclat.

Je me félicite de n'être pas à même de parler en connaissance de cause du talent administratif de ce magistrat; il est des balances qu'on n'apprend à tenir qu'aux dépens de tout ce que la vie a d'agréable et d'orné, ce que j'en puis dire, c'est qu'il avait le coup-d'œil sûr et le tact parfait. Quand on était devant lui, et qu'il vous avait regardé, vous compreniez que vous étiez mesuré; peut-être faisait-il trop paraître cette faculté, peut-être y avait-il chez lui de ce qu'on trouve dans les importuns, qui, vous ayant deviné sous le masque, veulent le faire savoir à tout le monde et vous jettent sans cesse votre nom au visage; c'est là sans doute un grand défaut d'une bonne qualité. Quoi qu'il en soit, celui qui contribua si puissamment à la réhabilitation de Calas, l'homme qui sut

mettre l'impartialité d'un juge dans une affaire où tant de passions s'agitaient, l'exactitude et la lucidité d'un homme parfaitement instruit au milieu du chaos d'une procédure si compliquée, le jeune maître des requêtes qui ayant sa réputation à faire eut la force de se contenter de l'éloquence simple et vraie de l'orateur homme d'état dans une cause où toute l'Europe était attentive, celui-là ne devait pas être d'une trempe ordinaire; et si l'on songe par quelle mère il fut élevé[1], de quelle société sa jeunesse fut entourée, si l'on pense que Voltaire lui a consacré plus d'une page, que Gresset et Sainte-Palaye l'ont aimé, que de Jussieu, Fourcroy et Ameilhon l'ont instruit, que Monthyon, Malesherbes et Turgot prenaient plaisir à guider sa jeune intelligence dans la route que, plus tard, il devait suivre, on s'accordera avec

---

[1] Madame la présidente Thiroux d'Harconville est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire, de métaphysique et même de médecine; on cite d'elle quelques romans estimés.

(*Note de l'Editeur.*)

ceux qui ont bien connu M. de Crosne, avec eux on le regardera comme un homme remarquable étouffé sur le seuil d'une révolution.

Il n'y a guère de gens qui n'aient un défaut originel soit à droite, soit à gauche : celui de M. de Crosne fut sans doute de manquer de cette sorte de laisser aller que possédait au suprême degré son prédécesseur. Avec M. Lenoir chacun aurait cru pouvoir exercer les fonctions de lieutenant de police, avec M. de Crosne il semblait que pour soutenir un tel fardeau il fallait être un Atlas. M. de Crosne n'était point un charlatan, mais il estimait trop sa drogue, héritier présomptif d'un fermier-général, greffé sur un parlementaire, initié au corps philosophique, il avait fait de tout cela un Olympe des hauteurs duquel il lui était difficile de descendre. Ce n'était pas sa personne qu'il estimait, mais ce qu'avait acquis sa personne. M. de Crosne faisait continuellement la roue, non avec ses qualités, mais avec sa magistrature. Cette affabilité d'humeur, d'esprit et de

caractère qui rehaussait M. Lenoir, cette bonne grace de langage et ce charme de tout ce qu'il y a de bon goût qui se mêle à toutes les actions, à toutes les paroles, qui entre dans le marcher, dans le rire, dans le ton de la voix, et qui embellit le geste, ce je ne sais quoi du magistrat, de l'homme d'état enfin, manquait à M. de Crosne; il ne voulait point déroger à sa dignité, il l'aimait, la choyait, il s'en parait, il s'en enveloppait; ce n'était pas son dada, comme dit Sterne, c'était sa coque mystérieuse, M. de Crosne disparaissait sous le lieutenant-général. Il me rappelait cet ancien mestre de camp qui, ayant reçu le cordon, ne le quitta plus par respect pour son rang, couchait avec, et même dans le bain le gardait en sautoir à l'aide d'une enveloppe de toile cirée.

Les fautes sont peu connues de ceux qui ne sont pas connus, et la médisance est souvent le certificat de vie de l'histoire; intendant en Normandie et en Lorraine, M. de Crosne y a laissé des souvenirs; Rouen a donné son nom à une

rue. Lieutenant-général à Paris, il débarrassa la capitale de ce foyer d'infection appelé le Charnier des Innocens. Ce que n'avaient pu obtenir les réclamations les plus instantes, le vœu des magistrats, les arrêts des parlemens, M. de Crosne le fit exécuter avec courage et promptitude: l'activité et le courage étaient ses qualités dominantes; je me rappelle son dernier adieu; car c'est à nous particulièrement qu'il fut adressé: il jouait au tric-trac chez moi, avec M. de La Tour-du-Pin, quand le nom de M. de Crosne retentit dans le corridor, et nous glaça tous d'effroi; on savait ce qu'un tel appel voulait dire: — Me voilà prêt, s'écria-t-il en se levant comme pour donner un ordre; puis, s'adressant à M. de La Tour, et lui serrant la main: — Adieu, monsieur; — et se retournant vers nous, et nous saluant de ce beau salut parlementaire, si plein de noblesse et de dignité: — Adieu, messieurs; je vous remercie de vos soins; vous avez adouci mes derniers momens. Puis il s'en alla du même visage qu'il devait

avoir quand il se rendait à l'audience du roi.

M. de Crosne eut donc le défaut de trop prendre au pied de la lettre ses hautes fonctions, et de s'en infatuer, défaut qui n'exclut point les grandes capacités, mais qui ôte les prôneurs; sans cela il n'eût point été enveloppé dans l'oubli. Venu dans des temps difficiles, il sut se maintenir depuis 85 jusqu'en 89, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où rien ne pouvait plus se maintenir; cela doit être compté. Je ne sais s'il savait prévenir, mais il savait prévoir; peu d'hommes ont eu plus de tact pour deviner les causes d'un événement; il savait trouver dans chaque fait sa liaison nécessaire avec le fait futur, et si la monarchie tomba, si le pouvoir se décrédita, ce ne fut point sans avertissement de sa part.

C'est de lui que je tiens le rapport curieux que je vais donner; j'aurais été fâché de le laisser échapper. Ceci est de l'histoire de France passant par le théâtre, rapport fidèle d'un *observateur* de spectacle assistant à une représen-

tation d'*Athalie*, précisément à cette époque où une opinion désastreuse commençait à se déchaîner. C'est une sorte de compte-rendu de la prévention contre Marie-Antoinette et de la haine contre le ministre-archevêque de Brienne : le tout du point de vue du Théâtre-Français.

Représentation d'Athalie.

—

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABNER.

L'audace d'une femme arrêtant ce concours
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.

(*On a entendu deux battemens de mains dans le parterre.*)

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots.

(*Quelques autres un peu plus marqués.*)

SCÈNE II.

JOAD.

Livre en mes faibles mains ses puissans ennemis.

(Quelques-uns.)

Confonds dans ses conseils une reine cruelle.

(Plusieurs bien marqués.)

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

(Redoublés à la fin de ce couplet.)

SCÈNE III.

JOSABET.

Mais hélas! dans ce temps d'opprobre et de douleurs
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs?

(Bien marqués aussi.)

ACTE DEUXIEME.

SCÈNE III.

ATHALIE.

Heureuse, si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours.

(Quelques-uns, mais un peu honteux.)

MATHAN.

Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant:
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

(D'abord assez marqués, redoublés au dernier vers.)

ABNER.

Eh! quoi, Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage?

(Vifs et répétés.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE II.

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui;
Craint le Seigneur son Dieu; sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugemens sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

(La salle entière a retenti à la fin de ce couplet.)

JOAD.

(Grand silence qui semblait préparer les batte-

mens, dont, presque à chaque vers, l'acteur était interrompu.)

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse...

(*Première interruption, à force de battemens de mains.*)

Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois....

(*Seconde interruption.*)

Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même...

(*Troisième interruption.*)

Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême...

(*Quatrième interruption.*)

Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné...

(*Cinquième interruption.*)

Et d'un sceptre de fer veut être gouverné...

(*Sixième interruption.*)

Ils vous feront enfin haïr la vérité....

(*Septième interruption.*)

Vous peindront la vertu sous une affreuse image;
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.

(*Explosion générale de battemens de mains dans toute la salle.*)

—

Comme s'il y eût eu contrat passé entre tous les fléaux pour nous saisir tour à tour et nous tourmenter, l'affreuse maladie ne fut pas plutôt éloignée que le tribunal révolutionnaire nous fit ses appels, la peste lui céda le pas : on devait s'y attendre, c'est dans la hiérarchie.

Notre supplice commença par la séquestration la plus complète : un arrêté de la commune nous interdit toute communication avec le dehors. Au commencement on nous avait accordé la visite des nôtres, j'avais vu souvent ma sœur; ma fille, ma Joséphine, l'accompagnait toujours; cette enfant, jolie à croquer, pleine de malice, avait fait la conquête du petit Vaubertrand; elle y avait mis de la coquetterie; elle comprenait que le petit bon homme était une puissance; aussi faisait-elle de nouvelles toilettes à chaque visite, et, pour l'attaquer dans tous ses retranchemens, elle se mettait en frais d'agaçantes avances; de Pierrots de carton, coiffés du bonnet rouge, de bonbons fins et d'appétissantes confitures; elle avait ainsi éveillé la sym-

pathie, et le jeune Vaubertrand attendait les visites de la citoyenne Joséphine avec un autre genre d'impatience que la mienne, mais avec une impatience non moins vive. Ces deux anges, qui avaient à mettre de chaque côté, dans leur commun amour, un cœur de quatre ans, s'aimaient à l'adoration. Ils étaient devenus les délices de la prison; si peu d'années, tant de fraîcheur, tant de naïveté, leurs jeux si pétulans nous transportaient au-delà de nos vilaines murailles. Pour moi, moi le père! j'étais enivré d'orgueil quand je voyais le cercle se former autour du joli couple, puis applaudir, puis le contempler, et peu à peu séduit par je ne sais quelle magie, rêver, comme je rêvais aussi, d'air, de campagne, de beaux arbres balançant leurs têtes, d'eaux murmurantes, de hautes herbes où je me cachais aux regards de ces enfans pour me faire chercher et me lever ensuite brusquement, riant de leur surprise et enfant comme eux. Tout ce que naguère j'aurais nommé fades bucoliques, idylles langoureuses,

me semblait charmant alors. Devant ces jolies créatures, libres et convaincues qu'elles l'étaient, j'avais secoué le poids de mes chaînes, et l'œil ouvert et plein de joie de mes amis me disait qu'ils étaient aussi sous le charme.

Les jours heureux étaient ceux de la visite de Joséphine. Ces enfans étaient pour nous, hommes mûrs, et pour nos vieillards aussi, ce qu'est pour les enfans la petite chapelle. On avait fait le conte aux jeunes amoureux que je m'opposerais à leur union. Ma fille, sur la foi de mes habits, me croyait un fort grand personnage; le petit Vaubertrand, malgré les politesses que nous faisions à son père, ayant une grande crainte de l'humilité de sa position, n'osait me faire une demande désirée; quelquefois je fronçais les sourcils en les voyant ensemble, et cela me valait des caresses dont je me divertissais; Joséphine, qui avait étudié jusqu'au moindre pli de ma figure, voulait chasser une émotion nuisible à ses projets, elle avançait avec ce demi-sourire qui interroge

et cette demi-bouderie taquine qui menace d'éclater; je me montrais récalcitrant, je détournais la tête, je me mettais debout comme pour éviter les jolies petites mains qu'on savait si bien enlacer autour de mon cou; que faisait le fripon de Vaubertrand? il se jetait à deux genoux, non pour me supplier, mais pour faire la courte échelle à ma fille, laquelle posait bravement le pied sur ses épaules, et, s'accrochant aux revers de mon habit, arrivait ainsi à bon port jusqu'à mes joues. M. de Fleurieu, l'ex-ministre de la marine, lui avait dit que tout pouvait s'arranger au moyen d'un mariage secret, ils s'adressèrent alors à Dazincourt, leur bon ami, dont le zèle avait déjà fourni le jeune ménage de bateaux, d'oiseaux et de chiens de papier; il s'attendrit, il leur promit d'agir, il leur dit qu'il irait parler lui-même au curé de Saint-Roch; et, en effet, jour pris pour la cérémonie, Joséphine arriva toute pimpante un jour de visite; elle était un peu honteuse, parce qu'elle n'avait pas mis ma sœur dans la confidence, il s'agissait même

de la tromper, et pendant l'entretien que j'entamais avec Félicité, la petite s'échappa; je m'étais réservé une scène de père : au moment où les deux fiancés s'acheminaient vers la demeure du curé de Saint-Roch, je parus! Je comptais sur une péripétie, point du tout : le glorieux époux passa brusquement, et sur mon suprême mot : Arrêtez, téméraires! — C'est impossible, me dit-il avec une petite mine de bravade, nous allons nous marier secrètement.

L'infortune n'est pas difficile en amis;
Et l'oiseau qui fredonne et le chien qui caresse
Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.

A ceux qui se sont attendris sur l'anecdote de l'araignée de Pelisson, à comprendre combien ma Joséphine fit un vide parmi nous: plusieurs en pleurèrent. Pour moi, je sentis un désespoir que nul désespoir n'égale : c'est alors que véritablement je fus en prison. Le bon curé de Saint-Roch en prit occasion de me parler d'évangile; je l'avoue, jusqu'alors je m'étais peu occupé de matières religieuses, jadis le caté-

chisme de l'abbé Porquet m'avait semblé sec, aride, autant ennuyeux à étudier qu'insupportable à retenir; la parole du curé me sembla belle, vénérable, pleine d'onction; il me parlait au nom d'une religion qui pleure, je l'écoutais : j'avais tant besoin de pleurer!

Bientôt on ne nous permit même plus de correspondre. Les lettres que j'envoyais, celles qui m'étaient répondues étaient arrêtées; s'y agissait-il d'autre chose que de linge à faire passer ou à recevoir, elles ne nous arrivaient point, ou le bec d'une large plume avait effacé sans miséricode les seules lignes qui pouvaient nous intéresser.

Ce temps nous sembla bien long! c'est celui que l'on consacra à ourdir les conspirations de prison; c'est le temps de l'hypocrisie des bourreaux, la plus affreuse des hypocrisies. Ils voulaient tuer et se laver les mains du sang répandu: c'était la cruauté sacrifiant à la peur. L'attentat du deux septembre, cet horrible attentat contre l'humanité, avait au moins de

l'audace; ils n'osaient eux! il leur fallait un prétexte, il fallait exaspérer les prisonniers pour les forcer à se débattre : une révolte impuissante devait être le signal du carnage. On avait envoyé du Luxembourg dans chaque geole de prétendus prisonniers, hommes de paille du crime, marchandés, retenus, salariés pour nous exciter, pour nous faire bouillonner le sang, pour nous appeler à la vengeance; déjà la mitraille était prête, déjà, sous le prétexte de creuser des fosses d'aisances, la terre était ouverte de toutes parts pour recevoir des monceaux de cadavres; il n'y avait plus qu'à écouter ces vendeurs de chair humaine et à les croire! Ils donnèrent un nom à cette opération, un nom digne de ceux qui la trouvèrent : dans l'argot mystérieux des cannibales, cela s'appelait *inoculer* les prisons. Inoculer pour faire mourir! Ces gens étaient riches d'antithèses.

Mais aussi pendant ce temps, nous autres prisonniers, nous fûmes plus unis. Depuis l'homme du monde qui avait joué le rôle le

plus brillant, jusqu'à l'homme qui vécut du plus humble état, tous se serrèrent la main; les *inoculateurs* ne purent pénétrer chez nous, tant les rangs étaient serrés; nos Magdelonnettes étaient une vaste tente abritant les mêmes désirs et les mêmes volontés; la fraternité d'Abel et non celle de Caïn était la nôtre. Il faut dire aussi que les riches et les gens à leur aise avaient acheté, par des soins constans, une reconnaissance méritée : pendant le règne de la longue maladie, il ne s'en trouva pas un qui ne voulût être le garde-malade des ouvriers. Ces braves gens étaient tout étonnés de se surprendre à aimer des hommes dont la révolution leur avait appris à être en méfiance; il y eut là bien des promesses de dévouement; elles ont été tenues, et toutes les prisons de Paris étaient ainsi. Il s'est fait entre quatre murailles assez d'honneur pour absoudre la France : la prison et les frontières, voilà la grande compensation des horreurs d'alors.

Ce fut M. de Crosne qui donna à la charité

des règles pour la faire plus secourable en lui prêtant plus de prévoyance. Aidé de Messsieurs du parlement, enfermés en même temps que lui, il avait établi une espèce de caisse de secours attribuée aux détenus pauvres. On se taxait volontairement, et dans les proportions de sa fortune ou de ses ressources actuelles, pour subvenir aux besoins de malheureux qui, sans nous, auraient eu bien à souffrir de la prévoyance républicaine.

Je dis nous, car j'en étais aussi ; non pas certes autant que je l'aurais voulu. Depuis deux ans, j'avais perdu mes économies placées dans la maison du roi ; le torrent qui entraîna la monarchie enleva aussi mon modeste pécule. Je ne m'en plains pas ; apparemment personne ne perd qu'un autre ne profite, et le fleuve révolutionnaire a eu ses alluvions comme les autres fleuves ; mais, en ce temps-là, j'étais moins résigné, et j'éprouvais un véritable chagrin de ne donner qu'en pièce de douze

sous ce que j'aurais pu donner en écus de trois livres.

Le génie administratif de M. de Crosne avait établi une comptabilité parfaitement entendue; agens supérieurs, agens subalternes, rien n'y manquait. M. le curé de Saint-Roch s'informait des nécessiteux et recevait les demandes; il les portait ensuite à Messieurs du parlement; ceux-ci voyaient ce qu'il y avait de mieux à faire dans l'intérêt des détenus; M. de Crosne délivrait les bons, le trésorier payait : je crois que c'était un abbé qui tenait les livres.

La prison, ainsi montée, était divisée en trois classes : les personnes qui payaient pour les indigens, celles qui se nourrissaient elles-mêmes, et celles qui étaient payées.

Doux spectacle à voir que cette émulation de bienfaits ! c'était à qui accrocherait une bonne action ; c'était à qui arriverait le premier à faire des heureux ou du moins à soulager l'infortune. On remarquait de petites brigues et même des intrigues véritables pour

supplanter la bourse des autres ; il fallait se lever matin pour avoir le droit d'être bienfaisant, on n'en prenait pas à son aise. L'administration de M. de Crosne était quelquefois jalouse ; je l'ai dit, elle était prévoyante, elle voulait qu'on donnât avec mesure, que l'on combattît cette irritation de rendre service qu'elle appelait du gaspillage ; sans doute elle avait raison, elle ne savait pas combien durerait la tempête, mais elle la prévoyait longue, et peut-être pour la première fois était-il sage de mettre la bienfaisance à la ration.

C'est ici le lieu de rapporter un trait où se trouve mêlé Vanhove d'une manière fort honorable.

Parmi les détenus sur lesquels pesaient les plus grands crimes, un de ces crimes que le tribunal devait le moins pardonner, attendu que la chose touchait à la bourse, se trouvait M. Boivin, marchand alors, et maintenant encore, je crois, établi porte Saint-Bernard. Il avait, disait sa dénonciation, laissé vendre

du numéraire chez lui; déjà interrogé au tribunal, il allait y paraître de nouveau pour y être définitivement jugé. C'était une de ces bonnes natures dont le modèle se perd chaque jour; véritable bourgeois de Paris, rond de toutes les manières, de ceux dont l'épitaphe doit dire en son temps : Bon époux, bon père, bon ami, sa veuve inconsolable, etc., et dont l'épitaphe n'est pas menteuse; M. Boivin, trop adroit pour se laisser duper, trop bon pour ne l'avoir pas été quelquefois, zélé, serviable, n'offrant sa main et son cœur qu'à bon escient, mais ne les retirant plus ensuite, devait être aimé et l'était. Un matin, on vient le chercher, il part; nos inquiétudes sont extrêmes. Le temps se passe; on désespérait, quand une voix se fait entendre, c'est la sienne. Etonnement général : d'ordinaire le tribunal suprême n'est pas si prolixe, mais joie générale aussi. Plusieurs prisonniers courent au devant de lui, il leur apprend qu'il est acquitté.

— Mais alors, comment en prison encore?

— J'ai été acquitté, mais sous caution. On m'a demandé mille écus : je ne les ai pas, ai-je répondu, mais j'offre de souscrire un engagement beaucoup plus fort si l'on veut m'accorder du temps.

— Eh bien?

— Eh bien! ils m'ont refusé; il me faut la somme demandée ou rester en prison. Dieu sait si c'est pour long-temps!

— Je sais, moi, que c'est seulement pour un quart d'heure! s'écrie le négociant Logette qui se trouvait là.

— Comment?

— Je vous dis que je le sais; et voilà ma preuve.

A ces mots Logette tire de son portefeuille mille écus, Boivin a les larmes aux yeux, il hésite: — Est-ce que vous croyez que je puis vous envoyer la maréchaussée pour vous obliger à les prendre; allons, allons, et qu'il ne soit pas même question de billet, nous nous arrangerons plus tard.

Pendant que cette scène de générosité se passait, le bruit court que le brave Boivin doit garder la prison jusqu'à ce qu'il ait trouvé les trois mille livres de caution exigées par le tribunal révolutionnaire; j'étais en ce moment avec Vanhove; fort engagés dans une partie de piquet, nous disputions chaudement un tout petit enjeu quand la nouvelle nous arriva. Aussitôt mon camarade se lève, court à sa tablette, défait quelque chose et revient : — Que je suis heureux ! dit-il, je puis faire sa somme. Je possède quatre mille cinq cents francs, quinze-cents francs me suffiront pour le temps que je compte rester en prison.

Et mon Vanhove de courir, comme pouvait courir Vanhove, et de crier : Où est-il ? où est Boivin ? Boivin venait de partir : Logette seul était là, Logette qui, faisant plaisamment devant notre père-noble cette pantomime populaire dont la traduction la plus usitée est, je crois : « Je t'en ratisse! » le railla encore de lui avoir escamoté une bonne fortune.

Ces secours mutuels, cette amitié réciproque, ces bons offices rendus, cette parenté par le malheur et par la consolation, nous liaient chaque jour davantage. Nous nous quittions avec peine, nous nous rejoignions avec plaisir; si nous étions séparés de l'espace d'une chambre à l'autre aux heures prescrites par le règlement, nous pouvions nous réunir le soir. Quel moment de bonheur, quand nous nous retrouvions tous! Quel moment pénible, quand à l'aspect de nos rangs éclaircis nous remarquions l'absence de celui à qui nous avions dit: « A demain! » Ce lendemain n'avait pas été pour nous. Il se faisait un long silence alors, les regards se rencontraient et les yeux se mouillaient; mais après ce premier moment donné à la douleur, nous reprenions nos places au chauffoir commun. Le concierge et sa femme venaient nous voir souvent, et partager avec nous la tasse de café; c'était l'heure de famille et l'heure du cercle; à cette heure-là on avait fait toilette. M. de Crosne était remarquable

par le bon goût de sa parure; perruque bien poudrée, souliers reluisans comme une glace, manchettes et jabot de la bonne faiseuse, chapeau sous le bras; il entrait, et après un salut général, il allait à la dame du lieu, puis à MM. de Boulainvilliers, de Fleurieu, de La Tour-du-Pin, lesquels, assis sur de mauvaises paillasses ou des piles de bûches, se levaient cérémonieusement et lui rendaient le salut comme dans le plus élégant salon.

Là, tantôt on causait, tantôt on jouait; nous avions adopté la *galoche*, jeu qui consiste à mettre de la petite monnaie sur un bouchon, et à abattre le tout avec de grosses pièces. Souvent on faisait des vers, souvent aussi de la musique, de la musique où, parfois, la mesure manquait comme aux vers; mais en prison y regarde-t-on de si près?

Parmi les poètes qui avaient su accorder la rime, la raison, l'esprit et le rhythme, on distinguait Reynal; parmi les concertans, on remarquait un certain abbé; je ne lui donnerai

nul autre nom que celui de l'ABBÉ, l'ABBÉ par excellence, qu'on me permette de ne pas l'appeler autrement; car peut-être quelque dignitaire de l'église, de la façon de Murat, me saurait mauvais gré de le faire figurer dans des Mémoires de comédien.

On connaissait, dans l'ancien régime, trois moyens de parvenir aux honneurs de l'épiscopat : les femmes, les jésuites, et la vertu. La voie des femmes était la plus courte, celle des jésuites la plus sûre, celle de la vertu la plus rare. L'ABBÉ s'était déclaré pour la voie la plus courte; il est juste de dire que la voie la plus sûre, celle des jésuites, n'existait plus de son temps.

L'ABBÉ était musicien, l'ABBÉ était jeune, l'ABBÉ était d'une fraîcheur d'ange, l'ABBÉ était gascon; Toulouse, où il naquit, Bordeaux, où il fut élevé, en avaient fait un chef-d'œuvre du pays; rien ne résistait à l'ABBÉ, si ce n'est le *si* bémol, qu'il n'a jamais pu faire sur sa basse, et voyez la fatalité! le *mi* bémol, le *la* bémol et

tous les bémols, autres que le *si*, lui étaient obéissans; le *si* tout seul lui résistait. Comment cela se fait-il? et pourquoi? me demanderont les musiciens; le sais-je? Je ne puis répondre, sinon que cela est. Le *si* bémol a toujours échappé à l'ABBÉ; il expliquait la Trinité, et il n'a jamais pu comprendre la note fatale. Cependant, avec cette malheureuse note de moins, l'ABBÉ était parvenu à se faire remarquer. M. de Bernis alla jadis à la fortune avec ses petits vers, Voisenon arriva à l'Académie à l'aide de ses vaudevilles, d'autres abbés parvinrent en faisant des contes et de la broderie au tambour: autre temps, autres moyens. L'ABBÉ faisait des vers, et les vers n'étaient plus de mode; l'ABBÉ aurait fait des nœuds, et l'on ne parfilait plus; mais l'ABBÉ jouait de la basse et il faussait dans une note essentielle. Il se serait perdu dans la foule s'il était venu au monde avec la facilité de ce demi-ton; on le distingua parce que son exécution manquait de cette fraction de la gamme. Dans les salons où les abbés étaient

encore admis, celui-ci était le mieux choyé. Quand il devait jouer, on chargeait toujours son pupitre de morceaux dans les tons les plus modulés; les jolies femmes se faisaient retenir comme places réservées celles qui avoisinaient la basse du jeune lévite. Il fallait voir son comique désespoir à l'aspect de la clé armée du signe terrible! et lorsque, le quatuor engagé, un monomane, qui avait le mot pour cela, lui criait: « *si* bémol, l'abbé! *si* bémol! » il fallait entendre celui-ci répondre avec cet air de préoccupation d'un astronome qui cherche une étoile perdue: « *si* bémol! *si* bémol! viens donc le faire, toi! »

Les dames l'aimaient beaucoup, s'en amusaient fort, et à cause de cela voulaient lui faire faire son chemin; il est vrai qu'il était joli garçon et fait à peindre; je ne conseillerai donc pas à un abbé vieux ou mal tourné d'essayer de fausser dans les demi-tons pour avoir un canonicat; car l'ABBÉ lui-même, après ce fameux *si* bémol, qui l'introduisait dans le monde,

avait d'autres qualités qui l'y faisaient s'y maintenir et s'y pousser : une physionomie fine, vive, animée, spirituelle ; du feu, de la saillie, un accent vibrant, accent gascon qui est à la conversation ce que l'accompagnement un peu aigre de la guitare est aux voix des plus mauvais chanteurs, et par dessus tout cela l'ABBÉ était de cette complaisance sans fadeur, ame de l'homme du monde, et secret de ses succès.

Je ne finirai pas le portrait de mon abbé, sans citer un de ses nombreux traits de complaisance ; ce sera le dernier coup de pinceau de cette physionomie.

Il était reçu dans une maison fort agréable, mieux qu'une maison de fermier général, presque une maison de ministre. Là, un mari sur le déclin avait une femme charmante, jeune de cet âge qu'on choisit pour faire des rosières : c'était Agnès avec de l'esprit, c'était Elmire avec de la naïveté, et mieux que tout cela, ou, ce qui est plus vrai, chose plus rare que tout cela, c'était aussi Pénélope ; non pas qu'Ulysse

fût à courir le monde, seulement Ulysse avait quarante ans de plus qu'elle, et pour un jeune cœur la vieillesse est au moins l'absence ; mais il y avait une grande résolution dans ce cœur de femme. Elle épousa son mari pour donner une situation convenable à d'honnêtes parens qui avaient tout fait pour elle; épouser avec la pensée d'enfreindre ses devoirs, c'était mentir à ce sacrifice; elle se dit : J'aurai un vieux mari et je serai sage. Cette femme presque à l'adolescence n'était pas vertueuse, parce qu'elle ne connaissait point le danger; elle ne se promettait pas d'être forte contre les tentations, parce qu'elle ne savait pas la douceur de succomber; elle était savante de tout ce que la science du monde apprend, de tout ce que les livres enseignent, de tout ce que les bonnes amies conseillent, mais c'était une ame noble, où la promesse était sainte et la reconnaissance chose sacrée.

Cependant le maître de la maison abusait ; il traitait sa femme en enfant; il lui faisait de

petites hontes. Certains secrets de ménage qu'il faut tenir cachés étaient imprudemment révélés devant une compagnie d'élite, et cette compagnie est composée de jeunes gens et de galans cavaliers, tous remarquables par leur élégance, plusieurs par leur bien dire, et l'ABBÉ y vient aussi avec sa fausse note et son amabilité.

Il faut en convenir, quoique à regret : parmi tant de qualités inappréciables, la pauvre petite était sortie de couvent avec un malheureux inconvénient, inconvénient qu'elle perdait peu à peu en avançant en âge, et que je ne sais trop comment révéler sans blesser les regards de mes lecteurs : la jeune épouse donc avait le sommeil profond, elle oubliait qu'il est parfois nécessaire de sauter au bas du lit pendant la nuit, enfin elle en était où l'on en est, quand faute de pouvoir articuler encore le nom de sa nourrice, on oblige la pauvre femme à faire sécher le linge mouillé de la couche.

C'était bien autre chose que le *si* bémol de l'ABBÉ, ma foi !

Un jour, ou plutôt une nuit, ce malheur arrive; la femme de chambre fut indiscrète, le mari fut moqueur; en tête à tête, passe encore! mais ce jour-là on recevait compagnie, monsieur prétendit en riant qu'il dirait le petit défaut d'attention à tout le monde; madame, le croyant sensé, le mit au défi; cela passe : l'heure vient, on dîne joyeusement; les bons mots circulent, l'ABBÉ était invité, il fut étincelant. On arrive au dessert, monsieur se lève; il propose une santé, on se lève en chœur; on pense bien qu'il va être question de la maîtresse de la maison, on la regarde avec ce coup d'œil qui est un salut; monsieur la regarde aussi, tend son verre et s'écrie à pleine voix : A LA SANTÉ DE LA PISSENLIT DE CE MATIN!

Un gros rire va éclater, l'ABBÉ seul a rougi; la jeune femme se lève avec dignité, son air impose; l'imprudente saillie du mari n'a pas de suite, on passe au salon pour prendre le café.

Un mot est glissé à l'oreille de l'ABBÉ : Allez m'attendre dans ma chambre; j'ai à vous parler.

Comment l'ABBÉ trouva le chemin de la chambre n'est pas mon affaire; mais on l'y rejoignit.

Madame, entrée, ferme la porte au verrou; l'ABBÉ regarde; il ne fait nulle observation... la discrétion est une des vertus de son ministère.

— Vous avez entendu mon mari, M. l'ABBÉ?

— Mais... je ne sais pas trop.

— Vous l'avez entendu: que pensez-vous que mérite un tel procédé?

— Je n'ai guère l'habitude de ces sortes d'affaires, et...

— Quelle vengeance, enfin, croyez-vous qu'il faille en tirer?

— Je suis ministre d'un Dieu de paix. (Le fripon!)

— C'est vous pourtant dont je fais choix; il me faut un complice....

L'ABBÉ regardait en ce moment la chambre si retirée, les meubles d'une couleur si tendre; il regardait les rideaux tirés, tout ce mystérieux ensemble dont l'arrangement fait deviner

que là habite une jolie femme, que là aussi pourrait habiter le bonheur; il regardait les deux doigts de verroux dont la jeune vindicative s'était précautionnée : elle crut qu'il voulait fuir ; aussitôt tirant un pistolet caché dans son mouchoir :

— Vous ne sortirez pas! j'ai résolu de faire une infidélité à mon mari; vous m'y aiderez... ou je vous brûle la cervelle.

— Eh mon Dieu ! madame, il ne faut pas y mettre de violence.... par état, moi, je suis résigné.

Pendant que cette singulière scène avait lieu dans la chambre à coucher, dans le salon on commençait à s'inquiéter de madame; on avait pris le café, et le mari, un peu bourrelé, versait à la hâte la liqueur des Iles, pressé de s'informer, quand la jeune femme parut, fière, radieuse, le front haut. Elle se place en face de son mari, s'empare d'un verre, se fait verser: — Je veux porter aussi une santé, dit-elle, et avec l'accent d'un duelliste qui pousse une botte

désespérée : Messieurs, tout le monde, faites-moi raison ! A LA SANTÉ DU COCU DE TOUT-A-L'HEURE !

L'ABBÉ s'était laissé aller à conter à ses co-chambristes cette aventure dont le curé de Saint-Roch lui faisait des reproches : — Qué voulez-vous, répondit le Gascon, redoublant de pétulance et d'accent, est-cé qué jé pouvais mé conduire commé Joseph ? J'ai été violé, moi ! on mé présentait un pistolet ; mais, après tout, c'est une aventure canonique.

Cette prestesse à la riposte lui était fort nécessaire. Presque tous nos ecclésiastiques, prêtres primitifs, curés émérites, vieilles moustaches de l'église militante, ne se laissaient pas marcher sur le pied s'il s'agissait de certaines facilités dans la morale. L'ABBÉ était un peu traité en apôtre qui se permet trop ouvertement les coups de canif dans le bréviaire ; mais il secouait cela ; jamais il n'avait la dernière, et quelque point qu'il eût à débattre pour se donner l'avantage sur ses antagonistes, il les

mettait en colère avec la plus rare habileté, ayant remarqué, disait-il, que les flambeaux où s'allonge le plus de mèche sont le plus vite usés.

Vers l'époque où l'on nous entretenait d'une translation, il eut un de ses plus beaux triomphes, un de ceux qui ne s'obtiennent pas avec des mots, mais avec du sentiment, et celui-là fut partagé par toute la maison, même par ceux qui le provoquèrent et furent vaincus.

Plusieurs de ces messieurs étaient de vieux débris encore debout du vieux jansénisme; l'ABBÉ avait une doctrine plus jeune et plus facile. Nous autres, comédiens, nous nous occupions peu de ces petites affaires de famille; mais comme rien ne saurait être indifférent quand on est enfermé, et que, d'ailleurs, l'ABBÉ nous paraissait fort intéressant, nous nous enquérions de ce qui se passait. Une fois notre attention fut fortement réveillée par une discussion qui touchait en plusieurs points aux idées de madame de G***, cette excellente femme qui

pendant sa vie se donna tant de mal pour devenir une dixième muse, et fut si facilement une héroïne à sa mort. La conversation de ces messieurs, d'abord toute dans les hauteurs, descendit peu à peu à la portée de chacun. Enfin, par je ne sais quelle association d'idées, on passa de la théorie de la grace suffisante et de la grace efficace au libre arbitre de l'homme, lequel, par un embranchement théologique fort savant, se lie à la question de l'ame des bêtes. J'appris que nous nagions en plein Descartes.

Assurément, jamais Descartes ne reçut les caresses d'un chien! Moi qui n'ai jamais pu trouver à rire dans les paroles de ce gentleman qui, dans un danger pressant, s'écriait : « Sauvez mes chiens et le colonel Churchill ! » et qui n'y trouve qu'une phrase à renverser, j'étais furieux des hérésies commises par le grand homme au bénéfice du plus étrange système; moi qui aime les animaux, et qui, ne pouvant aspirer à l'honneur d'être un beau génie, vais terre-à-terre sur leur compte, leur faisant leur

part très-cordialement, j'apprenais, non sans colère, qu'ils étaient relégués dans les machines. Pauvre La Fontaine! toi qui cherchais tes inspirations entre le chien et le chat de madame de la Sablière, qu'aurais-tu dit d'entendre cela? Assurément ce que dirent plusieurs personnes à ma place, et mieux que je n'aurais pu le faire. La question était pleine d'intérêt: on s'échauffa de part et d'autre; ce fut un dialogue tout brillant de belles choses, de choses généreuses et de choses subtiles, on donna des exemples; ils furent adroitement rétorqués, et comme la parole reste toujours aux plus verbeux, les docteurs prouvèrent que les bêtes étaient des horloges plus ou moins compliquées. Depuis l'horloge huître jusqu'à l'horloge singe, tous les rouages furent analysés. Un vieux régulier, un prémontré, je pense, divagua fort savamment là-dessus; il rapporta l'avis de force auteurs, et finit en s'appuyant sur l'autorité de Port-Royal, sur la croyance d'Arnaud et de Nicole; il cita un his-

torien de cette fameuse maison, lequel raconte qu'on ne s'y faisait pas scrupule d'en agir un peu vertement avec les chiens. Les cris qu'ils jetaient quand ils étaient frappés du fouet n'étaient regardés, disait-on, que comme le bruit d'un petit ressort qui avait remué.

Jusque-là l'ABBÉ n'avait pas soufflé le mot (on verra qu'il avait ses raisons); au « petit ressort, » il ne tient pas en place, il se lève :

— Voilà un ressort bien trouvé, messieurs! Il fait honneur à Descartes! Eh quoi! pour hausser l'homme, est-il donc nécessaire de faire descendre Dieu au rôle de Vaucanson? Certes, je sais que les esprits forment une chaîne à part comme les corps, et les bêtes gardent à notre égard un tel incognito que nous ne pourrons jamais sans doute leur assigner un rang; mais de là à des machines il y a loin. Voulez-vous me permettre de vous faire une réponse sans réplique?

— Sans réplique! s'écria-t-on.

— Ajournons à ce soir.

— Il recule ; il a peur !

— Nous verrons.

— Adieu, beau docteur en herbe.

— Vous verrez si je sais monter en graine dans l'occasion.

Ceci fut dit en riant, car si ces messieurs s'échauffaient parfois, ils s'arrêtaient à temps ; avec eux la raillerie était un jeu d'esprit dont chacun avait permission de jouer à son tour, et dont, au bout du compte, personne ne payait les frais.

Le soir venu, on ne manque pas au rendez-vous. On attend l'ABBÉ, point d'ABBÉ. On l'avait bien dit : il a peur, il s'est ménagé une retraite ; cependant quelqu'un entre, et bientôt l'ABBÉ est oublié ; c'est un nouveau prisonnier, c'est M. Blanchard, commissaire-général des guerres. On l'accueille, on l'interroge ; j'ai déjà dit comment on recevait les nouveaux venus. Le cœur de cet honnête homme est plein ; il a été violemment séparé d'une épouse, d'une fille ; il les pleure ; il s'écrie, leur nom sort de sa

bouche : Philippine ! Amélie ! A ces noms chéris, un chien qu'on n'avait pas vu, un chien qui jusque-là s'était modestement tenu à la porte, s'élance vers son maître, et se met à hurler d'une manière douloureuse. — Oui, pleure, pleure avec moi ! s'écrie le malheureux. C'est un ami, messieurs ; il m'a suivi dans tous mes voyages ; il aimait aussi ma femme, il aimait ma fille ! N'est-ce pas que tu les aimais? disait-il en laissant couler d'abondantes larmes sur la tête de ce bel animal qu'il pressait sur ses genoux, Amélie! Philippine! — Et chaque fois que ces deux noms étaient prononcés, le pauvre chien redoublait ses hurlemens qui déchiraient l'ame, s'agitait, cherchait du regard, tournait comme pour voir s'il ne pourrait pas ramener à son maître les êtres chéris qu'il regrettait, et venait enfin lécher sur la pierre les larmes dont elle était réellement trempée.

Ce spectacle avait attendri tout le monde ; le vieux prémontré, le partisan de Descartes, pleurait comme les autres; il s'approche du

chien, il le caresse; mais une réflexion lui vient, il lève la tête : l'ABBÉ était derrière lui : — Eh bien! lui dit-il à l'oreille, est-ce là une horloge?...

Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'ABBÉ avait été instruit le premier par Vaubertrand de cette particularité touchante.

J'aurais été fâché de ne pas raconter l'histoire du chien, et maintenant je m'arrête : je n'ai oublié aucun de nos amis de prison.

—

III

Picpus.

Démarches pour ma délivrance. — Visite à Collot-d'Herbois. — Visite à Danton. — Visite à Robespierre. — L'orange. — Grave consultation. — Ce qu'était madame Brulé. — Aimable souvenir et souvenir grotesque. — Dévouement. — Refus. — Devienne. — Sa piété filiale. — Le père et la mère Thévenin. — Singulière illusion.

La comédie française est enfin dans une maison dont le régime est meilleur, dont le local est plus sain. On peut se promener dans de vastes corridors et respirer l'air par les larges

ouvertures de fenêtres d'où l'on aperçoit l'enclos de l'ancien couvent. Voilà du ciel! de la terre! un peu de verdure! que de choses une longue captivité vous fait aimer! je date de 1751, et il m'a fallu arriver jusqu'en 1794 pour apprendre à saluer le printemps!

Notre translation s'est faite sans scandale, dans des fiacres commodes, trois personnes ensemble; sans rigueur, nous ne sommes point gantés [1], et, hors la désagréable cérémonie d'être flairés en entrant par un gros chien qui doit d'abord reconnaître les détenus pour les arrêter au besoin, nous n'avons qu'à nous louer des égards qu'on a eus pour nous; bientôt même nous pourrons recevoir nos amis, nos parens. J'ai embrassé ma sœur, j'ai pressé ma fille dans mes bras! chère enfant! comme déjà le chagrin l'a flétrie! mais je la verrai, je la verrai souvent.

Les permissions n'étaient pourtant pas faci-

---

[1] On appelait ganter alors mettre des menottes.
(*Note de l'éditeur.*)

les à obtenir, et, comme elles se donnaient en blanc, elles étaient même devenues, pour ces gens qui font trafic de tout, des espèces de billets au porteur, pouvant se vendre, se marchander, se surenchérir, être à la hausse, à la baisse et se négocier enfin comme de véritables effets de bourse; j'eusse été fort empêché, s'il m'avait fallu recourir à ce moyen, mais le sort me favorisa. Un de ces hommes qui, dans tous les temps, auraient réconcilié Alceste avec l'espèce humaine, M. Trouvé, alors attaché à la partie littéraire du Moniteur, fit agir plus d'une fois avec succès pour moi et pour plusieurs de mes camarades. M. Trouvé a depuis lors fait une fortune brillante que tout le monde a suivie avec intérêt, parce qu'il n'a jamais négligé une occasion d'être utile; pour moi je le signale à la comédie française comme un des sourds conspirateurs à qui elle a de réelles obligations; j'espère qu'il ne m'en voudra pas: ce chapitre est consacré à la reconnaissance.

A toi, Félicité, d'abord! à toi, ma sœur, toujours bonne, toujours constante, toujours infatigable dans ta persévérance! à toi, qui fus une mère pour ma fille, un guide pour mon fils, qui consolas mon père, qui vins m'encourager et me soutenir! à toi, dont le cœur rassemblait toutes les douleurs d'une famille dispersée et qui pour chaque douleur rendais une espérance. Noble créature! femme qui n'as compté dans ce monde que pour le chagrin! pauvre amie qui n'es plus et qui devais m'aider à mourir! A toi qui ne peux me répondre, mais qui peut-être m'entends, à toi, mon premier remercîment!

On ne saurait deviner à qui je dois adresser le second?

A deux anciennes connaissances que j'avais presque oubliées, ingrat! à deux femmes par lesquelles je fus affecté bien différemment dans le courant de ma vie expérimentale.

C'est rappeler un doux et riant souvenir que de nommer d'abord la charmante comtesse dont

les instructions m'initièrent si bien à la langue et à la science des *économistes*, cette infidèle maîtresse de MONSIEUR à l'enthousiasme si fervent. C'est faire un retour vers un passé burlesque que de rétrograder jusqu'à cette plaisante figure dont les bonnes intentions pour moi n'allaient pas moins qu'à m'apparenter, du côté gauche, aux princes de Tyr et qui se nommait d'une kyrielle de noms dont trois seulement me sont restés : mademoiselle Lidinka, madame veuve Vasser, lady Mantz.

Je croyais lady Mantz et l'aimable comtesse bien loin de Paris, ou, pour ne pas mentir, je ne croyais trop rien à leur égard, et parce que j'avais connu l'une par hasard, sans aucune circonstance essentielle, Dieu merci ! et que j'avais été envoyé chez l'autre, comme on envoie un tableau chez le vernisseur pour lui donner du lustre, tout était fugitif dans mon ame sur leur compte ; de telle sorte que, lorsqu'au milieu d'autres noms ces deux noms me revenaient, j'avais quelque peine à débrouiller

si ce n'étaient pas de ces noms de comédies dont la tête d'un acteur très-occupé est nécessairement barbouillée.

Cet aveu, je le fais de bien bonne foi, et c'est une excuse que je tiens beaucoup à faire admettre. Après les sentimens dont on fut profondément affecté, c'est-à-dire qui pénétrèrent jusqu'à l'ame, il reste les sentimens dont elle fut seulement effleurée, sorte d'esquisses de sentimens, qui varièrent la vie, mais n'y occupèrent pas une autre place qu'une agréable distraction, mouvemens épisodiques du cœur, qu'un artiste peut confondre avec certaines sensations de son art, et, plus que tout autre, le comédien dont la tête est chargée de tant de noms et de noms si divers, de tant de scènes et d'actions si différemment combinées; au milieu de ce chaos de personnages bien ou mal remplis, soit pour son compte, soit pour celui de l'auteur, s'il tombe parfois dans cet état de vision où la pensée prend la forme du songe, où l'on regarde le passé sans le voir, où

chaque acte de la vie défile au loin comme une galerie de tableaux qu'une main habile ferait passer rapidement sous vos yeux, l'artiste alors mêle la réalité à l'artifice, les noms vrais aux noms trouvés par le poète, la scène qui lui est arrivée à celle qu'il fallut étudier; il a vu ces personnages-là quelque part, où? Dans une comédie apparemment : tantôt dupant, tantôt dupé, il a été le Médor et le Roland de tant d'Angéliques, qu'il est possible de confondre; et quant à moi, il m'est arrivé souvent, à l'apparition dans mon cerveau d'une scène très-réelle, de hausser les épaules, croyant les hausser sur une mauvaise scène de théâtre: « Ma foi! l'auteur est un sot, disais-je de bonne foi, la pièce est tombée; il le méritait bien. »

D'après cela si j'ai oublié ma comtesse et la superbe lady Mantz, je demande qu'on ne m'en sache pas mauvais gré; je serais fâché d'être déclaré indigne du zèle et des bontés qu'elles vont avoir pour moi.

Cette partie de mes aventures est liée aux dé-

marches de ma sœur ; les faire connaître, c'est jeter quelque jour sur le caractère de ces hommes auxquels l'optique de l'histoire a prêté une sorte de grandeur sauvage qui m'étonne et me révolte toujours.

Madame Sainville avait été la camarade de Collot-d'Herbois à Bordeaux, où ils jouèrent la comédie ensemble ; elle lui avait même sauvé l'honneur et la vie dans une affaire grave, en obtenant de M. Duhamel, alors échevin, qu'on fermât les yeux sur son évasion furtive. Ce service était de ceux qui ne s'oublient pas, elle devait avoir quelque raison de penser que cet homme, devenu puissant, saisirait l'occasion de s'acquitter. Ayant bonne espérance, elle se présenta chez lui ; il la reçut sans la faire attendre : madame Sainville prit cet empressement pour un mouvement de reconnaissance ; pauvre sœur ! Collot avait hâte de brutaliser, et sur des instances qu'il s'efforça de rendre fort brèves, il répondit, avec cet air de premier rôle qu'il n'eut jamais le talent de

prendre au théâtre : — « Tu priais pour moi autrefois; les temps sont bien changés! maintenant tu viens me supplier, mais n'espère rien : ton frère est un aristocrate; IL LA DANSERA comme les autres! » Phrase figurée dans les habitudes de son éloquence, et dont le sens était de facile interprétation. LA DANSER! c'était la même chose que ce qu'il appelait, par une métaphore horrible, mais de meilleur choix : « Faire transpirer le corps politique. »

Désespérée, mais ne se rebutant pas, ma sœur alla chez Danton. Celui-ci, assurait-on, dans différens cas particuliers, ne s'était pas montré insensible à de grandes infortunes : même facilité d'obtenir audience. Cette fois Félicité avait emmené avec elle ma fille, comptant sur ses graces et sa gentillesse pour intéresser en faveur du père. Elles arrivent, et en apercevant une femme et un enfant, le Goliath se lève et prend l'attitude d'un militaire qui aurait à essuyer une charge de cavalerie; ses traits durs et monstrueux se contractent; la petite est

effrayée, elle tremble; cependant sa tante la rassure, va la présenter au terrible personnage, et s'efforce de le toucher par le tableau de nos malheurs. — On ne m'attendrit pas, vous demandez l'impossible! s'écrie le furieux avec sa voix de tonnerre, en repoussant si brusquement Joséphine qu'il l'aurait fait tomber si ma sœur ne l'eût retenue. Cette enfant poussa les hauts cris, et Danton, sans autre explication, fit mettre à la porte la tante et la nièce.

Ainsi LA NATURE, grand mot du nouveau répertoire, ne fut pas de meilleure invocation que la RECONNAISSANCE, mot prohibé de l'ancien.

Cependant notre translation avait donné un peu d'espoir à nos amis. Sans doute, disaient-ils, on s'adoucissait à notre égard. Ils conseillèrent à ma sœur de voir Robespierre; elle fut seulement avertie de s'y prendre à l'avance et de lui écrire pour obtenir l'entretien qu'elle voulait avoir. L'Appius du décemvirat parisien aimait les formes, et je suis sûr que de toutes les fidélités, celle de M. de Dreux-Brézé le con-

traria le plus; il avait ses gentilshommes ordinaires de la chambre, gentilshommes en carmagnole, tenant bâton noueux et portant vêtemens déguenillés; mais n'est-il de livrée que de galons!

En conséquence, toute supplique lui plaisait; il fit répondre à ma sœur qu'elle pouvait se présenter et qu'il écouterait volontiers ses réclamations. Malgré le ton décent de la lettre, la pauvre madame Sainville tremblait, et cette fois encore elle prit avec elle ma fille, non pas dans l'intention d'attendrir sur moi, Danton lui avait appris de quelle puissance étaient les larmes d'un enfant auprès de ces hommes d'état, mais elle l'emmenait pour se donner ce maintien dont le courage même a besoin afin de trouver au milieu de l'isolement un regard qui vous soit ami, quelqu'un que vous puissiez presser dans vos bras si vous avez peur, à qui vous puissiez dire des choses même indifférentes si vos pensées vous assiègent; la petite, d'ailleurs, ne voulait plus quitter

sa tante; avant que sa jeune intelligence en eût compris les raisons, un mouvement instinctif de tendresse l'avertissait de l'espèce d'appui que prêtait sa présence à toutes ses sollicitations, alors elle-même allait prendre la cocarde obligée et l'attachait de ses petites mains à la cornette de cérémonie.

Au moment où elles entraient, Robespierre reconduisait un homme dont elles furent heurtées assez brusquement ; le tribun s'empressa d'offrir la main à ma sœur, et, pour le brutal qui s'en dispensait, lui fit des excuses avec une galanterie un peu gourmée, mais c'était quelque chose que l'intention d'en avoir, et l'enfant trouva M. Robespierre fort gentil.

Ma sœur passa son premier quart d'heure d'antichambre avec une dame dont tout-à-l'heure elle allait apprendre le nom. Cette citoyenne, grande, sèche, vieille, mais de cette vieillesse qui ne se courbe jamais et qui doit tomber un jour comme tombe un arbre, dit quelques mots de politesse à ma sœur avec l'in-

tention bien marquée d'entamer la conversation. Félicité résistait, elle trouvait à sa cosolliciteuse un ton d'habituée peu propre à attirer la confiance ; on sait combien une personne qui attend pour obtenir une grace ou une faveur regarde avec une attention marquée les lieux dans lesquels bientôt peut-être on va décider de son sort ; pas un meuble dont l'œil inquiet ne parcoure les dimensions, pas un objet qu'il ne compte ; il semble que dans cette investigation on veuille prendre la mesure du maître de céans, que tous ces objets inanimés auront un mot à vous révéler sur lui, qu'il s'en échappera un secret, un avertissement dont vous aurez à profiter. Ma sœur, dont l'esprit était précisément dans cette disposition, ne remarqua point le même mouvement dans l'autre dame, au contraire elle marchait, se promenait, touchait les meubles en femme dont les mains en connaissaient déjà les contours ; son regard glissait sur quelques estampes du temps, d'assez mauvais goût pour qu'on

y fit réellement attention ; elle paraissait enfin dégagée de cette préoccupation qui agit sur les nouveaux venus : elle était de la maison.

Robespierre avait en ce moment un long colloque avec un sans-culotte subalterne, et comme il n'en finissait pas, la vieille femme, qui ne s'était point assise un seul moment et à laquelle le parler semblait aussi nécessaire que le marcher, s'adressa de nouveau à ma sœur.

— Vous avez là, citoyenne, une bien jolie enfant !

C'était un excellent moyen de faire causer Félicité; quand on la mettait sur l'article de sa nièce, son front se déridait, et vous remerciant du regard et du geste, elle retrouvait alors la parole dont, pour son compte, elle ne fit jamais grand usage.

— Oui, Joséphine est bien, répondit-elle.

— Pourquoi est-elle pâle comme ça? Est-ce qu'elle est malade?

— J'ai du chagrin, Madame, dit la petite.

— Du chagrin, mon enfant, du chagrin ! Eh ! bon Dieu ! qui t'a appris ce vilain mot? Est-ce que c'est déjà un mot de son âge? ajouta-t-elle en s'adressant à ma sœur.—Puis, sans attendre de réponse, courbant sa haute taille vers l'enfant : — Quels beaux yeux ! C'est le regard d'une femme sur un visage de petite fille.— Et levant sa tête vers ma sœur, elle reprit :—Car elle a tout au plus cinq ans? Oui, cinq ans, c'est cela ! — Ma sœur n'avait pas eu le temps de répondre que la parleuse était revenue à Joséphine :—Regarde-moi donc, petite ; embrasse-moi. Veux-tu que nous soyons amies ?

— Si ma tante le veut.

— Ah ! vous n'êtes pas sa mère? elle vous ressemble pourtant.

— C'est que je ressemble beaucoup à mon frère.

— Il doit être fier de cette petite ?

— Hélas ! il ne peut plus la voir.

— Est-ce qu'il est?... dit-elle sans achever et en baissant subitement la voix.

— Oh ! non, non ! répondit vivement ma sœur repoussant une horrible pensée ; non, mais les cruels !...

Félicité aurait continué, mais cette fois la bavarde avait subitement tourné les talons. Elle était allée, dans un des angles de la pièce, chercher une occupation ; elle ouvrait un carton, et, l'appuyant sur une console, semblait y chercher quelque chose ; ma sœur comprit combien elle allait être imprudente, elle sut même gré à cette femme de son espèce de malhonnêteté à éviter une explication.

A la manière de déficeler le carton, à l'air de propriété que prenait la vieille en en examinant l'intérieur, ma sœur reconnut une de ces brocanteuses dont Paris fourmillait alors, courtiers nécessaires d'une époque où régnait la misère et où les malheureux se cachaient ; à peine avait-elle eu le temps de faire cette observation que son interlocutrice s'avançait vers la petite et lui présentait une orange ; celle-ci hésitait et interrogeait sa tante du regard, fort

tentée d'accepter, mais n'osant le faire sans permission, quand une voix partie du cabinet de Robespierre appella la citoyenne Brulé. C'était la marchande; elle fut aussitôt entrée que son nom fut prononcé; mais déjà, par un geste rapide, elle avait lancé l'orange sur les genoux de ma sœur, alors assise: il fallut bien la prendre.

Le sans-culotte qui était renfermé avec Robespierre laissa la citoyenne revendeuse en tête-à-tête et sortit; mais en traversant la pièce où était ma sœur, il remarqua que le buste de plâtre du patron, posé sur la console, avait été dérangé; il alla bien vite le remettre au milieu en murmurant, et quitta tout-à-fait l'appartement sans saluer, mais non pas sans jeter un nouveau regard sur l'effigie de son Robespierre. Il y avait dans ce coup d'œil plus de l'inquiétude du domestique dont la peur est d'être grondé que du fervent enthousiaste replaçant dévotieusement l'idole sur son autel.

Cependant une discussion assez vive avait lieu dans le cabinet; la porte en était, cette

fois, restée entr'ouverte, et ma sœur s'éloignait par discrétion, quand tout-à-coup Robespierre poussa le battant et mit la tête en dehors :

— Vous êtes la citoyenne Sainville?

— Oui, citoyen représentant.

— Aidez-moi donc. Vous devez vous y connaître : est-ce beau, cela?

Etonnée, Félicité balbutia ; elle venait demander la vie de son frère, elle était devant le terrible Robespierre, son cœur battait d'appréhension ; la première parole de cet homme devait la faire frémir ; et le tribun farouche, ce continuateur de Marat, devant lequel elle venait se prosterner et demander grace, l'interrogeait, comme un vrai muscadin, sur une garniture de point de Valenciennes.

— Mais, dit-elle en se rassurant, c'est beau, et du meilleur goût.

— Du meilleur goût! c'est l'essentiel. Y a-t-il mieux?

— Oui ; je crois que le point d'Angleterre...

— Oh! il faut une fortune pour cela ; et

d'ailleurs, ajouta-t-il comme s'il se parlait à lui-même, que diraient les journaux d'Albion !

La vieille sourit, ma sœur ne comprit pas [1]; Robespierre continua :

— Est-ce que le citoyen Fleury se servait de point d'Angleterre au théâtre?

Au mot de « Fleury » et de « théâtre, » la vieille femme parut émue, elle changea de place, rougit et vint appuyer doucement sa main sur la tête de ma fille, puis reprit son air de revendeuse à la toilette ; ma sœur ne fit pas alors une très-grande attention à ce mouvement qu'elle ne s'expliqua que long-temps après, et sur la demande de Robespierre, elle répondit :

---

[1] Plus tard, on m'expliqua cela. Les injures des journaux anglais chatouillaient délicieusement le cœur vaniteux de Robespierre. Quand il montait à la tribune pour les dénoncer, son accent, son expression, trahissaient la jouissance de son amour-propre : c'était un délice pour lui d'entendre nommer les armées françaises les *troupes de Robespierre*. Il savourait comme des madrigaux les sarcasmes du duc d'Yorck.

(*Note de Fleury.*)

— Jamais, quand il achetait lui-même ses garnitures.

— J'entends : chez vous, il en est des dentelles comme des décorations.

— Cependant on lui en a donné, en cadeau, de magnifiques ; il les a conservées, et ...

Tout à la pensée de me sauver, ma sœur jetait ce mot en l'air, espérant qu'il serait aspiré en route et que, peut-être, elle aurait un cadeau à offrir. Pauvre femme, qui comptait qu'on pouvait acheter une vie pour une paire de manchettes ! Mais déjà Robespierre n'entendait plus, il examinait avec la curiosité d'un vrai connaisseur les pièces de linge renfermées dans le carton, puis il les portait à son nez comme on pourrait le faire d'un bouquet, semblait les savourer, et les remettait ensuite doucement en place, sans y souffrir un pli, avec le soin et l'adresse qu'aurait pu y mettre la marchande à la toilette le mieux au fait.

—A la bonne heure! voilà qui est bien! disait-il en aspirant avec volupté. Quelle odeur est-ce ?

— Oh ! une odeur bien simple, bien naturelle, dit la revendeuse avec un air de parfaite indifférence, une odeur qui n'en est pas une.

Robespierre la regarda comme un docteur de Sorbonne regarderait un hérétique, mais il trouva sous son œil courroucé le doigt de la vieille femme qui lui désignait l'orange dont la petite jouait sur une chaise ; la figure du tribun s'épanouit.

— C'est un beau fruit ! dit-il.

En ce moment madame Brulé fit à ma sœur un signe de tête tout imperceptible, mais tout intelligence ; Félicité comprit la petite passion du grand homme, elle comprit tout ce qu'il y avait d'obligeant dans l'intention de la vieille, qui en lui donnant, pour ainsi dire, un cadeau par force préparait l'accueil le plus favorable aux deux solliciteuses. En devinant cette singulière sensualité du roi de France actuel, l'adroite revendeuse avait su en faire l'hameçon de son linge, elle espéra que ce qui lui servait si bien pour la vente pourrait ame-

ner, une fois, de plus précieux résultats. Comme un bon observateur, madame Brulé guettait les grands hommes aux petites choses.

Cependant Robespierre continuait ses investigations et ses extases, quand l'homme sorti tout-à-l'heure, l'arrangeur de buste, entra. Il avait une lettre à la main.

—Pardon, citoyennes, pardon, dit le représentant, préoccupé après avoir lu la suscription; mais il faut que je sorte, c'est pressé. Citoyenne Sainville, revenez... revenez.... mais non; écrivez-moi plutôt.... c'est plus sûr.... Citoyenne Brulé, je m'accommode de la garniture... Vous savez ! ce sera en deux paiemens.

Sans oser l'assurer, ma sœur ne doute pas que Robespierre n'eût ainsi des lettres toutes préparées à sa disposition; cet homme, le premier républicain sous la monarchie, et le premier monarchiste sous la république, s'entendait admirablement à donner de l'eau bénite de cour. Ma sœur devina cette manœuvre, et s'en

tint là de ses démarches ; elle savait d'ailleurs combien je les aurais désapprouvées.

Telle est la grande histoire de l'expédition chez Robespierre ; cela ne vit que de détails, c'est un petit drame d'intérieur où l'on trouve un commencement et point de fin ; j'en laisse tirer à chacun les conclusions qu'il voudra. Ma sœur y perdit ses pas, et ma fille en fut pour son orange, car l'orange était restée sur la chaise de l'illustre ; non pas que je l'accuse d'avoir voulu la retenir sciemment, Joséphine n'osa pas la reprendre, voilà tout. Lui, s'il l'avait aperçue, se serait empressé d'en faire restitution. Ce n'est pas sans de bons motifs que les siens l'avaient appelé l'Incorruptible.

Mais l'aventure n'en devait pas finir là ; et c'est par madame Brulé qu'elle se continue.

En sortant de cet appartement plus somptueux qu'on ne l'imagine, mais qui contrastait avec le reste de la maison, véritable habitation de menuisier, ma sœur comptait parler à sa donneuse d'orange ; l'espèce de connaissance que

cette femme avait du caractère de Robespierre lui faisait espérer que, par son moyen, ce serait seulement partie remise ; elles marchèrent ensemble un moment ; mais arrivées au bas de l'escalier, madame Brulé, sans dire mot, au lieu de tourner avec ma sœur sur sa main droite, côté de la sortie, tourna à gauche, et arpentant des redoutes de planches, difficiles à franchir, même pour une jeune femme, elle alla vers le fond de la cour, où se faisait entendre le bruit du travail et des voix rauques d'ouvriers.

Le désappointement de Félicité fut grand ; elle vit que la marchande, après avoir cédé à un premier mouvement d'humanité, ne voulait plus se compromettre : et véritablement, il faut le dire, il y avait moins de danger dans le cabinet du proconsul qu'il n'y en avait aux environs ; sa maison était sous l'œil de tout ce qu'on pouvait trouver de plus pur en sanguinocratie (expression de Mercier), c'est-à-dire que Robespierre, riche d'astuce et de petits moyens, s'était environné seulement de gens

ayant de graves reproches à se faire et qu'un seul mot de lui pouvait placer sous le glaive. Il leur laissait la vie comme loyer de leur zèle; aussi jamais espionnage ne fut plus actif et mieux entendu.

Je ne savais rien de ces démarches ; non-seulement je les aurais blâmées, mais je me serais fâché sérieusement; ici je n'ai pas à faire mon éloge, mais je ne serais point sorti seul de prison, je n'aurais pas voulu d'une liberté dont tous mes camarades n'auraient pu profiter : mourir avec eux ou être libre avec eux, tel devait être mon sort; la résolution n'avait rien d'héroïque alors, des enfans avaient fait aussi bien; je me regardais comme un soldat en faction; certes, j'enviais peu les honneurs du martyre, j'aime à vivre, mais je serais mort, parce que je m'étais bien dit : l'honneur est là. Or, ce que j'ai toujours eu le plus à moi, c'est ma volonté.

Cependant j'étais privé des visites de ma

sœur ; j'appris qu'elle était malade. Terrible anxiété ! Je ne pouvais recevoir de ses nouvelles qu'avec toutes les précautions de la prison et d'après les paragraphes d'un règlement sévère: c'était à en mourir! Félicité était mon seul espoir ; je ne savais quelle serait l'issue de notre affaire; elle menaçait d'être cruelle; je n'avais que mon père, qui se faisait bien vieux, un fils à peine adolescent, un frère enfant; j'allais périr peut-être, et Joséphine se trouverait ainsi dès long-temps sans appui. Pauvre orpheline! pauvre chère enfant que j'aime ! Oh ! alors des idées d'évasion me prenaient, je pensais à mes ressources, aux amis que j'avais, je voulais faire un appel à tous les puissans que je connaissais encore, mais s'ils étaient restés puissans, c'était par un infame abandon ; et je pensais aussi à quitter mon poste ! Non, cela ne devait pas être ! je souffrais comme père, mais j'étais fort comme homme. L'eussé-je été long-temps ? je ne sais, car j'éprouvais toutes les angoisses.

Je croyais ma sœur près de mourir quand

on m'avertit qu'elle-même est là, qu'elle vient; je cours : Joséphine n'est pas avec elle! Pourquoi? La pauvre enfant, à son tour, serait-elle en danger? Je rejoins ma sœur; à peine pouvait-elle se soutenir, mais sa figure mourante portait une bonne nouvelle. Elle avait l'habitude de lire dans mon regard, elle me comprit.

— Non, non, Joséphine n'est pas malade, et moi, je me porte mieux; j'ai besoin de te voir, de te parler seul, seul, me dit-elle à l'oreille.

Je lui donnai le bras, ou plutôt je la portai dans ma cellule (dans cette nouvelle prison, nous avions chacun la nôtre); là, avec une respiration difficile, autant d'émotion que du défaut de force, elle me conta ses visites aux proconsuls, leur peu de succès; et comme j'allais l'en blâmer :

— Oh! ne me gronde pas, me dit-elle, car là le hasard m'a donné une amie, et je crois aussi, ajouta-t-elle avec des larmes de joie et

de ces sourires de bonne femme qui n'appartenaient qu'à elle, je crois aussi une libératrice pour toi.

Malgré ma position extrême, la gravité des pensées qui devaient me dominer et me dominaient en effet, malgré la présence de Félicité, ce mot de libératrice chatouilla mon cœur, une infinité de légers fantômes parurent devant moi. Une libératrice! c'est une femme! Une femme! c'est la jeunesse, la beauté, la fraîcheur, et, dans ce cas, c'est aussi le dévouement, c'est la femme toute complète enfin. A ce mot magique, je ne sais quel cortège agréable passa devant moi, je craignais l'instant où ma sœur me donnerait un nom, car il ne m'en serait donné qu'un, et j'aimais à appliquer un beau mouvement de cœur à une quantité d'aimables visages; je leur faisais accueil, et m'entourant de tant de doux sourires, d'yeux si fripons, si agaçans et si tendres, je disais à toutes ces suaves figures : Laquelle?

— Connais-tu madame Brulé? reprit Félicité.

— Non, répondis-je avec une grande envie de bouder.

Il me semblait que ce beau nom de libératrice ne s'accordait pas avec celui de : Brulé. Ma sœur fut impitoyable.

— Comment! tu ne connais pas une vieille femme, moins vieille que son âge peut-être? Une marchande à la toilette?

Adieu ma jolie procession de tout-à-l'heure! Si ma sœur avait été en bonne santé, je lui aurais répondu avec mauvaise humeur ce que je lui dis d'un air qui ne paraissait qu'étonné.

— Une marchande à la toilette, une vieille; bon Dieu! que me dis-tu là?

Alors Félicité me raconta le petit épisode de l'orange : en voici les suites.

Elle était au lit fort inquiète, fort tourmentée surtout des pensées que son absence devait exciter en moi, lorsque madame Bellot, femme

de M. Bellot, ancien caissier de la Comédie-Française, chez laquelle j'avais désiré qu'elle se mît en pension avec ma fille aussitôt après mon départ de la maison (maison trop grande pour elles, et qui, d'ailleurs, ne pouvait plus convenir à ma nouvelle fortune), lorsque madame Bellot, dis-je, vint lui demander si elle pouvait recevoir une revendeuse à la toilette qui prétendait avoir été appelée par la citoyenne Sainville. Je poussai un cri de joie, me dit Félicité ; je n'avais pas oublié Mme Brulé et sa bonne intention ; peut-être venait-elle maintenant de la part de Robespierre ; peut-être m'apportait-elle quelque parole consolante pour toi. Je ne délibérai donc pas, et je dis : Faites entrer madame Brulé. C'était elle, en effet ; cette fois, plus en toilette que le jour de notre rencontre chez Robespierre, elle avait su donner à l'ajustement simple qu'on portait alors quelque chose d'arrangé et de théâtral qui allait parfaitement à sa physionomie ; mais cette physionomie m'annonçait de bonnes intentions, un cœur

bienveillant surtout. Je reçus la bonne dame comme si je l'avais connue depuis des années; elle sembla me savoir gré de cet accueil; mais elle jetait un regard inquiet sur madame Bellot, qui, comprenant que nous avions à nous parler, nous laissa.

— Faut-il vous ouvrir mes cartons? me dit-elle en souriant dès que nous fûmes seules. Voudriez-vous choisir de beaux déshabillés garnis?

— Je veux seulement de vos bons offices : je les attendais, et, puisque vous voilà, c'est que vous voulez me les rendre. Vous avez déjà été si bonne pour moi et ma petite nièce! votre visite est un bienfait.

— Cette nièce est donc la fille de Fleury?

— De mon frère.

— De mon ami, alors.

— De votre ami?

— Oh! peut-être m'a-t-il oubliée; mais je me souviens de lui, moi! et je veux le sauver.

— Quoi! Robespierre?....

— Ne parlons pas de Robespierre. Il est

question d'une autre puissance, d'une puissance à laquelle on résiste peu et dont j'ai l'expérience. Ne m'en demandez pas plus..... Mais vos forces sont-elles donc si abattues ? Ne pourriez-vous aller voir Fleury ?

— Si, si ! Mes forces sont revenues. Je suis mieux.... J'irai, j'irai ! Que faut-il faire ? que faut-il dire ?

— Rien, pour le moment. Vous reposer deux jours, dormir avec l'espoir que je vous donne, et, dans deux jours, allez dire à Fleury qu'une amie viendra le voir le lendemain de votre visite ; qu'elle aura une permission sous le nom de la citoyenne Brulé, revendeuse. Dites-lui bien surtout de ne point s'étonner, d'être impassible ! la citoyenne en question lui dira le reste.

Et ma pauvre Félicité me contait cela avec une joie telle que, si elle n'avait pas été malade, elle le serait devenue, tant son agitation était extrême ; elle avait toute confiance en sa dame mystérieuse, et, cette confiance, elle

voulait me la faire partager. Elle m'interrogeait pour savoir si ma mémoire me rappellerait quelque vieille duchesse bien puissante, bien appuyée, bien fée, car ma sœur ne croyait pas à la revendeuse. Je n'y croyais guère aussi; je pensai bien que la dame dont elle me parlait, et surtout d'après certains détails qui décèlent la femme du monde, devait avoir joué un personnage avant nos grands bouleversemens, et cette circonstance de revendeuse à la toilette, qui doit sembler un détail d'imbroglio italien, était chose fort naturelle et alors fort peu comique; il n'était pas rare, en ce temps de désastres, de trouver sur le pavé de Paris telle fille de noble maison portant le panier ou le carton, telle comtesse, pressée par la misère, gagner sa vie dans un tonneau de ravaudeuse, une baronne se recommander dans les bonnes maisons en vantant son talent pour la couture; les plus malheureuses étaient celles qui couraient le cachet pour donner des leçons de musique, ou qui n'avaient pour ressource que

les pinceaux ou les crayons. Loin du salon brillant où leur talent fut encensé, près des enrichis brutaux qui seuls pouvaient payer ce luxe d'éducation, combien elles expièrent la flatterie qui les avait autrefois proclamées des virtuoses! J'ai vu, et j'ai fait une fois remarquer à Mercier, une ex-chanoinesse, accompagnée d'une petite religieuse qui n'avait pas voulu la quitter; l'une avec ses cheveux blancs et son grand air de tenir chapitre, l'autre, toute fraîche, toute blonde, vendaient des souliers d'hommes sur la voie publique, et quand, à force de vanter la solidité de la double couture, elles avaient tenté quelqu'un de leur marchandise, j'ai vu la vieille épouse du Seigneur offrir ses épaules pour soutenir le chaland, tandis que la jolie vierge, un genou en terre, essayait les souliers, et de ses doigts, naguère rosés, à présent écorchés et noircis, tirait le quartier et caressait le coude-pied pour rendre le cuir souple, et peut-être pour séduire l'acheteur.

Après avoir bien écouté Félicité, je ne voulus pas l'affliger par la réponse négative depuis long-temps faite dans mon cœur : je la renvoyai contente ; d'ailleurs, je ne risquais rien à voir la dame si curieusement entrée en scène ; je rêvais même toute la nuit à ma vieille amie, comme l'appelait ma sœur. La matinée me sembla longue ; jamais jolie femme ne fut plus attendue, et, je puis dire, ne se fit plus attendre. Je désespérais, l'heure solennelle me semblait passée ; mais l'impatience compte mal, et enfin un des gardiens m'annonça la citoyenne Brulé. Mes lecteurs l'ont déjà nommée : la citoyenne Brulé était la fameuse dignitaire de l'ordre de Malte, chevalière par privilège du pape Honorius II, c'était bien ma lady Mantz.

J'allai avec empressement au devant d'elle ; elle courut à moi, ses bras s'ouvrirent : le geste était parlant, je me précipitai les yeux baissés ; et cet accueil dont je redoutais tant les démonstrations favorables chez M. le maréchal, je ne pus l'esquiver ici, avec cette différence

que le baiser que j'aurais reçu alors aurait eu douze années de moins.

Quelle femme dut être lady Mantz, et que lord Mantz fut un heureux mortel! Jamais ruines de belle femme n'annoncèrent tant de splendeur passée; mais une chose sur laquelle le temps n'avait nullement exercé ses ravages, c'était sur sa facilité de porter la parole : toujours même jet, toujours même fraîcheur de moyens. Le bonheur de revoir un vieil ami, un habitué des petits soupers du maréchal lui fit de nouvelles forces, et, en deux heures de causerie, elle m'en donna pour douze années d'absence. Riche de tant d'économies, elle déroula devant moi le passé, le présent et l'avenir : l'avenir surtout. Je serais trop orgueilleux si l'on se souvenait de ce que j'ai rapporté d'elle, qu'elle était élève de ce Damis, célèbre professeur de pierre philosophale; mais à présent que je l'ai rappelé, il est facile de deviner le vaste champ que laissait aux conjectures d'un esprit comme le sien un avenir dont le présent

n'avait ni règle ni mesure. Lady Mantz s'en donna du long et du large; elle avait averti Louis XVI, elle avait prévenu la cour; nouvelle Cassandre, elle avait crié ses prophéties sans être écoutée, et maintenant, moins jolie que la fille de Priam, et par conséquent n'étant point exposée au même genre de malheur, elle revendait à la toilette, ayant, d'après sa propre expression, un pied placé sur les débris de la monarchie et l'autre sur le cratère d'un volcan, image sensible de ce qu'avait fait toute la vie l'imagination de lady Mantz : perpétuellement le grand écart.

La catastrophe qui mit en question tant d'existences donna à la sienne sa véritable destination. Ecouteuse et conteuse, c'était une trouvaille pour elle que d'adopter une profession donnant entrée dans les deux camps; elle paraissait être à tout le monde, et ne nuisait à personne. Moins embarrassée que l'âne de Buridan, elle mangeait aux deux picotins et s'en trouvait à merveille; bavarde suivant

l'occurrence, discrète quand il le fallait, mais jamais discrète sans parler, c'est-à-dire parlant alors pour mieux se taire, c'était la revendeuse modèle. Montant du premier au quatrième étage, entrant par toutes les portes, admise dans tous les intérieurs, elle savait son Paris sur le bout du doigt, et je ne parle pas seulement du Paris vulgaire, du Paris des rues, des maisons et des appartemens, elle savait le Paris des caractères et des passions, le Paris des joies et des infortunes, le Paris de quelques heureux et le Paris de tant de misérables; elle pénétrait partout, et fournissait à qui que ce fût à juste prix; elle avait vendu à Marat les culottes d'un curé, à Henriot les épaulettes d'un colonel des Suisses; elle fournissait du linge de marquis à Robespierre, et Catherine Théos, cette femme qui fut au moment de faire une secte, au temps où ce même Robespierre ne s'était pas encore déclaré le patron de l'Éternel, Catherine Théos, dite la mère de Dieu, lui devait un restant de compte sur une douzaine de camisoles, à elle four-

nie de la défroque de la courtisane Duthé.

Comme tant d'autres le firent plus tard, avec ce tout petit carton, toujours se remplissant et toujours se vidant, lady Mantz pouvait arriver aux grosses fournitures, et, comme tant d'autres aussi, parvenir à la fortune, en vendant à nos armées des voiturées de foin pesant leur poids au moyen d'un arrosement productif, en livrant à nos braves, qui traversaient si laborieusement les Alpes, de bonnes chaussures à triple semelle, dont une de carton; mais lady Mantz ne comprit jamais le sublime du genre; elle alla toujours terre-à-terre; la partie philosophique de son état lui souriait plus que ne la tentait la partie lucrative; son petit carton lui plaisait, elle s'y était attachée, c'était l'heureux passeport qui lui livrait mille secrets, et lady Mantz était née avec la passion de savoir les secrets d'autrui.

Une autre raison qui empêcha la chevalière d'opérer en grand, c'était le besoin de rester à Paris; elle s'y était fait une vie nécessaire

à d'autres : lady Mantz ne s'appartenait pas ; tout entière à une cause perdue, mais ne lui portant secours que d'une manière subalterne, elle avait une patronne invisible, à la dévotion de laquelle elle était dévouée.

Pour ne pas trop faire languir, lady Mantz était immédiatement sous les ordres de la comtesse à la théorie du tonnerre ; et, pour en venir à ce qui me concerne, la puissance dont la ci-devant citoyenne Brulé avait parlé à ma sœur était celle de la bienveillante *économiste*, ou plutôt celle d'un coffre-fort des mieux garnis dont elle pouvait disposer à sa fantaisie.

Ces deux femmes singulières, à plus d'un demi-siècle de distance, avec des idées toutes contraires, l'une jolie, et l'autre ayant dû oublier si elle l'était, mais toutes deux pouvant se rendre la vie bonne, l'une avec l'industrie qu'elle s'était créée, l'autre avec des fonds considérables placés sur toutes les banques, se touchaient par un point remarquable, par un caractère dont j'avais souvent observé le type

dans l'ancienne cour, par l'esprit de servitude, ou, si on l'aime mieux, l'esprit de servage, cet esprit particulier dont, m'a-t-on dit, Louis XIV fut l'introducteur, sorte de domesticité seigneuriale qui se dévoue à servir la cour, à lui appartenir, à se river à elle, à voir tout l'univers dans la cour. Ces deux dames, à tant d'échelons de distance, se ressemblaient, et la comtesse, esclave volontaire d'une supériorité de tradition, s'était vouée au service de la cour proscrite comme lady Mantz s'était vouée au sien ; toutes deux exposaient leur tête, et pourtant n'avaient plus d'affaires qui leur fussent précisément propres, mais leur fidélité appartenait à quelqu'un, il fallait que cette fidélité se fît connaître par des œuvres ; lady Mantz était prête à tout sacrifier pour la comtesse, au même titre que la comtesse était prête à tout sacrifier à l'assemblée puissante des rois européens donnant asile à ses princes. Tout leur être, s'il est permis de le dire, se versait dans des intérêts qui marchaient sans elles et

n'auraient pu marcher par elles ; sans passions et sans affections pour leur propre compte, elles avaient des passions et des affections empruntées à ces intérêts supérieurs, elles agissaient pour ces intérêts, y donnaient leur ame et leur vie ; autant revendeuse à la toilette l'une que l'autre, lady Mantz faisait à l'égard de la comtesse ce que la comtesse faisait à l'égard des rois, et comme l'une allait porter ses cartons dans la ville et dans les faubourgs de Paris, l'autre faisait voyager ses malles dans les cours de Russie, d'Angleterre, d'Espagne et d'Allemagne ; sortes de mouches du coche politique, mais mouches de meilleure foi que celle du fablier, elles allaient, couraient, volaient, sonnaient la charge, et attendaient le jour de sonner la victoire du char malheureusement embourbé. Mais au milieu de tout ce mouvement sans résultat, quant au principal, il y avait bien des infortunés secourus, bien des proscrits sauvés, bien des familles consolées, et l'affreux nom d'espionnage ne peut être donné à ces deux

dévouemens, car la comtesse jetait à tous les malheurs ses immenses richesses, et lady Mantz donnait son travail, sans d'autre récompense que celle d'avoir obéi à cet esprit de subordination dont j'ai parlé.

Combien j'appris avec plaisir des nouvelles de ma comtesse! combien je me trouvais flatté de n'en pas avoir été oublié! Quels reproches je me fis de ne l'avoir point appréciée! combien mon cœur lui restitua vite ces qualités aimables qui m'avaient charmé, et tempéra ces défauts qui m'avaient fait réfléchir! Je me la rappellai, jeune, enjouée, enthousiaste, me faisant dire son mystérieux catéchisme; je me la rappelai infidèle, mais infidèle si agréablement! de cette infidélité qui est une parure de plus, qui engage l'amour-propre, et fait d'une affaire de cœur une affaire de champ-clos, de victoire et de conquête. C'était un petit coin du paradis de Mahomet que lady Mantz venait d'introduire dans ma sombre prison; je lui en sus gré, et quand ce premier feu des souvenirs fut

passé, j'embrassai sincèrement la bonne vieille pour la portion de reconnaissance dont je lui étais redevable. Ne pas m'oublier au jour de l'infortune, c'était bien généreux, c'était bien femme! L'accord de ces deux âges, de ces deux caractères pour un même bienfait, m'allait à l'ame; je pleurai sur les mains de lady Mantz, mais je devais refuser les propositions qu'elle venait me faire; elle insista.

— J'ai ordre d'obtenir votre consentement : je l'obtiendrai. Songez-y! Une jolie femme se dévoue, et vous refusez!

— Elle est donc toujours bien jolie?

— Mieux que jolie. Ses traits ont pris une gravité qui sied admirablement à ce noble visage. Ces couleurs d'une santé un peu florissante ont fait place à une pâleur qui charme et intéresse à la fois; son sourire seul n'est pas changé, et vous savez si elle y aurait perdu! Un roi tirerait vanité d'être sauvé par elle, et vous, vous!...

— Je tirerai vanité d'avoir résisté à des offres

si généreuses, au bonheur de la voir, au bonheur de me jeter à ses pieds et de la remercier; mais sortir d'ici quand mes camarades y restent, c'est impossible!

— Les servirez-vous en ne vous éloignant pas?

— Je serai digne d'eux.

— Belle dignité! Vous faites le Polyeucte, et vous avez un enfant!

— Vous me déchirez l'ame. Mais s'en aller quand le danger est pressant, c'est déserter.

Ce mot, en horreur à la vieille loyauté, frappa lady Mantz. Sa tête se courba, et quand elle l'eut relevée, ce fut presque avec le même accent que le mien qu'elle répéta :

— Déserter!...

— Déserter en face de l'ennemi.

— C'est votre dernière réponse?

— Puis-je en avoir une autre?

— Eh bien! nous vous enlèverons comme on enlève une jeune fille.

Je ne sais s'il était au pouvoir de lady Mantz d'exécuter sa plaisante menace, et si le nouveau mouvement qu'elle se donna pour ce rapt d'espèce nouvelle la désigna à l'inquiète activité de la police d'alors, mais deux jours après sa visite elle-même fut arrêtée comme suspecte et déposée à la prison du Plessis, où elle resta jusqu'à la chute de Robespierre.

Cependant le danger était pressant pour moi et mes amis, et dans l'intervalle de l'entrevue dont je viens de rendre compte à l'arrestation de lady Mantz, j'appris que Collot-d'Herbois avait écrit à Fouquier-Tinville pour hâter la mise en jugement de six d'entre nous, considérés apparemment comme les plus coupables. Il n'y avait point à se tromper sur l'issue probable de l'affaire. D'après la coutume de la commission, chacun des dossiers envoyés à l'accusateur portait en marge, et *en encre rouge*, une lettre fatale, indication convenue avec la justice du docile tribunal. Un grand G, c'était la mort; un D, la déportation; un R ordonnait

aux juges d'acquitter, et nos six dossiers envoyés étaient recommandés ainsi :

DAZINCOURT. . . . . G
FLEURY. . . . . G
LOUISE CONTAT . . . . G
ÉMILIE CONTAT . . . . G
RAUCOURT. . . . . G
LANGE . . . . G

Et non content d'avoir placé la lettre rouge, dont la monotone redondance marquait les six coups du glaive, le minutieux Collot y avait joint un post-scriptum sans appel. Des circonstances, dont j'aurai à parler bientôt, me firent connaître ce billet bienveillant de l'homme qui, en revanche de ce qu'il devait à ma sœur, voulait me débarrasser des peines de ce monde en bonne compagnie. Voici ce modèle de précision dans le style épistolaire :

« Le comité t'envoie, citoyen, les pièces » concernant les ci-devant comédiens fran-

» çais : tu sais, ainsi que tous les patriotes,
» combien ces gens-là sont *contre-révolution-*
» *naires;* tu les mettras en jugement le 13 mes-
» sidor. A l'égard des autres, il y en a quel-
» ques-uns parmi eux qui ne méritent que la
» déportation; au surplus, nous verrons ce
» qu'il en faudra faire après que ceux-ci au-
» ront été jugés.

» *Signé*, COLLOT-D'HERBOIS. »

Sans connaître ces pièces menaçantes, mais bien instruite que l'on voulait en finir avec nous et promptement, la comtesse, privée de l'aide de lady Mantz, prit la détermination d'agir par elle-même, autant qu'elle le pourrait, sans compromettre la cause à laquelle elle avait besoin de se conserver. Jamais elle n'entrait dans Paris, sachant bien que des émissaires étaient aux aguets pour la saisir. Sa cachette habituelle était à Sanois, et, si mes souvenirs sont fidèles, dans la maison du meunier; c'était de là qu'elle partait, donnant à lady Mantz des rendez-vous

dans la campagne et ne choisissant jamais les mêmes lieux ; elle avait eu le temps d'apprendre mon refus dont elle parut fort courroucée ; mais la main de fer qui faisait tomber tant de têtes était sur moi, elle se hasarda à traverser la barrière : c'était risquer sa vie, n'importe ! un jour, à huit heures du matin, elle se fit introduire chez ma sœur par madame Bellot.

— Il ne veut pas que je le sauve ! dit-elle à Félicité sans autre préambule, et ce seul mot parti du cœur la fit assez connaître. — Il ne le veut pas ! Mais faites l'y consentir. Voyez, voyez vous-même à remplacer l'amie qui nous manque. Séduisez tout ce que vous pourrez séduire. Faites-le évader. Qu'il puisse seulement sortir de Paris et j'en réponds ; mais, je le sais, il est perdu s'il y reste !

Et la pauvre femme pleurait, se jetait aux genoux de ma sœur, qui, surprise et attendrie, ne savait comment répondre ; cependant, elle se remit.

— Hélas ! Madame, lui dit-elle, je crains

bien que cela ne soit impossible. J'ai la tête perdue. L'activité de lady Mantz me soutenait; j'espérais avec elle, mais, sans elle, que faire? Je n'ai ni crédit, ni influence, ni ressources!

— Au delà des barrières, j'ai du crédit; un peu plus loin, j'ai cette influence qui vous manque. Des ressources! en voilà, en voilà à faire ouvrir l'enfer! et elle jetait sur le parquet plusieurs rouleaux de louis d'or et un magnifique écrin. — Voilà de quoi acheter plus d'un geolier, plus d'un gardien. Qu'ils fuient avec Fleury dont ils protégeront la fuite; je me charge de leur sort. S'ils ont une famille, je la ferai heureuse, mais agissez, agissez!

Emue par tant de tendresse, élevée par tant de courage, Félicité lui promit de me voir et d'agir comme elle l'entendait.

— Je vous attendrai à la barrière du Trône. S'il consent enfin, il faut que dans deux jours il se trouve au même endroit; je ne puis rester plus long-temps à Paris; voyez! frappez avec

de l'or à toutes les portes, promettez, prodiguez l'or ! si cela ne suffit pas, j'en aurai encore.

Et là dessus elle partit ; emportant, non sans avoir eu querelle avec ma sœur, l'argent et les bijoux que celle-ci refusa jusqu'à ce qu'elle m'eût vu et essayé ce qu'il y avait à faire.

Quand la comtesse s'en alla il était dix heures du matin, et à deux heures après midi cette bonne, cette excellente amie devait recevoir ma réponse ; j'étais vivement touché, ma pauvre Felicité attendait ma décision comme s'il eût suffi d'avoir ce consentement pour faire tomber nos hautes murailles ; je l'avoue, il se fit dans mon ame un long combat, un vacillement que je n'étais pas accoutumé à y laisser pénétrer ; mais il fallait s'expatrier ou se cacher sans cesse ; mais il fallait quitter ma famille, il fallait se couvrir de cette lâcheté d'avoir abandonné mes camarades ; mais il fallait accepter la difficile position de tout devoir à une femme. A chaque

noble raison qu'on se donne pour accomplir un acte de courage et à laquelle on trouve à rétorquer si cet acte de courage est dangereux, il en est une à la fin qui vient clore votre résolution et la rendre irrévocable; mettez à la place de la comtesse mon père ou ma sœur, ou même un homme, j'aurais eu peut-être la faiblesse de mentir à mon devoir ; Dieu aidant, il n'en fut pas ainsi. J'écrivis à la comtesse quelques lignes où passa toute mon ame; mais c'était un refus. Ma sœur lui donna ce billet; après avoir lu, elle se frappa au front de ses deux mains, et sans répondre, sans dire adieu, elle écrivit sur le même papier : « Vous êtes un ingrat ! » et disparut.

Non, je n'étais pas un ingrat! j'avais su apprécier toute la noblesse de ce dévouement; j'avais appris tout ce qu'il y avait de tendresse et de vraie amitié dans cette ame généreuse ; le remords de l'avoir méconnue a tourmenté plus d'une de mes journées, et si l'or n'avait pas été mêlé à ce bienfait de la vie qu'elle voulait me

conserver, si cette vie avait été seule menacée et que j'eusse été dégagé de ce point capital de mourir où mourraient mes camarades, après ma sœur et mon père j'eusse aimé à être sauvé par elle, et qu'elle juge si je suis un ingrat! je place toujours ma reconnaissance en bon lieu et comme d'autres placent leurs bienfaits : je choisis.

Depuis lors je n'ai revu ni lady Mantz ni la comtesse, mais j'ai su que celle-ci, après avoir beaucoup voyagé, s'était fixée en France, près de Bourges, son pays natal. Je présume assez de la bonté de son cœur pour penser que la Chevalière aura fini paisiblement auprès d'elle une vie jadis si agitée. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais oublié combien je dois à toutes deux. Je reçus d'elles un service, et, bien qu'un peu tard pour en profiter, une utile leçon : lady Mantz m'apprit à ne plus juger quelqu'un sur sa caricature, et la comtesse que, telle femme que nous jugeons valoir seulement un hommage, peut être aussi digne d'un regret.

Le temps marchait et notre arrestation datait de neuf mois, si je ne me trompe, quand on s'avisa d'essayer d'un peu de clémence envers quelques uns d'entre nous pour avoir le droit de faire de la rigueur avec les autres. Envoyer en bloc la comédie française à l'échafaud aurait semblé une justice trop brutale; nous n'étions pas des victimes ordinaires, l'attention devait se porter sur nous; les comédiens appartiennent à un monde pour lequel le peuple éprouve une sorte de bon mouvement qui n'est ni le respect ni l'admiration peut-être, mais qui est quelque chose où il entre un peu de ces deux sentimens avec une dose de reconnaissance. L'amour du peuple pour le spectacle est le gage de l'intérêt qu'il porte aux acteurs; il ne peut nous voir sans nous associer à la représentation théâtrale, à cette fascination qui le transporte; nous sommes pour lui le signal d'une fête, d'un plaisir vif, nous sommes les amis des yeux et des oreilles, si nous ne pouvons l'être de l'esprit et du sentiment. Dans les

temps mêmes où le peuple n'est pas souverain, c'est chez nous qu'il exerce sa souveraineté la plus réelle et la moins incontestée ; aussi s'aime-t-il en nous : tuer un comédien, c'est tuer une illusion qui peut-être ne se représentera plus dans l'histoire de ses plaisirs. Si la foule n'approfondit ainsi la question, elle s'en rend bien compte ; et quand les esprits cultivés nous traitent en artistes, en interprètes habiles de la pensée du génie, auprès d'elle nous avons une popularité forte, parce qu'elle a quelque chose de celle des marionettes qui l'amusent ; aussi, à ce titre, pouvons-nous compter sur de vives sympathies.

Disons en passant que Michot est là pour le prouver :

Une foule en délire le poursuivait sur la place de Grève ; qu'avait-il fait ? on le prenait pour un fermier général, s'il m'en souvient : — A la lanterne ! criait-on, à la lanterne ! déjà le fatal cordon serrait à la gorge le pauvre comique, quand, au milieu des allées et des venues

pour s'échapper et pour saisir, le hasard amène un homme qui le reconnaît : — Eh, c'est le *porichinelle* de la république! dit-il aux autres, ce mot suffit, on délivre Michot, on le rassure; on le caresse : le citoyen allait être pendu, polichinelle fut porté en triomphe.

En conséquence, la commission qui décidait de notre sort nous partagea en catégories, afin de diviser l'intérêt et de singer la justice. D'après la liste que j'ai fait connaître, nous étions six marqués du G mortel; peu devaient être délivrés, on devait déporter les autres. Mlle Devienne avait été désignée d'abord pour la déportation, mais même au plus fort de la terreur, l'amitié fit des miracles et la meilleure de nos camarades sortit de prison.

Elle fut redevable de sa délivrance à la haute protection de Vouland, l'un des membres du comité de sûreté générale, lequel s'intéressa à elle sur les vives instances de M. Gévaudan, vers ce temps-là entrepreneur de charrois pour les armées. Qui disait entrepreneur, disait alors

homme de haute finance. La fortune de M. Gévaudan l'aida beaucoup, mais sa persévérance, la tenacité de son zèle firent plus encore. Il endormit tous les argus, jeta le gâteau à tous les cerbères, pria, pressa, aplanit mille obstacles, séduisit et attendrit; et pourtant, bien que généreux et plein de probité, il ne donnait pas son dévouement gratis, il le prêtait, et à gros intérêts, car plus tard, l'usurier qu'il est! nous a enlevé Mlle Devienne à laquelle il a offert son nom et toutes les séductions qui pouvaient la tenter : le plaisir de rendre service.

Le jour de liberté de notre camarade fut une fête pour nous tous. Mlle Devienne semblait avoir ouvert la porte à l'espérance et nous avions eu gré que le bonheur eût commencé par elle; nous la connaissions bien d'ailleurs; en mon particulier je savais que son amitié ne serait pas oisive.

Dirai-je que c'est avec bonheur que je trouve enfin ce nom sous ma plume! que c'est avec une joie douce que je le trace! et combien j'avais

impatience de le placer ! Devienne est ma Benjamine, à moi ! Devienne ! quelle femme ! quel cœur ! quelle artiste ! J'aime mon Valencey, ma douce retraite, j'y suis si bien entouré, si chéri des miens ! et malgré cela, lorsque après une tournée à Paris, après avoir vu Devienne, je reviens vers mes pénates, j'ai quelque peine à me persuader qu'Orléans n'est pas au bout du monde; j'étais encore avant hier auprès d'elle, avec cette bonne et petite société qu'elle a su fixer, où la joie n'éclate pas, mais où elle murmure; il me semble déjà qu'il y a un siècle que je l'ai quittée; et pourtant j'emporte avec moi tant de souvenirs ! je me sens encore sous l'influence de ce bien-être de la vie qu'elle communique à tout ce qui l'entoure; de cette mystérieuse situation de l'ame qui vous fait deviner, en sa présence, que le lendemain vous plaira autant que la veille. Je la vois appuyée les deux coudes sur sa petite table, se mordant malicieusement le pouce de la main gauche, tandis que la main droite est prête à faire éventail, si quelque

conte (de ceux que sait si bien faire M. Gévaudan) l'effarouche un peu; j'entends cette voix suave et entraînante rappeler doucement ses intimes à l'ordre, et, comme si j'étais là encore, je vois les intimes fort indécis; avec elle on est entre la désobéissance et la soumission, car la désobéissance vous attire ce regard si plein de puissance, ce regard si beau à voir! et la soumission, ce remerciement par un sourire, sourire d'ange!... et je fais bien de l'honneur aux anges.

Il y a deux femmes en Devienne : la femme du logis et la femme artiste. Au théâtre, c'est l'intelligence, c'est l'esprit, c'est l'observation et la finesse poussée jusqu'à la coquetterie. C'est l'actrice qui peut le plus se passer de son auteur; elle l'aide quand elle ne le crée pas; d'un regard, d'un geste, elle fait un bon mot; d'une inflexion, d'un silence, elle fait la fortune d'un vers; cette prose est-elle languissante? elle presse son allure, elle la papillotte, et voilà que cette prose éclate en étincelles. Elle comprend

Marivaux, mais elle fait comprendre Molière; non seulement elle peut conserver au beau tout son lustre, mais elle peut prêter de l'éclat au médiocre; ce que la nature lui a prodigué comme artiste rendrait célèbre une femme dans la société : eh bien! dans la société, elle abdique. Simple, vraie, modeste, elle se hasarde à peine, c'est le ton d'une fille bien élevée. Interrogez-la, elle vous répondra avec timidité; mettez-la à son aise, vous serez charmé. Jamais, comme Contat, elle ne paraîtra la reine de la haute conversation de salon, de la conversation en grande tenue; elle n'agitera pas la parole comme madame de Sainte-Amaranthe; elle ne la fera pas brillante, ornée, incisive comme la première, ni pleine d'éclat, de vivacité et de lumière subite ainsi que la seconde, Devienne est la bonne châtelaine du foyer, la dame du doux entretien en miniature, de la causerie les pieds sur les chenets; son métier, à elle, c'est d'abord d'être femme; son esprit est, si l'on veut, de l'esprit en peignoir; c'est

la négligence pleine de charme, c'est la grace surtout. La grace! A propos de cette grace ineffable, Parny disait un jour : — « Quel dommage qu'elle n'écrive pas ce que je pense! «

Est-ce là tout? Ai-je peint Devienne? Non, car je n'ai point parlé de ces qualités qu'il est plus rare de trouver, et qui pourraient faire dire mieux que Parny encore : c'est une belle ame hôtesse d'un beau corps.

Maintenant, ce n'est pas moi qui vais parler; c'est l'histoire, c'est l'anecdote. On peut avoir une tendre amitié pour une femme, et, avec le tour que l'amitié donne à l'imagination, se faire aisément son panégyriste, mais on ne saurait inventer une anecdote : l'anecdote ressemble toujours, elle est l'ame et le caractère.

C'était cinq ou six jours avant la fête de la première grande fédération; à cette époque où la liberté parut si belle à tous, jeune, naïve et pleine de croyance qu'elle était! J'étais allé faire un tour au Champ-de-Mars comme curieux, et d'abord avec assez d'indifférence;

bientôt je m'étais uni au sentiment de concorde et de fraternité qui semblaient ne faire qu'une seule famille d'un million de citoyens ; j'avais vu pousser la brouette à M. de Talleyrand, les pieds dans la boue et parfaitement crotté ; j'avais applaudi à la gaieté de l'abbé Delille ; j'avais ri au seul et unique calembourg qu'il ait peut-être fait de sa vie, calembourg qui redonna du cœur à quatre jolies femmes, lesquelles, depuis le matin, se barbouillaient de la terre sacrée, sans avancer l'ouvrage assurément, mais sans y nuire aussi, car, en ce sens-là, ce qui n'aide pas encourage ; j'avais entendu leurs plaintes moitié joyeuses, moitié chagrines : elles mouraient de faim, et, plus compatissant que l'abbé Delille, qui leur conseillait de s'adresser à la *fée des rations* (fédération), j'étais allé quérir du gâteau de Nanterre ou de la brioche, et je revenais galamment vers elles, quand un visage de femme, beau, extraordinaire d'éclat, radieux, transfiguré, pour ainsi dire, m'apparaît : c'était Devienne.

— Quel patriotisme! lui dis-je.

— Quelle joie! me répondit-elle.

— Vous rayonnez, en vérité!

— Oui, c'est possible. C'est que j'ai du bonheur! du bonheur pour bien long-temps! un bonheur qui me manquait! Je l'ai ressaisi, je le tiens; je ne le lâcherai plus.

Puis, avec une action qu'on ne saurait reproduire, elle me montrait, à une longue distance de là, au milieu de ce mouvement confus où il était si difficile de rien distinguer, et non loin des bannières qui guidaient les diverses corporations; elle me montrait, dis-je, quelque chose, un objet, un homme, je ne savais trop, car ses indications n'étaient que des acclamations de bonheur; je crus un moment qu'il s'agissait de Lafayette, traversant le Champ-de-Mars, l'épée à la main, à la tête de l'état-major de la garde nationale.

— Vous en tenez pour le héros de l'Amérique, lui dis-je.

— J'en tiens pour quelqu'un, mais non pas

pour le général. J'aime, au milieu de tout ce monde-là, un simple garde national : cheveux gris, face réjouie, attitude bon homme, et, si vous aviez mes yeux, vous le verriez comme moi.... C'est mon père!

— Votre père?

— Que j'ai retrouvé, là; qui m'a vue! qui m'a reconnue! qui a reconnu la grande dame, entendez-vous, Fleury! qui l'a embrassée, mon ami! et a promis de venir loger chez elle! Vous le verrez; vous aimerez papa Thévenin; je veux que vous veniez faire visite à mon bonheur!

La famille de Devienne était connue et réputée dans tout Lyon; honnête souche d'artisans, il ne sortit d'elle que des hommes laborieux et utiles, de ces dignes demi-bourgeois qui ont aussi leur généalogie sans tache, et, par exemple, pour cette famille-ci, le peuple lyonnais nommait ses Thévenin avec le même orgueil que la noblesse nommait ses Montmorency. Le rabot et la scie, instrumens de leur bien-être,

n'avaient pas quitté depuis des siècles la boutique héréditaire. Là, l'aîné de la famille représentait l'antique honneur des aïeux, y épousait une jolie fille, y devenait père d'enfans charmans, et prouvait à tout Lyon la vérité du vieux proverbe : Bon sang ne peut mentir.

Mais il est un instant marqué où les races cessent d'être immuables. Dans la famille de l'ouvrier, l'art avait désigné une jeune fille : il fallut qu'elle allât à lui. Avec le métier de Maître Adam, le père Thévenin n'avait pas le même goût pour les vers, et ce goût vint chercher l'enfant jusque sous l'établi où elle jouait. Elle alla au théâtre par hasard, et bien par hasard, car madame Thévenin n'entendait pas raison sur le spectacle, qu'en sa qualité de femme tout à fait pieuse elle regardait comme un lieu de perdition. L'attrait de la scène éveilla au cœur de la jeune fille une vocation décidée; elle partagea si peu d'injustes préventions qu'à quelques années de là on la trouve répétant chez Préville, puis se lançant, toute

fraîche, toute jolie, toute intelligence et toute ferveur, sur le premier théâtre et devant le public le plus éclairé de l'Europe.

Quand mademoiselle Devienne parut, mesdemoiselles Fanier et Dugazon allaient se retirer, et madame Bellecourt ne pouvait plus jouer que les servantes de Molière; on aurait pu dire le moment favorable, s'il n'était resté mademoiselle Joly. En sa présence, la réussite était difficile, et c'est ce qui rendit le triomphe de la jeune débutante plus éclatant... Mais mon projet n'est point de parler ici des succès et du talent de ma bonne camarade, c'est de l'histoire trop connue. J'en suis à Devienne femme, et non à Devienne artiste.

En même temps donc que Devienne artiste goûtait de tous les enchantemens de la gloire, Devienne femme avait des chagrins. L'amour de l'art lui fit faire, de Lyon à Paris, l'école buissonnière, et le souvenir bien cher de ses parens venait gâter les hommages dont elle était entourée. Qu'on juge de son bonheur lors-

qu'à cette grande assemblée du Champ-de-Mars elle rencontre, parmi les députés de Lyon à la fédération, son père! son père qui a tout oublié pour n'être qu'au bonheur de la retrouver! qui la reconnaît brave et parée! qui l'embrasse devant la nation, et consent à passer chez elle tout le temps qu'il restera à Paris!

J'ai vu ce ménage. Jamais femme pleine de tendresse ne fut plus aimable à contempler en sa piété filiale. Devienne est, d'ailleurs, la femme des petits soins, des attentions fines; c'est en la voyant alors que j'ai compris tout l'intérêt qu'on peut donner aux agréables minuties de chaque jour: c'était un moka qu'on voulait confectionner soi-même; une tabatière qu'on remplissait jusqu'aux bords et où l'on avait mis la fève odorante; des sucreries du pays auxquelles on avait donné la dernière main. Maître Thévenin se laissait aimer et choyer comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie; il y mettait une facilité, un laisser-aller, qui auraient fait honneur au plus habitué; il

me rappelait un peu le héros de Gresset; aussi je le nommais, à part moi, le Père Vert-vert : je dis à part moi, car il n'aurait pas fallu plaisanter Devienne là-dessus. On aurait dit que l'excellente fille voulait se rattraper du temps perdu; elle y mettait toute son ame : c'était une affaire de sentiment et de conscience.

Mais il ne suffisait pas d'avoir gagné le père Thévenin; il y avait à Lyon une maman fort sévère, très-arrêtée; comment l'attendrir? Le pourrait-on sans renoncer au théâtre? Cependant le théâtre était bien nécessaire. Le temps du repos était à peu près arrivé pour les deux époux; et eussent-ils pu travailler encore, qui sait si le travail serait venu? Dans les villes manufacturières, tout changement se fait sentir. La révolution, malgré les promesses de ses commencemens, avait arrêté le commerce à Lyon; or quand c'est jour de repos pour les fabriques, la ville chôme d'armoires, les jeunes ménages se contentent d'un bahut, et les commandes sont rares. Telles étaient les réflexions que

vienne suggérait à maître Thévenin en son désir de préparer le séjour des grands parens auprès d'elle.

Enfin, tant fut écrit, promis, sollicité, tant agirent des personnes influentes, que le mari parti, plein de résolution, pour la seconde ville du royaume, gagna bientôt une cause qu'on avait hâte de perdre : on se décida à faire les paquets. Madame Thévenin, après avoir fait promettre, pour clause expresse, qu'il ne serait jamais parlé de théâtre, se risqua dans une voiture publique. Après Devienne, elle était la première, dans la ligne maternelle, qui eût osé ainsi aller au bout du monde.

Cependant que faisait notre amie un peu avant et un peu après le départ ? Elle avait à Lyon des affidés, et toute la boutique vendue par les parens, et achetée sous main par Devienne, arrivait à Paris en compagnie d'un premier ouvrier depuis long-temps attaché au bon homme, et dont, certes, l'œil n'aurait pas été si sec, quand son bourgeois pleurait de la

séparation, s'il n'avait eu sa part de quelque heureuse confidence.

Voilà nos deux époux arrivés. La mère Thévenin se jette d'abord au cou de sa fille, puis elle arrête un baiser à moitié chemin pour gronder ; mais elle embrasse de nouveau, elle oublie, pardonne et bénit, et aime encore, si jamais elle a cessé d'aimer! Elle s'installe ; maître Thévenin fait l'entendu : il connaît les êtres ; tous deux sont heureux, honorés, respectés, chéris. Le salon de Devienne reçoit tout ce que Paris offre de brillant et de choisi : bientôt on le décore d'un beau portrait du père Thévenin, en habit du dimanche, en jabot bien plissé, mais dans le costume simple de son état ; et la mère Thévenin aussi y est placée, en magnifique pendant, parée de sa robe à fleurs, coiffée de la cornette lyonnaise. Là, ducs, comtes, marquis et barons, virtuoses célèbres, hommes de lettres et hommes du monde, viennent faire leur première révérence à ces respectables effigies. Devienne est fière de

montrer ses dignes parens en peinture, et plus fière encore de les présenter en original; elle les place à sa table au milieu de ce beau monde, les sert les premiers et leur offre le meilleur morceau. Chacun s'empresse, chacun applaudit. Le père Thévenin trinque glorieusement avec la noblesse, les illustres de l'art; et il n'est pas un verre de Bordeaux qui ne soit bu à l'intention d'une fille qui, en l'honorant ainsi, s'honore elle-même.

Les honneurs sont bons, mais il faut à les user une certaine habitude, sans cela ils fatiguent; et nos dignes époux, après les premiers jours d'effusion, réclamèrent de leur fille une promesse faite à l'époque où il s'agissait de les décider. C'était d'avoir un chez eux, d'habiter une petite maison où il leur faudrait moins de tenue, où le père Thévenin serait maître de ne faire sa barbe que tous les jeudis, et la mère Thévenin de s'occuper de son tracas quotidien à son aise. Devienne avait prévu cette demande: bientôt le vœu des braves gens est accompli. On

part en fiacre, afin de commencer la réforme : on arrive. Quelle joie! quelle douce surprise! non pas de l'aspect de la maison, maison petite, propre, aérée, avec des meubles à se mirer dedans ; mais d'un établi, où le père Thévenin reconnaît d'abord toutes les dispositions de sa boutique de Lyon, où il retrouve sa large scie, son rabot, ses bons ciseaux, et son ouvrier, son brave ouvrier, qui aligne des planches en chantant la chanson des Brotteaux; mais d'un joli jardin garni de fleurs, d'espaliers, d'une tonnelle, meublé d'un banc de bois, embelli de quelques perches de gazon où cabriole une chèvre, la chèvre de la mère Thévenin, laquelle, à l'aspect de visages de connaissance, se met à brouter de bon appétit, oubliant qu'elle est arrivée le matin même par la malle-poste.

Une seule chose faisait de la peine à notre camarade : c'était la tenacité de sa mère sur l'article du spectacle. Un orgueil assez légitime lui faisait désirer que ses parens la vissent dans

ses jours de triomphe. Elle justifierait ainsi sa vocation, en les rendant plus fiers d'elle ; n'est-il pas d'ailleurs un secret sentiment qui nous fait aimer à nous parer de nos succès devant ceux dont l'affection nous est chère ? Maître Thévenin, lui, s'était montré moins récalcitrant, et, sans en rien dire à sa femme, il était allé voir un peu ce que chantait cette comédie dont il sortit enthousiasmé, de sa fille surtout : il s'étonnait d'être le père d'une femme si gracieuse, si spirituelle et tant applaudie ; et maintenant c'était lui qui poussait à la roue pour que sa femme vît enfin de quelle fille ils avaient fait présent au monde ; mais madame Thévenin portait un peu les hauts-de-chausses, et il n'osait trop aborder la grande question, quand il trouva l'expédient d'une négociation par un tiers.

Ce fut madame de Mouhy, ou Mouchy, je ne puis dire si c'est la maréchale, je ne puis même certifier que ce soit ce nom-là, et je n'irai pas consulter notre amie pour rectifier, je recevrais bien vite défense expresse de rien révéler

de la sorte. Quoi qu'il en soit, une très-grande dame dont notre Devienne était fort aimée, et qui par contre-coup avait été enchantée de la mère Thévenin, se chargea d'amener à fin les scrupules de la bonne femme.

La besogne fut difficile; il fallut revenir souvent à la charge, et Dieu sait ce qu'on répondait: « C'était se damner! On voyait au théâtre des choses qu'une ame chrétienne devait fuir. » Madame de Mouchy, de Mouhy (ou autrement) se fâcha; elle voulut mettre cette mère obstinée au pied du mur.

— Pensez-vous que je sois une honnête femme? lui dit-elle un jour que l'impatience la gagnait.

— Oh! madame; pouvez-vous croire...

— Et cependant je vais au théâtre.

— Chacun a ses idées.

— Mais non, chacun n'a pas ses idées; il en est qu'il ne faut pas avoir, et, de celles-là, je me flatte de n'en admettre aucune. Ainsi, si vous ne venez pas au spectacle, si vous n'acceptez

une place dans ma loge, c'est me dire une grosse injure, ou c'est la penser.

La pauvre Thévenin ne savait que répondre; mais pressée, harcelée, et d'ailleurs pleine de respect pour la dame qui la sollicitait ainsi, elle se résolut à aller au théâtre, en se promettant intérieurement d'offrir à Dieu ce grand sacrifice et de résister à toute tentation du diable.

On avait choisi *Athalie*, et Devienne devait paraître dans la seconde pièce.

Enfin le jour tant redouté arrive. La mère Thévenin se colle dans un coin de la loge, se rend petite, baisse les yeux, se bouche les oreilles, et, dans cette situation, prend part au premier acte. Le second acte commence; la main fatiguée se dérange un peu, quelques paroles de Josabet frappent doucement l'oreille dont on ose risquer une moitié, bientôt l'harmonie de Racine sollicite, on lui ouvre un plus libre passage; une voix d'enfant se fait entendre, c'est celle de Joas; les paupières de la bonne

mère se lèvent, elle regarde, elle écoute : ces magnificences du temple l'étonnent, cette belle poésie, où elle retrouve sa bible, la captive; la pièce continue, et Thévenin aux préventions, Thévenin l'enthousiaste maintenant, les deux coudes appuyés sur les rebords de la loge, la tête soutenue dans ses mains, dévore des yeux et des oreilles tout ce qui se dit, tout ce qui se fait. L'action marche, les enfans de Lévi sont appelés en aide à l'inspiration du pontife; l'accord des harpes, le sublime mouvement d'un rhythme qui seconde les transports de Joad; et Joad, lui, le grand prêtre, le prophète inspiré, prédisant la Jérusalem nouvelle à l'univers; tout ce monde d'enchantemens et de mélodies, entre, pénètre profondément au cœur de la pieuse personne; mais quand arrivent ces vers :

Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la Terre enfante son Sauveur !

les larmes la gagnent; éperdue de religion et

d'amour divin, elle courbe le front, glisse sur ses genoux, et, se signant avec dévotion, fait entendre aux voisins étonnés : AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT, AINSI SOIT-IL.

Voilà la famille de Devienne, voilà Devienne elle-même! Elle était pour les vieillards auxquels elle se consacra ce que me parut être, jadis pour ses enfans, le bon arlequin de la Comédie-Italienne. J'aurais à raconter vingt anecdotes sur cet intérieur, toutes pleines de cette naïveté qui a bien aussi son entraînement; mais notre Devienne a un portefeuille où je ne veux pas trop puiser sans permission. Il me suffit d'avoir prouvé combien on perdait à ne connaître que son talent. Peindre son excellent cœur, c'est donner une idée des efforts qu'elle fit pour nous délivrer après sa liberté obtenue. Elle alla jusqu'à se compromettre de nouveau : elle donna de fréquentes réunions où étaient invités les parens et les amis des détenus, dans le but d'amener plus promptement leur liberté en concertant leurs démarches. Cela lui réussit

quelquefois; mais, en ce qui concerna la comédie, elle eût la douleur de voir ses soins inutiles.

Quelqu'un cependant devait nous sauver; à ce quelqu'un il fallut un grand courage et une présence d'esprit admirable : c'est une histoire à part celle-là; j'espère qu'on la suivra avec intérêt.

—

IV

Charles de Labussière.

Charles de Labussière a été le sauveur de la comédie française; sans lui, bien sûrement, elle payait la dîme à Fouquier Tinville. Le zèle de nos amis, le dévouement de nos parens, les

vives sollicitations des personnes encore influentes qui avaient conservé un peu d'amour pour l'art, n'auraient servi qu'à mieux constater de quelle ardeur on y allait pour se défaire de nous, si Charles de Labussière n'avait mis sa tête au jeu afin de sauver les nôtres.

C'est pourtant un homme dont le nom n'est plus prononcé, dont l'existence est à peine soupçonnée! Il n'est pas un de nos nouveaux sociétaires à qui l'on demande s'il connaît de Labussière qui ne réponde : Qu'est-ce que ce monsieur là? Et si quelqu'un se le rappelle encore, à part nous ses obligés, c'est peut-être un vieil ouvrier tourneur du faubourg Saint-Antoine, une femme surannée, nouvelliste du quartier, jadis jeune et fraîche grisette; celui-ci et celle-là se souviennent d'avoir vu, dans le temps de leurs joyeuses équipées, au théâtre Mareux, un niais charmant, bête à ravir, un homme d'une grace infinie à recevoir le soufflet obligé, le coup de pied de tradition, d'une balourdise à citer, bredouillant de la langue et du geste, cassant

les assiettes, mêlant les crêmes avec la matelotte, émule de Volange, rival de Beaulieu, et disant : C'EN EST! avec une expression si nouvelle, si bien comprise, qu'il fit oublier ses devanciers et désespéra ses successeurs.

Eh bien! ce niais, ce balourd, ce jocrisse qui vint faire rire de ses bêtises, qui s'enfarina pour plaire à la grisette, qui se jeannotisa pour divertir l'ouvrier, cet humble artiste d'un humble théâtre, est l'homme de France le plus courageux, le plus adroit et le plus audacieux. Nul dévouement n'égala son dévouement, nulle abnégation ne peut se comparer à son abnégation; il n'est pas de finesse de diplomate qui ne baissât pavillon devant sa finesse. C'est un esprit délié, pénétrant, toujours présent, toujours facile, s'animant au milieu du péril, trouvant des ressources dans ce qui devrait le perdre. Il a joué tous les hommes de sang; il les a pelottés; ils ont été les Gérontes de cet honnête Mascarille : c'était une partie engagée à eux et à lui, de lui à Marat, de lui à Danton, de lui au farouche

comité, de lui au bourreau; et Marat, et Danton, et le comité, et le bourreau ont été vaincus par ce Jeannot, par ce Volange. Il leur a enlevé leurs fiches : ils marquaient la partie avec des têtes d'hommes; il leur a porté tort, le croiriez-vous? de onze cents.

De onze cents! Oui, le compte est fait, les noms sont connus, noms la plupart marquans : on en pourrait donner les listes, elles pourraient être publiées; mais, triste vérité à révéler! ce serait publier presque en totalité une liste d'ingrats. Onze cents ingrats! qui peut se dire assez heureux pour avoir tant mérité de lui-même! La Comédie-Française du moins s'est souvenue : elle alla vers de Labussière dans un moment difficile; mais elle ne fit pas assez, selon moi. Une représentation à bénéfice, qu'est-ce en effet? J'aurais voulu que cette vie si souvent exposée fût désormais heureuse et facile; j'aurais voulu surtout qu'elle fût glorieuse. Il eût été bien à nous de payer notre dette et tant d'autres dettes encore. Le nom

de Labussière a été mis une fois sur des affiches arrachées le lendemain; c'était dans notre foyer, au milieu de nos pères, de nos patriarches, au milieu de nos illustrations, auprès de Rotrou qui mourut en bravant la peste pour secourir ses concitoyens, c'était là qu'il fallait placer de Labussière et afficher en bronze.

Avant qu'il eût fait preuve de cette espèce d'héroïsme, si rare qu'on en trouve à peine quelques exemples, sa vie fut des plus originales. C'était un esprit indépendant qu'on ne façonna jamais aux idées, aux usages du monde; il ne se pliait à rien de ce qui demandait de la tenue ou de la régularité: l'année n'avait pas pour lui quatre saisons; il portait du gros drap l'été et du nankin l'hiver, non pas toujours, mais quand cela lui semblait bon : pour lui, la journée n'était pas divisée en quatre parties; il déjeunait le soir et soupait le matin; il trottait la nuit et dormait à midi. C'était l'ennemi des pendules, des montres et des cadrans solaires; les inventeurs

de la bride et du licou lui semblaient des monstres, non pas qu'il fût entêté et contrariant, mais parce qu'il avait besoin de ne subir aucun joug, de n'être sous aucune volonté : c'était le paysan du Danube au milieu de la société. Une seule passion dompta un peu cette vie insubordonnée, la passion du théâtre. Il fallait bien jouer le soir, apprendre ses rôles, se soumettre au poète et au public ; mais cette passion ne le saisit pas sans qu'il se débattît : il voulut fuir, se jeta en arrière, se tordit sous le joug, ce fut inutilement : il accepta son plaisir à peu près comme le misanthrope à qui Molière a donné pour maîtresse une coquette qu'il aime malgré qu'il en ait, peste d'aimer et aime d'autant. Théâtre à part, de Labussière rentrait dans sa nature. Il fut au collége, il fut au régiment ce qu'il parut ensuite dans le monde, toujours indocile, jamais n'obéissant qu'à lui, jamais de niveau qu'avec lui-même, et cependant, par un de ces priviléges accordés à ces natures rondes, franches, toujours joyeuses, toujours servia-

bles, il se fit aimer de tous ; touché de l'amitié d'un inférieur, il se riait de la colère de la toute-puissance ; de fer devant la force, roseau devant la faiblesse, il était, qu'on me pardonne la comparaison, comme ces maîtres dogues qui arrêtent les bœufs furieux, et se laissent tirer les oreilles par les enfans du quartier.

Avant que ce jour fût venu où tout homme trouve le moment de sa vie qui doit compter pour lui et profiter aux autres, de Labussière prit un rang distingué parmi cette secte de bouffons qu'on nomma la secte des mystificateurs ; mais de Labussière y prit un rang à part ; enfant perdu de la bande, jamais il ne mit ses bons tours au service de l'ennui des salons, il s'amusait pour lui ou pour ses camarades ; jamais, comme ces divertisseurs ordinaires de cour, de ville ou de petites maisons, il ne renferma sa joie entre quatre murailles ; il mystifiait en place publique, peut-être ne devrais-je pas dire qu'il mystifiait : c'était un homme en qui il y avait surabondance de vie et de mou-

vement, et qui jetait tout cela au dehors, en brusques élans, en inspirations étranges; c'était un feu follet se jouant du voyageur, avec cette différence que celui-ci, après s'en être bien moqué, l'aurait conduit à la meilleure auberge, et peut-être même aurait payé l'écot.

On a cité de lui divers tours de page; je ne sais si tous sont vrais, cependant ils sont tous à reconnaître, chacun pris à part, ayant de l'air d'un essai d'énergie pour l'avenir; seulement, il mettait à ces essais des accompagnemens bizarres. Ce n'était pas un mari trompé, un provincial éconduit, une pauvre femme bafouée, il aurait dédaigné de se moquer de Poinsinet; il lui fallait du difficile, et même du dangereux; il voulait trouver dans toutes ces aventures une petite odeur de poudre ou pressentir la pointe de l'épée. Son caractère semblait un à peu près du caractère de Sainte-Foix, si habilement mis en scène par mon ami Duval. Voici, pour preuve, une aventure qui vaut bien *la bavaroise* si connue :

On remarqua long-temps à Paris un certain chevalier, fort bretteur, voulant qu'on le sût, et, en conséquence, ne vous regardant jamais que dans l'œil, portant le front haut, toujours appuyé sur la garde de son épée, ou la caressant toujours, à peu près comme on caresse la main d'une amie, fort insupportable pour vouloir gêner les coudes à chacun, ayant déjà blessé quelques personnes qui ne se rangeaient pas sur son passage, jureur, blasphémateur, *au demeurant le meilleur fils du monde*, car il se fit siffler comme un faible mortel aux Italiens, sous le nom du chevalier de La-Béïse, et à propos d'une pièce qui aurait beaucoup prouvé en faveur de sa force dans l'escrime si tout le parterre, au milieu duquel il jeta son adresse, avait répondu à la provocation.

De Labussière appartenait vers cette époque au régiment de Savoie-Carignan en qualité de cadet; il se trouvait à Paris, en congé ou autrement, et venait de passer une joyeuse matinée avec d'anciens camarades, quand le che-

valier en question traversa devant eux, enfoncé dans une brouette, pomponné, flambant neuf, tiré à quatre épingles, étalant sa santé florissante dans cette voiture de malade, et fier comme s'il avait été traîné splendidement par quatre chevaux empanachés. Le soleil brillait de tout son éclat, le pavé était sec comme un parquet; de Labussière fut choqué de voir, par un si beau temps, un jeune homme se faire ainsi traîner en brouette; il dit son avis sur la promenade impertinente, et le dit tout haut. Ses amis lui firent signe de se taire, et lui révélèrent à l'oreille et le nom et la réputation du promeneur.

— Ah! tant mieux! se prit à dire la mauvaise tête. Puisqu'il a ce caractère-là, il va me céder sa brouette.

— Tu ne feras pas cela; nous t'en empêcherons bien.

— Je le ferai, et personne ne m'en empêchera. Je trouve ridicule que ce monsieur de La-Béïse, ou autres lieux, se fasse charier ainsi;

je veux lui montrer que ça a l'air bête, en me mettant à sa place.

— Mais tu n'as pas le droit de t'en formaliser. On ne peut pas empêcher quelqu'un d'aller en brouette.

— On le peut ; et je parie que ce sera moi.

— Et tu te mettras à sa place?

— Et je m'y mettrai.

— Parions que non?

— C'est fait. Je parie.

On s'arrange pour le pari, mais on se presse, car la brouette allait toujours. De Labussière court, arrive, fait signe au grotesque équipage, parvient à le faire arrêter, et s'adressant au chevalier, mais d'abord d'un ton d'exquise politesse :

— Je vous demande mille pardons, Monsieur, si je vous interromps, mais j'ai à vous faire une observation.

— Une observation, Monsieur! dit le fougueux chevalier qui, ne sachant encore où l'on

veut en venir, se contient d'abord et ajoute seulement :

— Faites.

— C'est peut-être fort indiscret à moi ; mais je m'étonne qu'à votre âge, beau et bien planté comme vous l'êtes, par un si beau temps, et avec une santé à faire honte à un chanoine, vous vous fassiez traîner en brouette ?

Le chevalier de La-Béïse, habitué à voir tout le monde lui céder, fut assez ébahi du propos ; il savait combien était respectée sa bonne épée, et il crut, au premier moment, que l'homme qui l'abordait ainsi était fou ; ce ne fut donc qu'avec une demi-colère, et tout en examinant l'interrupteur, qu'il répondit :

— Vous me permettrez aussi, Monsieur, de vous faire observer que je trouve fort étrange que vous me fassiez une semblable observation.

— C'est qu'en vérité votre conduite est bizarre !

— Bizarre ou non, vous voudrez bien vous mettre de côté et permettre que je continue.

Et là-dessus il se disposait à suivre son chemin, avec quelque regret peut-être d'avoir affaire à un homme dont le cerveau devait être fêlé; mais de Labussière mit la main sur la brouette.

— Vous avez du goût, Monsieur?

— Que vous importe!

— C'est que j'ai de la conscience, moi, Monsieur! et je ne permettrai pas qu'un homme de goût se déshonore ainsi aux yeux de toute la capitale.

— Vous ne le permettrez pas, dites-vous?

— Non, Monsieur! Vous me revenez, votre physionomie me plaît. Je m'intéresse à vous; je ne souffrirai point que vous alliez en brouette.

— En ce cas-là, Monsieur, voyons vos titres.

Et le chevalier, comprenant enfin, demandait maintenant ces titres, hors de la brouette et l'épée à la main; de Labussière dégaîne de son côté, on croise le fer; bien attaqué, bien défendu, deux ou trois passes, et le provocateur reçoit un coup à garder le lit trois semaines.

— Vous l'avez voulu, Monsieur ! dit le chevalier de La-Béïse.

— C'est parbleu ! bien vous qui l'avez voulu, mais ce n'est pas là la question. Assurément, vous êtes trop poli, Monsieur, pour aller en brouette, vous qui vous portez si bien, pendant que j'irais à pied, moi qui suis blessé!

— Qu'à cela ne tienne ; prenez ma brouette, et que le diable vous emporte !

—Dieu vous le rende ! riposta de Labussière bien souffrant, mais enchanté de pouvoir s'emparer de la brouette et d'avoir gagné son pari.

De tels jeux marquent la trempe de ce caractère ; ils feront mieux comprendre ce que j'ai à dire de l'homme et de son audace ; du reste, il faut lui rendre cette justice, jamais il ne cherchait d'affaires semblables à celle-ci s'il ne trouvait à parler à gens en état de pouvoir lui donner une réplique vigoureuse, et même, dans ce cas-là, il ne prenait jamais l'offensive, essuyant très-galamment un coup de feu ou endossant un coup d'épée pour le prix de ce

petit plaisir; il appelait ces blessures-là : prendre son billet au bureau.

Passe encore s'il n'avait cherché d'adversaires que parmi des chevaliers de La-Béïse; mais il s'attaqua souvent à de bien autres puissances, et alors que la révolution fut venue, ce fut elle-même qu'il mystifia.

A cette époque, il avait quitté son régiment, et comme il prit la comédie en goût, moitié artiste, moitié amateur, il s'enrôla avec les principaux comédiens du théâtre de Mareux. Là, plus que jamais, joyeux tracassier, il donnait une action nouvelle à cette société, divertissant le public, portant sa gaieté dans les coulisses, et jetant moqueusement sa vie à tous les hasards dangereux d'alors, sans que nul de ces hasards voulût la prendre. Je puis garantir les faits suivans:

Associé à plusieurs bons vivans comme lui, résolus à son exemple, il courait de district en district, caricaturant les originaux, les meneurs et les intrigans qui cabalaient, briguaient et

parlaient là pour le peuple et de par le peuple. Il s'était choisi un état, celui de *Motionnaire*, état récent que l'ardeur de parler avait institué, car on parlait partout alors, à la tribune et sur la borne, dans les clubs et au coin des rues; un motionnaire était un coureur d'assemblées populaires, ayant dans la mémoire trois ou quatre cents mots redondans, quelques phrases à effets, deux ou trois grands mouvemens à tiroir, qu'il portait partout avec lui en prenant garde seulement de changer de cylindre en se représentant devant le même public; avec ce bel ensemble de moyens oratoires, un tel homme trouvait le secret de gouverner les sections et de les agiter au gré de certaines volontés. De Labussière s'amusa à contrefaire l'éloquence de ces accapareurs de discours. Il se transportait partout avec ses amis, demandait la parole, et à l'aide du jargon transcendant en vogue, il s'adressait au peuple, qui ne le comprenait pas, mais qui, sous l'impulsion des applaudissemens des compères, demandait la

mention honorable en faveur de l'orateur.

Un jour, il se rend dans une des sections du faubourg Saint-Marceau, ou, pour ne rien changer aux suppressions du temps, au faubourg Marceau, section dite du *Finistère*. On y agitait une question fort importante sans trop s'entendre, tous parlant ensemble. En vain le président secouait-il une immense sonnette, en vain cherchait-il à ramener l'ordre et le calme nécessaires aux hautes délibérations, rien n'y faisait, si une voix plus puissante et plus habituée que celles des autres ne se fût fait entendre; de Labussière demandait la parole pour une motion d'ordre intéressant la chose publique. A ces mots sacramentels, l'orateur peut approcher, on fait haie pour protéger son passage, et lui, regardant bien d'abord si les siens sont à leur poste, monte avec solennité dans une chaire placée perpendiculairement au dessus du bureau.

Après avoir pris l'attitude connue de ceux qui ont à parler long-temps, après s'être assis

et appuyé en orateur qui tient à chaux et à sable, il dit :

Citoyens ! Je vais vous surprendre, je vais même vous étonner par la dénonciation que je viens présenter à votre sagacité. (*Grand silence.*) C'est à vos lumières, à votre amour pour la patrie, à votre enthousiasme, que dis-je ! à votre saint délire pour la liberté ; (*Bravo! chut! chut!*) c'est à votre courage dans l'adversité, votre prévoyance dans les affaires délicates, votre génie dans toutes les opérations commerciales et politiques que je viens dénoncer un complot affreux contre vos propriétés. (*On redouble d'attention. L'orateur tousse, crache, et continue.*) Oui, citoyens ! il est des coupables qui se cachent dans le sanctuaire de l'honneur et de la probité ; il est des coupables qui viennent siéger dans votre auguste assemblée !....

Ce que j'ai à vous apprendre mérite toute votre attention, toute votre sollicitude ; je vous déclare donc qu'il est affreux, abominable, de voir violer à chaque instant la foi publique

dans l'asile de la vertu même. (*Bien! bien! continuez!*) Doux encouragement! j'en avais besoin; je m'appuie sur vos suffrages; ils me prescrivent les révélations que j'ai à vous faire. Citoyens! dignes amis! républicains qui m'entendez! que deviendront les propriétés si l'anarchie sortant de son berceau commence déjà à attenter au droit des gens! La liberté est sainte et sacrée, mais la liberté a ses bornes : les passer, c'est se rendre coupable!....

Je vous dénonce donc, citoyens.... avec peine, avec douleur.... avec un frémissement mêlé d'horreur..... avec une horreur mêlée d'angoisse.... un honorable membre de votre assemblée qui vient.... le dirai-je?... (*Parlez! parlez!*) qui vient.... vous le voulez?.... qui vient.... Sainte probité, je t'adjure!... Je vous dénonce donc, un honorable membre qui vient.... de soulever mon mouchoir de ma poche!....

(*Ici de Labussière fait le geste de se moucher*

avec ses doigts, et ajoute, avec un accent pénétré :)

Voyez, citoyens! à quelles extrémités fâcheuses l'honorable membre me réduit!....

On ne sait d'abord comment prendre ce beau discours. L'orateur a un air si vrai, si convaincu; mais bientôt des éclats de rire partent, et ensemble des cris d'indignation. On entend de partout : « A bas! emparez-vous du mauvais plaisant! qu'on l'assomme! » C'est un *crescendo* général; cependant les amis apostés crient à l'injustice, ils appuient la motion; mais, sans en tenir compte, des ouvriers escaladent la chaire, ils vont venger l'assemblée insultée; l'orateur prend son temps, saute sur le bureau, de là fait un plongeon dans les jambes, rejoint les siens et gagne la porte, grace au tumulte.

Une autre fois, il osa plus encore, car il osa à la face de tout Israël, en plein Palais-Royal,

il osa devant *la baignoire nationale* [1], et malgré la perspective d'y être plongé pour ses méfaits.

Il se promenait en compagnie d'un de ses amis. Ce jardin affluait alors de curieux, d'espions, de libellistes, de désœuvrés, de journalistes et de gobe-mouches, grands consommateurs de nouvelles. Là étaient les forgeurs de fables ridicules, les débitans d'histoires secrètes, et là aussi se trouvaient ces hommes spéciaux qui mettaient la patrie en danger deux fois par jour. Après avoir joué le rôle d'écouteur de faux raisonnemens et celui d'écouteur de mensonges à l'heure, de Labussière proposa à son ami de prendre avec lui un personnage actif dans ces scènes comiques. On l'a vu ajuster à ses moyens le ton et l'accent du motionnaire, aujourd'hui il imitera l'attitude, la voix, la démarche et le geste de l'*Alarmiste*, homme

---

[1] On appelait ainsi le bassin du Palais-Royal où le peuple faisait de fréquentes immersions de personnes suspectes. (*Note de l'Editeur.*)

qui s'enveloppe, rabat son chapeau, parle bas, marche de même, glisse à côté des groupes, frise l'habit des passans, avertit ainsi de sa présence, jette un mot propre à germer et disparaît, laissant à d'autres le soin de venir cueillir le trouble qu'il a semé.

Le mot donné de part et d'autre et la réplique convenue, voilà mes mystificateurs entrant essoufflés, hors d'haleine, essuyant une sueur froide; ils se promènent longeant les arcades, paraissent vivement émus et s'entretiennent bas; mais avec cette chaleur et ces éclats ménagés qui disent tout en ayant l'air de tout retenir. De Labussière froisse dans ses mains un paquet, naguère cacheté d'un large cachet à la cire rouge.

Il fallait moins que cela pour attirer l'attention. Bientôt ils sont suivis, d'un peu loin d'abord, puis d'un peu plus près. De Labussière parle, et l'ami fait de grands gestes. Ils marchent lentement, la foule se règle sur eux; ils vont vite, la foule se précipite; ils se re-

tournent, la foule imite l'évolution. On aurait dit deux sergens enseignant à des recrues. Voici un à peu près du monologue du mystificateur, monologue sur lequel on appliquera facilement les grands mouvemens de l'ami, ses changemens de physionomie, ses yeux levés au ciel, et enfin toute la pantomime de circonstance :

— C'est un complot affreux!... c'est un horrible attentat! Lisez, ami, lisez, et frémissez d'indignation!.... Mais non; ne lisez pas encore.... Avançons, on nous écoute. (*Ils marchent assez rapidement, on les suit; ils arrivent au bout du jardin et font semblant de vouloir reprendre leur lecture.*) Ces nouvelles sont sûres; elles me sont adressées de Versailles par quelqu'un... (*De Labussière soutient la dernière syllabe pour rendre ce* « quelqu'un » *bien significatif; puis il mesure son pas, appuyant chaque enjambée comme s'il voulait marquer ainsi la solidité des renseignemens reçus; les curieux ralentissent aussi leur marche.*) par quelqu'un de bien instruit de toutes les manœuvres du cabinet autri-

chien. (*Ici, il se met au pas de course, et va tout d'une haleine à l'extrémité opposée du jardin; les amateurs trottent derrière lui et s'essuient le front.*) C'est encore un secret.... Les royalistes et les aristocrates pourront triompher un moment, mais les patriotes seront vengés! (*La curiosité redouble; on cherche à les environner; on est sur eux.*) Allons plus loin, on pourrait nous entendre. (*Même galopade que la première, avec l'embellissement de tourner en rond; le public suit, court, galope et tourne*).

Mais, cette fois, la patience est à bout; la curiosité vivement aiguillonnée veut être satisfaite enfin! Il y a là présens d'ailleurs les plus féconds motionnaires du Palais-Royal, et entre autres l'un des fameux rédacteurs du journal de Prud'homme : ils haranguent. On cerne de Labussière et son compagnon, on leur intercepte tout passage; ils sont priés, poliment d'abord, de communiquer les nouvelles qu'ils viennent de recevoir, puisqu'elles intéressent la chose publique; puis on les presse, et enfin

l'on menace ; on veut absolument lecture des documens dont ils sont porteurs. De Labussière hésite, semble indécis. Un péroreur de groupes excite la populace. — Plus de secret ! s'écrie-t-on. — Vous l'exigez, Messieurs, dit modestement l'interpellé, il faut vous obéir, mais vous me faites commettre une indiscrétion en publiant un écrit confidentiel. — La publicité est la sauve-garde du peuple ! riposte-t-on. — Bientôt de Labussière est saisi par dessous les bras, on l'enlève, on le campe sur une table du café de Foy : le cercle se forme. — Silence, Messieurs ! silence ! Ce sont des nouvelles de cabinet. — Et notre plaisant, après s'être donné l'extérieur confus d'un orateur à son essai, déploie gravement sa missive, en fait, pour ainsi dire, savourer chaque pli ; puis, tout-à-coup, prenant une voix claire et l'accent sonore d'un marchand de baume miraculeux, il lance :

AVIS AU PEUPLE.

« Le sieur Dobrême, ancien chirurgien her-

» niaire des hôpitaux, prévient le public qu'il
» continue de fabriquer des bandages élasti-
» ques pour la commodité des.... »

Non jamais colère n'égala celle de cette foule mystifiée ! De Labussière avait à peine dit les quelques mots de la singulière harangue, que le cercle s'était refermé sur lui et l'avait englouti ; mais, fidèle à un système d'évolutions qui lui réussit cent fois, il s'était insinué déjà dans les jambes des assaillans, et pendant que les mains s'entrelaçaient, plongeaient, et ramenaient à la surface des pans d'habits de couleurs diverses, le coupable glissait comme un serpent sous l'herbe et fuyait au loin.

Cependant, sans Pigault-Lebrun, il allait être aperçu. Le romancier se trouvait là par hasard ; le danger était imminent. Il se mit à crier à ces hommes en colère : — Je le vois ! je le vois ! Tenez, là-bas, à droite ! il file sous les arcades ! — On se dirigea à droite, et de Labussière, qui courait à gauche, fut sauvé.

Pigault-Lebrun, sans être autrement lié avec

de Labussière, le connaissait assez, le suivait beaucoup, et étudiait ce caractère dont la ressemblance se retrouve dans presque toutes ses productions. Le romancier a été frappé de la vie aventureuse de ce hardi provocateur de dangers. Cet homme à part, moitié artiste, moitié soldat, chercheur de horions pour les escamoter, taquin et facile, bon et malin, pantagruéliste à une époque sévère, pantagruélisant même les esgorgeteurs, sautant, cabriolant, s'exerçant l'esprit et les jambes, cherchant la plaisanterie où seulement on pouvait la trouver, dans la rue ; la mettant à la portée des seuls auditeurs d'alors, le peuple de la rue ; cet homme, dis-je, est resté dans la tête du gai producteur, l'allure de ses actions y a fait nid, et plus tard nous avons eu du de Labussière sous le nom de : Mon oncle Thomas, du Hussard de Felhseim, de Monsieur Botte; nous avons eu des incidens à la de Labussière : jambes mêlées, mains prises, accidens burlesques, risibles ricochets de culbutes, où l'on s'accroche,

où l'on se retient, où l'on tombe, où le haut-de-chausse se déchire, où le jupon vole, où l'on fait du Téniers enfin avec les choses dont on pourrait faire de l'Albane. Il est comme cela quelques mystères sur les origines de la composition qui seraient profitables à sonder. Telle sensation ou tel personnage a donné souvent tout un auteur, ou du moins a donné à un auteur son type le plus remarquable : de Labussière est à Pigault-Lebrun ce que Figaro est à Beaumarchais.

Puisque je suis un peu dans les couleurs de Pigault-Lebrun, il me prend grande envie de dire une aventure arrivée à mon héros ; c'est un tout petit drame, mais plein d'intérêt et d'émotions, une belle histoire d'amour et de dangers courus par deux amans, mais où le hasard donne une péripétie si singulière, si bizarre, amène un incident à la Vadé si tranché, que je crains d'être un peu grondé en me risquant à l'écrire. Je l'ai racontée souvent, et même en bonne compagnie, mais cela suffit-il

pour me rassurer ici? parler à l'oreille ou à l'œil sont deux choses si différentes! La physionomie, l'intonation et le geste mettent de la conduite jusque dans l'ivresse de la plaisanterie, tandis que les caractères d'imprimerie, si noirs, si durs, si crus, sont d'une nudité désolante. Que ceux qui veulent bien me suivre ne s'alarment pas trop cependant, je sais que le goût ne veut qu'être averti et que les gros renseignemens le révoltent.

Un peu après ce temps où de Labussière commença sa vie de garnison et essaya de donner à ses espiégleries de régiment un tour plus décidé qu'à ses espiégleries de collége, l'amour vint faire trève aux distractions qu'il se donnait d'ordinaire en lui en procurant de plus agréables. Le jeune homme avait alors l'œil noir et pétillant, la jambe belle, la taille souple, et cet air d'audace qui marque l'homme et le désigne à toutes les femmes, modestes ou non, parce que cet air invincible excuse la faiblesse des unes et dispense les autres du

soin de bien des détails dans une résistance.

C'était dans une ville de garnison, ville que le séjour des militaires avait façonnée aux mœurs douces et accommodantes. Là, le nouveau cadet fut présenté dans les meilleures maisons, et bientôt en devint l'indispensable. Placé par sa naissance entre le peuple et le noble, mais paré d'un habit qui rapproche plus de celui-ci que de l'autre, on l'admit dans l'intimité du comte de B.... de L..ne.

Ce seigneur avait une fille, fille unique, l'admiration du pays et la gloire de son père. Bien qu'elle fût d'âge à être pourvue, il n'agréait aucune demande en mariage, parce qu'étant veuf sa fille faisait les honneurs de sa maison et y attirait une compagnie charmante, surtout en femmes, friandise dont le comte était fort amateur, et qu'il aurait fallu aller chercher dehors de chez lui s'il eût été seul. Peut-être ce sentiment n'est-il pas très-louable, mais l'honnête gentilhomme s'abusait là-dessus, et attribuait franchement à l'amour

paternel ce qui était de bel et bon égoïsme.

Sa fille le savait bien; aussi, comme elle n'espérait pas voir changer de long-temps de pareilles mesures, tourna-t-elle habilement la position en s'arrangeant une vie intérieure toute de dédommagemens; mais, adroite et réservée, si elle sacrifia à la faiblesse des grands cœurs, ce fut à si petit bruit que nul ne le sut, si ce n'est les confidens indispensables.

De Labussière devint un de ces confidens. Etait-il le premier? ce n'est pas mon affaire; il est du moins supposable que, la jeune fille ayant tout au plus vingt ans, de Labussière fut un des plus nouveaux; mais, à cet âge où la foi marche l'égale de l'illusion, il se crut de moitié plus coupable qu'il n'était; en conséquence, il fila sa bergerie avec de tels transports, avec une telle naïveté de sentimens qu'il enfiévra d'un amour véritable la dame de ses pensées.

Mon intention n'est point de suivre pas à pas un roman commencé un peu brusquement

peut-être, mais qui, grace à l'ardeur du néophyte, se poursuivait malgré des circonstances qui d'ordinaire en amènent bien promptement la conclusion. Il me suffit d'avoir fait assez clairement mon exposition pour qu'on ne soit pas étonné de trouver de Labussière couché, par une belle nuit de printemps, dans un riche lit à la vieille mode, et sa tête brune reposant auprès d'un visage frais et animé, dans un abandon charmant à décrire pour peu que la jeune femme se nommât Eve ou Psyché.

Peut-être, avant de poursuivre, est-il nécessaire de bien faire connaître le lieu de la scène.

Nous sommes dans une chambre ornée de tapisserie à personnages; les trois panneaux sont couverts d'amours mythologiques de fort mauvais exemples. Deux issues donnent entrée dans cette chambre, mais comme deux entrées supposent toujours deux sorties, c'est l'appartement le plus spécieux que la décence ait pu imaginer pour ôter tout prétexte au scandale;

en entrant à droite, on fait tourner une porte qui crie sur ses gonds et produit un avertissement salutaire; c'est une pièce dans laquelle couche la femme-de-chambre, pièce qui donne sur le grand escalier où tout le monde passe; en entrant à gauche, on pousse doucement la porte bien huilée et bien silencieuse d'une bibliothèque, sorte de retraite servant de corps avancé ou de corps de réserve (suivant l'occurrence) à la chambre à coucher, mystérieux et obscur asile où l'on peut à peine lire le dos des livres, bien que le jour arrive par un petit escalier qui conduit au jardin. Les architectes du bon temps comprenaient parfaitement les besoins de leur siècle, mieux sans doute que les tapissiers qui, avec leurs lits à baldaquin, aux pieds tors et élevés, réservaient une cachette aux maris inquiets; il est vrai que les maris cherchent leurs aises, que les amans profitent de tout, et qu'un lit d'autrefois, solidement établi sur ses quatre colonnes, solidement appuyé sur ses pieds sans roulettes, largement étoffé

de ses doubles draperies à pleine main, était tout une véritable maison de refuge avec cave, grenier, antichambre et boudoir; à savoir : le dessus, le ciel, les rideaux et la ruelle.

Or, dans un lit ainsi appareillé, lit où, disait la vieille chronique, madame la comtesse faisait jadis de l'illégal, sa fille, plus timorée, faisait doucement aujourd'hui de l'illicite.

C'est aussi dans ce lit que se trouve, en si douce compagnie, notre ami de Labussière. Les heureuses nuits pour y pénétrer sont convenues par un signal facile : de la rue, on peut apercevoir la fenêtre; un instant la lampe de nuit est allumée, puis, si la clarté disparaît, c'est que le flambeau propice placé dans la bibliothèque projette doucement ses lueurs sur le petit escalier; alors le nouveau Mélidore n'a point à nager pour arriver, mais il faut qu'il fasse de fréquentes ascensions, qu'il franchisse deux ou trois murs de jardin, qu'il saute de branche en branche comme un écureuil, et plonge enfin des hauteurs d'une terrasse de

dix pieds de haut sur un banc de gazon, ornement principal de son paradis terrestre. C'est à se rompre le cou vingt fois, et surtout au retour ; mais comme tout sert dans la vie, l'expérience de ces sauts périlleux le sauvera souvent ensuite des dangers qu'il se plaira à courir, et notamment dans le plongeon de la chaire et dans celui de la table du café de Foy.

On a vu de Labussière charger sa palette de couleurs un peu prononcées, mais cela ne vint que plus tard et lorsqu'il eut bien reçu la trempe du régiment. En ce temps de ses amours, son imagination vierge et romanesque n'aimait à voir, ne recherchait que la nature aérienne; il rêvait de sylphides et de houris diaphanes; il en parlait le langage à sa dame, et elle, orientalisant comme lui, ne le recevait qu'au milieu des parfums d'un véritable parterre : c'était, chez elle, tout fleurs et tout vapeurs. Quand ils se voyaient devant la société même, ils cherchaient à se faire oublier l'un l'autre ce qu'ils avaient de terrestre en écartant

toute action qui pourrait rappeler à quel monde matériel ils appartenaient. De Labussière avait beau être invité aux diners splendides du comte, il feignait une indisposition pour ne pas toucher aux gros plats, ne se hasardant qu'aux confitures; sa chère maîtresse en faisait autant, ne butinant que l'arome des entrées, mangeant le riz grain à grain et au bout d'une plume effilée : à eux deux, c'était tout abeille et tout papillon.

La dame surtout, dont l'imagination s'élançait toujours au troisième ciel, cherchait à prolonger son état de déesse et cette religion du nettoyé dont elle comprenait toute l'importance; elle ne paraissait jamais aux yeux de son ami que vêtue de linge parfumé et drapée d'une gaze nuageuse; jamais elle ne consentit à se montrer dans toute sa gloire : toujours la lampe brûla dans la petite bibliothèque; ses ondées lumineuses n'arrivaient ainsi que bien affaiblies sous les détours des vastes rideaux, et, chose qui fera comprendre combien cette

douce hôtesse était délicate en fait de tendres sentimens, une glace de la porte de ce mystérieux cabinet, donnant dans la chambre à coucher, avait été cassée afin que l'amant heureux, passant la main au travers, tirât lui-même le verrou : on avait ainsi une sorte d'image de la violence. Ce que c'est que d'être modeste !... S'il s'agissait d'un homme, j'oserais dire : Ce que c'est que d'être gourmet !

La nuit dont je parle, après avoir passé par les douces initiations prescrites, de Labussière reposait et la dame aussi, ou plutôt tous deux feignaient de dormir, car la chaste Diane était furieuse, et son Endymion fort désenchanté. Pourquoi ? Il n'y avait eu aucune querelle entre eux (ce n'était pas pour se quereller qu'ils se rassemblaient); il n'y avait eu même aucune explication fâcheuse, et tous deux étaient bouche close; mais un accident venait d'arriver, que dis-je? plusieurs accidens de même nature avaient eu lieu.... C'est ici que l'auteur est embarrassé, comme on dit, em-

barrassé plus que jamais ; c'est ici qu'il se prosterne au pied du lecteur, en véritable auteur de préface.

Je crois avoir fait remarquer, à propos de la fortune du pot de Champville, combien notre langue fait la renchérie, combien elle cherche de mystères pour révéler une infinité de choses. Ici, par exemple, je me trouve dans la presqu'impossibilité de poursuivre l'aventure de nos deux amoureux, à moins que Cervantes ne me soit en aide, et l'abbé de Beau-Génie aussi: Cervantes, quand il raconte les suites de la peur de Sancho-Pança, la nuit, en entendant le bruit des moulins à foulon ; l'abbé de Beau-Génie, lorsqu'il vient, dans le *Mercure galant*, donner à deviner son énigme, si déliée et si vaporeuse [1].

---

[1] Voici cette énigme :

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis, ni d'où je sors ;

Est-on au fait? Irai-je plus loin?

De toutes les pudeurs, peut-être la pudeur de l'odorat est-elle la plus délicate, et, en amour, elle passe presque celle de la vue et de l'ouie. On pardonne un peu de désordre dans le vêtement, un mot impropre peut même faire contraste avec une jolie bouche; pour obvier à cela, il est reçu de feindre d'avoir l'oreille un peu dure, et l'éventail est un meuble de bonne compagnie; mais quand deux amans font un appel au flacon, plus d'aérien, la tendresse est de plain pied, c'est du conjugal et de l'irrévérent : on a fait un bâton d'aveugle de la baguette des fées.

Oh! combien c'est un cruel moment que celui où se déchire ce voile éthéré! où, faute de

---

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse
De mâle que j'aurais été.

Nous renvoyons au *Mercure galant*, pour voir le mot.
(*Note de l'éditeur.*)

précautions, la déesse devient une simple femme, et le demi-dieu un pauvre mortel. Fleur d'illusion, magie de l'amour s'envolent alors. Vous contempliez le spectacle du parterre, et maintenant vous le voyez du côté des poulies! Si vous voulez aimer, si vous trouvez doux d'aimer long-temps, conservez-vous purs, cachés, mystérieux. Songez-y! l'amour, c'est l'idolâtrie, et toute idole qui, pour toucher la terre, descend de son piédestal, n'y remonte plus : le grand lama seul a ce privilége.

C'était, à quelques changemens près, ce que se disait, à part elle, la dame de de Labussière, et, chose étrange, c'était aussi ce que se disait de Labussière en accusant son amie. Quoi donc! tous deux avaient-ils renoncé, ce jour-là, à boire la rosée et à pomper le calice des fleurs?

Ils en étaient à ce premier sommeil si facile à interrompre lorsque tous deux furent tenus en éveil et pour le même motif; mais chacun,

indulgent d'abord, accordant beaucoup au repentir, fit de son mieux pour se donner une contenance de dormeur, bien qu'il y eût un tout petit mouvement d'inquiétude de chaque côté, qui semblait dire : « Je dors, mais ne vous y fiez pas ! je dors pour ne pas vous surprendre en faute; mon sommeil ne tient qu'à un fil. Je ne veux pas vous faire rougir demain ; il est des hontes qu'il est bon d'épargner à l'objet aimé, mais que l'objet aimé se contienne. »

Trois fois l'indulgence pardonna réciproquement, trois fois la désillusion la plus complète souilla cette alcove où, hier encore, venaient s'enflammer l'une à l'autre ces imaginations ardentes.

Enfin la jeune femme n'y peut tenir : elle saute hors du lit, et d'un mouvement assez brusque, elle court, nu-pieds, sentir un bouquet, posé à quelque distance sur un meuble.

— Bon ! se dit de Labussière, elle s'éloigne; elle fait bien, ça se passera, et j'aurai eu l'air de ne m'apercevoir de rien.

— Donnons-lui le temps de s'amender, disait de son côté la dame; il faut bien que tout ait une fin, mais j'allais me fâcher !

Cependant, elle odora ses fleurs pendant un peu de temps; la nuit était fraîche, et la délicate s'aperçut qu'elle avait oublié ses mules. Ne voulant pas se coucher encore, elle alla les chercher; l'habitude de se servir de cette chaussure le matin lui fit mettre le pied droit dans la première mule sans qu'elle y prît autrement garde, mais quand il fut question de chausser l'autre, elle la trouva un peu trop enfoncée sous le lit; il fallut se baisser pour l'atteindre avec la main.... elle sentit un souffle tiède lui effleurer la peau.

Un mouvement de terreur passa dans son ame, mais nulle émotion ne la trahit au-dehors; elle mit fort tranquillement, en apparence, la mule en question; peut-être d'ailleurs s'était-elle trompée, il fallait s'en assurer; mais, dans tous les cas, après une courte délibération avec elle-même, elle arrangea son

thème, et le suivit avec le plus grand sang-froid.

La porte du petit cabinet donnait justement au chevet du lit, et les clartés de la lampe éclairaient assez en cet endroit : elle se mit à se promener dans la chambre, faisant plusieurs tours, sans en venir d'abord à ce qu'elle voulait, c'est-à-dire à longer d'assez près le mur faisant ligne à la bibliothèque pour jeter un coup d'œil rapide sous le lit. Elle chantonnait à voix basse en exécutant cette manœuvre, et faisait semblant de chercher un objet qu'elle ne trouvait pas ; enfin, arrivée où elle voulait, retournée vers la muraille et baissée, ayant l'air de fureter sous le coussin d'un fauteuil, mais, en réalité, faisant de son bras un arc fort écarté, elle regardait en dessous, protégeant ainsi son regard et le plongeant sous le lit. O terreur!... elle voit, elle distingue bien, une main musculeuse dont les doigts crispés semblent vouloir pénétrer dans le parquet ; à l'ampleur de cette main, elle peut juger de la

force de l'assassin, qui doit être à plat sous le lit, attendant l'heure favorable.

Pouvoir puissant de la délicatesse dans l'esprit des femmes! Celle-ci avoua depuis à de Labussière que le supplice de sa peur lui fut plus facile à supporter que ne l'avait été celui de sa désillusion. Tout lui fut expliqué, et la justification de son amant lui donnant de nouvelles forces, elle continua son petit chant; mais comme il fallait se hâter, et qu'elle éprouvait que sa voix pouvait devenir tremblante et la trahir, elle feignit enfin de se mettre en colère.

— Il était pourtant là! dit-elle, où l'a-t-il mis? mais où l'a-t-il mis?

De Labussière, impatienté, passe la tête hors des rideaux, et tempérant la force de sa voix:

— Que cherchez-vous donc?

— Ah! vous ne dormez pas! Pourquoi cela? Remettez la tête sur l'oreiller et laissez-moi.

— En vérité, je ne puis comprendre...

— Oh ! vous ne comprenez rien ! Dormez, dormez ; du moins cela le savez-vous bien.

Et, en ce moment, elle piétinait, ayant grande attention de ne le faire que fort doucement ; elle bousculait, contrefaisant la dépitée, les coussins des bergères, elle en jeta même un par terre et elle vit fort distinctement alors la main de l'homme caché s'éloigner et disparaître : sans doute il gagnait le côté de la ruelle. De Labussière se leva.

— Mais expliquez-moi donc tout ceci. Vous allez éveiller votre femme de chambre.

— Vous savez bien que cette femme est à nous ; et quoique son lit soit placé en travers de la porte, elle a ordre de ne rien entendre.

L'homme au-dessous du lit dut comprendre que de ce côté-là on était gardé.

— Dites-moi, au moins, ce que vous cherchez ? reprit de Labussière.

— Eh bien ! je cherche un livre : les aventures du chevalier Jordaans ; je veux lire.

— Lire !... mais c'est me faire injure.

— Ce sera ce que vous voudrez; je veux lire. Allez vous remettre au lit.

La petite scène conjugale continua sur ce ton ; de Labussière, croyant avoir à se plaindre et n'ayant pas de motif pour pardonner un caprice après ce qu'il avait sur le cœur, dit qu'il allait s'habiller, et menaça de partir. C'était ce que voulait la dame, non pas le départ, mais l'habillement. Quand l'ami fut costumé :

— Au moins, lui dit-elle, vous m'apprendrez où vous avez serré mon chevalier Jordaans ?

— Eh! mon Dieu! madame, où l'on serre les livres : dans la bibliothèque, répondit l'amoureux, maintenant tout fâché qu'on ne le retînt pas. — Tenez, ajouta-t-il en ouvrant doucement la porte de la bibliothèque et en se dressant vers un rayon ; le voilà.

De Labussière tendait en effet un volume; la fille du comte s'approchant pour le prendre entrait ainsi tout-à-fait dans la bibliothèque, mais ses forces étaient à bout ; elle sentit

qu'elle allait défaillir, elle ne put que dire :

—Vos genoux, là!... tenez bien la porte!... Nous sommes perdus! Là! là! un....

Elle n'achève pas, elle tombe; mais à son geste, à son accent, à l'expression d'effroi de sa figure, le premier mouvement de de Labussière a été d'obéir; il est fort, robuste, et déjà sa main presse la porte sur son cadre; mais sa maîtresse est à ses pieds, gisante. A son tour, il a tout compris : une terreur si long-temps contenue a dû briser l'ame de la pauvre jeune fille; peut-être est-elle morte. Fera-t-il un pas pour la secourir? la secourir ainsi, n'est-ce pas la perdre? Un assassin est armé et, lui, n'a rien pour se défendre. Qui sait? cet homme a peut-être été reconnu, il lui faut le secret peut-être; alors c'est un tigre renfermé. Quittera-t-il la porte? Ira-t-il à celle qui est là, mourante? Presque toujours l'imagination se monte à la hauteur des circonstances, et de toutes les fièvres utiles, celle du danger présent, bien envisagé

face à face, est la plus ingénieuse à trouver sa propre ressource. De Labussière se retourne vivement, s'assied par terre, le dos tourné à la boiserie, s'y appuyant des épaules, et faisant ainsi levier de la porte au parquet et du parquet à la porte; dans cette position, ses bras sont dégagés, il peut saisir sa maîtresse, l'attirer à lui, la placer sur ses genoux, soutenir sa tête, et chercher à la rassurer de sa voix et à la ranimer de son souffle.

Tout cela se passa dans le quart d'une seconde; la pensée marche si vite dans le péril, et l'action est si prompte à lui obéir! Cela fut heureux alors. A peine ces dispositions sont-elles prises, que de Labussière comprend au bruit qui se fait que l'homme caché sort, se relève et respire; il s'attend à ce qui va arriver, et se dispose à résister de toute sa puissance contre des efforts désespérés. En effet, l'assassin ou le voleur s'avance, pousse la porte, mais sans y mettre de persistance, après avoir reconnu l'obstacle à travers les glaces et

avoir examiné les dispositions stratégiques du jeune homme ; il frappe doucement sur le bas du dernier carreau, comme pour attirer l'attention ; puis, pensant y être parvenu, il engage le dialogue.

— Est-ce que cette dame est malade? dit-il en mettant la tête à la hauteur du carreau brisé.

—Vous l'avez tuée d'épouvante ! répondit de Labussière en se gardant bien de se retourner, mais en cherchant à deviner dans la voix les forces et la résolution de celui qui l'interrogeait si audacieusement.

— Il faut mettre un terme à ceci, reprit l'autre, tenez, voilà de l'eau; jetez-en à la figure de la malade. Nous avons à parler, et vous n'êtes pas assez à vous pour répondre.

En même temps, il passait son bras par l'ouverture pratiquée dans la glace, et présentait le vase dans lequel tout à l'heure étaient les fleurs qu'il avait jetées. De Labussière, toujours sans changer de posture, levait la main de son côté,

et, saisissant le même vase, le mettait près de lui, jetait de l'eau au visage de sa maîtresse, cherchant à la faire revenir.

C'était une singulière situation, et à la fois un tableau étrange ! Que l'on se représente cette scène de nuit, cette femme évanouie ou morte sur les genoux de ce jeune homme, et ce jeune homme, tout à sa tendre sollicitude, et en même temps tout à la conscience d'un grand péril, voulant se défendre et ne le pouvant pas, et, s'il l'avait pu, n'osant le faire pour ne point attirer l'attention ; sachant qu'il a derrière lui un redoutable adversaire, un homme qu'il accule dans une position désespérée, et ne pouvant apercevoir son visage pour y lire ce qu'il peut faire, ce qu'il peut entreprendre ou ce qu'il doit ménager ; que l'on se représente en même temps le voleur, faisant passer des secours, s'asseyant, mettant la tête au guichet, et demandant à plusieurs reprises :

— Eh bien ! comment va Madame ?

Enfin la pauvre femme revint ; la rassurer

n'était pas chose facile ; elle avait donné au courage tout ce qu'elle pouvait lui donner ; ce n'était plus qu'une jeune fille, tremblante, et près de s'évanouir de nouveau. De Labussière l'instruisit en quelques mots ; elle n'avait pas eu la force de quitter ses genoux, et ses yeux s'étant portés avec effroi vers la porte vitrée, se refermèrent tout-à-coup ; son amant comprit que l'homme allait parler.

— Il faut pourtant se décider, Monsieur.

— Je te tiens, misérable ! tu ne sortiras pas !

— Bah ! résolution d'un homme qui n'a plus sa tête. Appellerez-vous ? vous déshonorez votre maîtresse, et vous-même êtes mis en jugement pour séduction. Vous me tenez ; moi, je vous tiens. Arrangeons-nous.

— Laisse-le passer, dit tout bas à de Labussière et avec instance la fille du comte.

— Non, non ; il a des armes.

— Veux-tu donc qu'il me perde ?

— Veux-tu qu'il te tue ?

— Capitulons, dit le voleur.

— Parle, répondit de Labussière, qui, voyant sa maîtresse hors de danger, commençait à se faire à son aventureuse position.

— Je suis venu pour voler, d'autres motifs vous conduisent ici; je cours le risque d'être pendu, si vous le voulez, mais cette volonté ne vous met pas dans une meilleure situation que la mienne. Je n'ai pas pu faire mon affaire : vous êtes plus heureux que moi. Si madame veut me dire où se trouve la clé du meuble qui renferme ses pierreries, je vous fais passer mes armes; vous serez en état de me tenir tête. Quant à moi, désarmé, je ne vous crains pas; ce qui vous empêche d'appeler vous empêchera de m'attaquer aussi. Quand je serai nanti, vous me livrerez passage.

Il n'y avait guère à hésiter : l'argumentation du scélérat était pressante; la jeune fille mourait de crainte, et la nuit était très-avancée; on se décida : la cachette de la clé fut désignée; aussitôt le voleur scrupuleux fit passer une moitié de sabre fraîchement aiguisée et une

corde à nœuds, de Labussière s'en saisit ; et l'indignation et la rage lui faisaient bouillonner le sang au cœur, lorsque l'effronté personnage vint le prier, en voisin, d'allumer la bougie, pour y voir clair, disait-il, dans son opération.

Dieu sait ce qui serait arrivé si les sollicitations de la femme n'eussent retenu de Labussière. Le coupe-jarret, jeune drôle de vingt-trois à vingt-quatre ans, d'une taille à imposer aux plus forts, mais d'une figure toute riante, passa bientôt devant eux avec sa riche prise.

— Cela s'est mieux passé que nous n'osions l'espérer d'abord, leur dit-il... Savez-vous qu'au fond il y a de la morale pour tous trois dans cette aventure? Vous, vous apprendrez à mieux vous précautionner à l'avenir ; et moi, je saurai qu'un voleur doit, avant tout, soigner ses digestions.

Tout extraordinaire quelle soit, l'aventure m'a été certifiée, mais comme ce n'est pas de la bouche du héros lui-même, je ne garantis rien ; j'y crois pourtant, moi. En voyant de La-

bussière, on comprenait parfaitement les faits extraordinaires que le public lui attribuait. C'était une de ces physionomies à part sur laquelle les actions de la vie semblent prendre leurs formes plutôt qu'elles n'obéissent à elles; ces gens-là n'ont point une étoile particulière, mais un caractère décidé; ils entrent toujours dans les événemens, tandis que la plupart des hommes les laissent passer en se rangeant de côté; il doit résulter de là qu'où les autres s'effacent, ils donnent, eux, le spectacle de la lutte. Mercier, Beaumarchais, madame de G**** et de Labussière sont de cette trempe, et, pour ce dernier, les faits de sa vie amusante expliquent sa vie sérieuse, ils en sont les préparations nécessaires et la font mieux comprendre.

Comme tant d'autres, quand la révolution eut bien décidé sa marche, de Labussière avait perdu sa fortune : c'était après ses plaisanteries en qualité de *motionnaire* et d'*alarmiste*. Il ne savait trop où donner de la tête, et un

ami, le sachant assez suspect, lui proposa de lui faire obtenir une place auprès du comité de salut public. Ce poste devait paraître excellent à quelqu'un tant compromis : le meilleur moyen de se cacher n'était-il pas d'entrer dans la caverne? de Labussière refusa d'abord, et tout net. On lui fit comprendre que le flot grondait près de l'engloutir; pressé à mains jointes par ceux qui s'intéressaient à son sort, il se résigna avec répugnance. — Allons, vous le voulez, dit-il, il faut bien vous satisfaire; je verrai le gâchis de plus près.

Sa première installation eut lieu, je crois, au bureau de la *Correspondance*, bureau où arrivaient toutes les dénonciations des départemens. Le dégoût s'empara bientôt de lui en voyant l'inhumanité de ces dénonciations et le style des dénonciateurs; il voulut s'en aller, mais son protecteur lui prouva que, demander congé, c'était risquer sa tête, et, afin de le satisfaire en partie, on le fit passer au

bureau des *Pièces accusatives* où lui furent confiés les registres des détenus : circonstance heureuse pour la Comédie-Française et pour des milliers de victimes que sa nouvelle place le mit à même de sauver.

De Labussière s'installa donc à cet entrepôt général des pièces relatives aux incarcérés. Les dénonciations suivies d'arrestations passaient par ses mains, ainsi que les états prétendus *raisonnés* des suspects et les notes dites *notes individuelles ;* là également étaient adressés les documens justificatifs : le nouvel employé devait faire, jour par jour, l'analyse de toutes ces pièces.

Il y avait quatre bureaux semblables à celui-ci, correspondant à un bureau général, où l'agent de la commission populaire, tenant ses séances au Louvre, venait puiser ses motifs de condamnation. Aussi de Labussière appelait-il ses registres : *les registres mortuaires.*

Mais il sut courageusement les alléger : c'est

dans cette place dangereuse et difficile à la fois qu'il a sauvé tant de malheureux et exposé si souvent sa vie, sans trop épargner celle de ses collègues, il faut bien le dire.

Il faut le dire aussi, ses collègues avaient mérité l'honneur qu'il leur faisait de les croire humains. La division du nouveau commis était composée d'hommes d'une probité rare ; comme lui, la plupart n'avaient accepté leur emploi que pour se soustraire aux accusations des dénonciateurs et à la vengeance des comités : ils empêchaient bien du mal, s'ils ne faisaient pas toujours le bien qu'ils voulaient faire. Je saisis ici avec empressement l'occasion de désigner le plus honnête et le plus digne homme du monde, celui à qui beaucoup de détenus doivent la liberté et la vie ; certes, si l'on n'avait aussi forcé celui-là à chercher un asile au quartier-général de la terreur, sa tête tombait sur l'échafaud. Je veux parler de l'honorable M. Fabien Pillet : noté dans une

section comme ayant donné sa signature à la pétition des vingt mille, poursuivi ailleurs comme réquisitionnaire, ce fut miracle s'il échappa. De Labussière le connaissait bien, aussi c'était entr'eux à qui arrêterait le plus souvent l'activité du comité révolutionnaire ; sur le moindre prétexte, ils retardaient la remise des pièces à la trop dévorante commission, et par ce moyen ils donnaient aux détenus le temps de faire agir en leur faveur.

— Encore un de sauvé, disait un jour M. Fabien à de Labussière, en se frottant joyeusement les mains ; mais notre tête pourrait bien y passer !

— Bah ! répondit notre ami, avec cette nuance de bégaiement dont sa parole empruntait plus d'originalité encore ; qui.... qui.... qui ne risque rien, n'a.... n'a.... n'a rien.

La commission populaire prenait dans ces bureaux toutes les pièces qu'il lui fallait pour motiver les condamnations, et, tant il y avait

d'ordre ! elle prenait sans compter et sans donner de reçu. J'ai dit comment les dossiers étaient marqués en encre rouge : de Labussière lui-même a fait connaître cette particularité.

Tant qu'il ne fut pas bien certain de la marche de la funeste commission, il n'agit qu'avec la prudence nécessaire, tâtant le terrain, faisant glisser hors des cartons quelques papiers, laissant oublier ainsi plusieurs personnes, et ne se hasardant pas d'abord à anéantir entièrement les pièces ; mais quand il se fut bien convaincu du chaos [1], il travailla en grand.

---

[1] Qu'on juge de ce chaos. Joseph-Marie de l'Epinard rapporte ce fait dans ses Mémoires : « J'ai vu dans ma prison, et plus tard à la Conciergerie, des malheureux qu'on appelait pour briser leurs fers... ils venaient d'être guillotinés. Un jour on apporte plus de quatre-vingts mises en liberté de personnes acquittées par le comité de sûreté générale, et il se trouve que le tribunal en avait fait égorger soixante-deux ! »

(*Note de l'Editeur.*)

Il fallait l'entendre raconter lui-même, avec sa voix brusque et légèrement bégayante, avec ce mouvement perpétuel de son sourcil noir qui, selon le besoin, semblait ouvrir ou fermer sa physionomie, avec son accent qui commençait *piano* et s'animait, se pressait, se grandissait, suivant qu'il était plus loin ou plus près de sauver son prisonnier, il fallait l'entendre lui-même, dis-je, racontant comment il trouva sa manière de soustraire et de faire disparaître ces pièces de convictions sans laisser aucune trace.

— Je m'attachai d'abord, disait-il, à sauver les pères et les mères de famille de toutes les conditions; j'espérais que ça me porterait bonheur..... sauver un père, c'est sauver toute une maison : le pain est là! Quand j'avais retiré les pièces de mes détenus prédestinés, je les mettais à part dans mon bon tiroir de chêne, fermant parfaitement à clé; puis, comme il était nécessaire que le bourreau crût

trouver son compte, que, sans cela, tout était perdu, et moi-même, qui voulais sauver les autres, je remettais dans le funeste carton ou plutôt dans l'horrible panier toutes les têtes qu'il fallait bien laisser dévorer à l'hydre. Le travail allait fort alors, et je m'étais donné la réputation d'un zélé, pour qu'on ne fût pas étonné de me voir à des momens peu ordinaires. Nous étions dans l'été, et à une heure du matin je me présentais ayant l'air de me rendre au comité de salut public, choisissant bien l'instant où ses membres étaient en délibération; par bonheur je n'étais pas connu de tout le monde, et les surveillans n'ayant affaire qu'avec ma carte d'entrée, j'avais bien vite gagné mon bureau; les clés étaient déposées dans un endroit convenu entre le chef, le garçon de bureau et moi; j'entrais à pas furtifs, sans bruit, sans lumière; je tâtais dans le tiroir mon triage de la journée. Quelle joie la première fois que j'arrachai ainsi plusieurs

malheureux à une mort certaine ! Mais, après ce premier moment, quel embarras aussi ! Que vais-je faire de ce paquet de pièces? C'était bien d'entrer ; mais, à la sortie, la plus rigoureuse surveillance vous attendait. Je tenais, ce jour-là, la vie de MM. de La-Tour-du-Pin, de Villeroy, d'Estaing, de Gouvernay ; de M. de Sénéchalles, de sa femme, de sa fille, de madame Le Prestre et de ses deux demoiselles : magnifique coup de filet ! Y renoncer ! . . . . . Il m'aurait semblé pousser moi-même mes protégés sur l'échafaud ! Que faire cependant ? les dossiers étaient volumineux ; incendier, c'était impraticable : en plein été, du feu !... Je me tourmentais, je me creusais la tête, mon cerveau s'enflammait, j'étais pris d'une horrible migraine. Ma souffrance devenait intolérable, lorsque, pour attiédir mon front qui brûlait, je m'avisai de chercher du soulagement dans un seau d'eau destiné à rafraichir le vin des déjeûners ; j'y

porte ma main, je l'y plonge : ce fut une inspiration ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Ces papiers que je tenais, ne pouvais-je pas les amoindrir, les réduire à rien en les trempant ! Ah ! m'écriai-je, Carrier, le cruel, a ses noyades pour faire périr, j'aurai mes noyades pour sauver ! Et me voilà à la besogne, rendant ductile le papier, le pressant de mes doigts, le mettant en pâte et formant des dossiers funestes plusieurs pelottes que je cachai facilement dans mes poches; puis, comme une idée en amène une autre, je me fis, d'une seule fois, un système complet de destruction. J'allai aux bains Vigier ; là, je trempai mes grosses pelottes dans la baignoire, les subdivisai en petites boulettes, et je lançai ainsi ma petite flottille d'honnêtes gens, dont je suivais en idée la course nautique, longeant triomphalement les rives de la place de la Révolution, ayant en tête M. d'Estaing, le premier marin de l'époque.

Vers le 1er messidor de l'an II, et grace au

courageux procédé, étaient déjà coulés à fond et noyés plus de huit cents procès.

Enfin notre tour arrivait, et, outre la liste dont j'ai parlé, liste où j'avais l'honneur de figurer en premier avec Dazincourt, il y avait contre nous neuf tableaux accusatifs. Que l'on comprenne bien! ce n'est pas neuf pour tous, c'est neuf par tête, c'est-à-dire environ cent quatre-vingt-dix-huit griefs emportant la peine de mort, ou, pour le moins, la déportation : vingt comédies françaises y auraient passé! De Labussière devina que le fameux tribunal, suivant une tactique récente, voulait nous produire scéniquement. En ce cas, soustraire nos pièces était d'autant plus dangereux que Fouquier-Tinville vint, à cette même époque, se plaindre dans les bureaux de la négligence des employés. Eh bien! malgré le péril, nos papiers d'accusation subirent les bains Vigier entre cette mercuriale verbale et la mercuriale écrite qui suit :

Paris, 5 thermidor an II de la République française, une et indivisible.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, ou la MORT.

—

L'ACCUSATEUR PUBLIC, près le tribunal révolutionnaire,

Aux Citoyens membres Représentans du peuple, chargés de la police générale.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

La dénonciation qui a été faite ces jours derniers à la tribune de la Convention n'est que trop vraie; votre bureau des détenus n'est composé que de royalistes et de contre-révolutionnaires, qui entravent la marche des affaires.

Depuis environ dix mois, il y a un désordre total dans les pièces du comité; sur trente indi-

vidus qui me sont désignés pour être jugés, il en manque presque toujours la moitié ou les deux tiers, et quelquefois davantage : DERNIÈREMENT ENCORE, TOUT PARIS S'ATTENDAIT A LA MISE EN JUGEMENT DES COMÉDIENS FRANÇAIS, *et je n'ai encore rien reçu de relatif à cette affaire; les représentans Couthon et Collot m'en avaient cependant parlé :* J'ATTENDS DES ORDRES A CET ÉGARD.

Il m'est impossible de mettre en jugement aucun détenu sans les pièces qui m'en indiquent au moins le nom et la prison, etc.

Salut et fraternité.

Signé, FOUQUIER-TINVILLE.

J'ai donné cette lettre importante, non d'après les dates, mais d'après la liaison de mes idées, et autant parce que cela tient à l'histoire de l'acharnement que l'on mettait à nous perdre que pour en finir avec les épîtres de ces messieurs.

Et maintenant mettons de l'ordre.

La délibération concernant les Comédiens français était du 8 messidor.

Les pièces d'accusation, et la vigoureuse apostille de Collot-d'Herbois, arrivèrent le lendemain ; ce jour-là aussi, de Labussière escamota le tout du carton, c'est-à-dire le 9.

Il enleva ensuite ces papiers du tiroir où il les avait mis en réserve, dans la nuit du 9 au 10.

Il les détruisit le matin du 11.

On nous attendait au tribunal le 13.

Et sur la place de la révolution le 14.

Cependant nous n'arrivions pas, même au tribunal. C'est ce retard qui provoqua la lettre de Fouquier-Tinville, donnée ci-dessus, hors de son numéro d'ordre.

De tous les dangers courus par de Labussière, celui qui le menaça lors de la soustraction de nos pièces marque plus qu'aucun autre sa présence d'esprit; c'est le plus accidenté, le plus intéressant à connaître. Florian, dont il enleva le dossier par la même occasion, racontait, dit-on, merveilleusement cette fa-

meuse journée du 10 au 11 messidor. Peut-être n'en ferai-je qu'un récit ordinaire, mais ceux qui me liront n'ont pas entendu le bon Florian, et malheureusement ils ne peuvent plus l'entendre; c'est donc un devoir pour moi de faire connaître, à mes risques et périls, la plus singulière page sans doute de cette vie courageuse.

La nuit du 9 au 10 ayant paru favorable aux projets de notre libérateur, il attend minuit, et, pourvu de sa carte, il pénètre jusqu'auprès du lieu des séances du comité; mais arrivé là, c'est-à-dire au Pavillon de Flore, il rétrograde, monte au deuxième, entre dans son bureau, se saisit des pièces, les détrempe, excepté un petit paquet cacheté de trois cachets, mystérieuse dépêche dont, en se rapprochant de la fenêtre, il put lire le dessus portant pour suscription: *Affaire des ci-devant comédiens français.* Il venait de détruire une quantité de papiers nous concernant, quels pouvaient être ceux-là? qu'avaient-ils donc de spécial? Cette sorte de

ballot à part piqua vivement la sollicitude du vertueux larron, et n'ayant pas le temps d'en prendre une connaissance, même sommaire, il le mit dans la poche de côté de son habit, espérant, vu le peu de volume, sauver du naufrage quelques renseignemens précieux. Après cette expédition, il se retirait à pas de loup, prompt et léger comme à son ordinaire, lorsqu'il entendit du bruit.

Avant de passer outre, et une seconde fois encore dans ce chapitre, je me vois obligé, pour mieux faire comprendre la scène qui va se passer, de donner des détails sur la distribution du local. On allait du Pavillon de Flore chez de Labussière par un grand escalier se terminant à un magnifique vestibule. Cette pièce était une sorte de salle des Pas-Perdus, d'où l'on montait ensuite par un petit escalier aux bureaux de la police générale, et particulièrement à celui des détenus. Dans la cage de ce petit escalier, et au bas des dernières marches, était scellé un grand coffre, dans

lequel on mettait des provisions de bois scié pour l'hiver.

L'oreille au guet de Labussière cherche à distinguer d'où vient le bruit. Il écoute et pourtant il descend toujours le grand escalier; mais il reconnaît la voix de Saint-Just, et bientôt celles de Collot-d'Herbois, de Fouquier-Tinville, et une quatrième qu'il ne put jamais appliquer à un visage de connaissance, quoiqu'il eût toutes les intonations de ces Messieurs dans la tête et même dans la voix, les contrefaisant à s'y méprendre. Jamais ces gouvernans ne parurent plus animés, jamais ils ne mirent dans leurs colloques politiques plus de feu, plus d'emportement; ils montent vers lui, qui, fort empêché, veut, pour les éviter, prendre le petit escalier; autre malheur! un homme descend par là; de Labussière se crut découvert, il crut que c'était sur lui que l'on voulait tirer dans ce feu croisé. Il l'a dit depuis, ce fut à nous qu'il pensa: sans cette circonstance, il allait se livrer, mais l'idée que son salut

tait pas seul compromis le sauva. Il se ressouvint du coffre ,et, d'un saut, s'y précipita, non sans faire tomber l'une sur l'autre trois ou quatre bûches qui y étaient restées.

— Allons, c'est notre ami qui ébranle le petit escalier jusque dans ses fondemens, dit la voix inconnue, voulant parler sans doute de celui qui descendait.

— Il est lourd comme son éloquence, répondit Collot-d'Herbois en ricanant.

Bientôt les quatre personnes d'en bas et celle d'en haut se rejoignirent dans le vestibule; elles étaient cinq alors, et de Labussière assez effrayé dans sa cachette chercha vainement aussi à démêler à qui appartenait la voix de l'homme venu seul. Sans doute ces messieurs, gros colliers de l'ordre, avaient pris rendez-vous là pour n'être point importunés, ou pour échapper à ceux de leurs collègues qui n'avaient pas le véritable secret de l'état. De Labussière mit toute son attention à écouter, mais d'abord ils tinrent le milieu du vestibule, se parlant à voix

basse ; enfin, l'un d'eux, le possesseur de la première voix inconnue, se détacha, frappa du pied, et s'écria :

— Oh ! les hommes !... les hommes !

On répondit quelque chose à ce misanthrope de nouvelle espèce, et lui vint s'asseoir, et bouder sans doute, sur le coffre ; un peu après il y fut rejoint par Saint-Just. De Labussière comprit ensuite que les autres se rangeaient autour du coffre, et comme en demi-cercle ; il devait ne pas perdre un mot de l'entretien, mais la chaleur était excessive, le poids de deux hommes sur le couvercle interceptait presque tout passage à l'air, et le malheureux renfermé, au moment de se trouver mal plusieurs fois, et plusieurs fois aussi près de crier miséricorde, n'entendit que ceci d'une manière à peu près suivie.

Saint-Just. — Tous ces raisonnemens sont mauvais. Cela ne mène à rien. Temporisations misérables !... Après avoir bien cherché, bien tourné autour de mille mesures, il faudra tou-

jours en revenir au grand système du salut public.

COLLOT-D'HERBOIS. — Il n'est personne ici qui ne soit de cet avis.

LA PREMIÈRE VOIX INCONNUE. — Je n'en suis pas, moi !

SAINT-JUST. — C'est un tort. Il faut que, dans deux mois au plus tard, les patriotes n'aient plus un ennemi dans l'intérieur.

FOUQUIER-TINVILLE. — ....

(*Alors de Labussière tombe en faiblesse un temps qu'il ne peut apprécier; cependant il revient peu à peu, et celui qui parle en ce moment est Collot.*)

COLLOT-D'HERBOIS. — Nous ne serons tranquilles que lorsque la terre couvrira tous les royalistes.

LA DEUXIÈME VOIX INCONNUE. — Bravo !

LA PREMIÈRE VOIX INCONNUE. — Bravo ! Et, réfléchissez donc !... comprenez-vous ce que vous demandez ?... c'est la foudre.

La deuxième voix inconnue. — Et la foudre sans paratonnerre.

La première voix inconnue. — Plusieurs quitteront la partie.

Collot-d'Herbois. — Ils n'oseront !...

Saint-Just. — Croient-ils donc faire de leur place de représentant un canonicat !

La première voix inconnue. — Vous finirez par effrayer les regards du peuple. Vous êtes trop dévot au patriotisme, ami.

La deuxième voix inconnue. — Des dévots et des craintifs : terreur et obéissance, voilà la machine montée.

La première voix inconnue. — Fort bien, fort bien !... L'excès de dévotion fit les miracles du diacre Paris ; prenez garde ! on dira que le patriotisme a aussi ses convulsionnaires !

Ici le couvercle sous lequel gémissait l'infortuné fut débarrassé ; l'air entra plus librement. La discussion avait lieu maintenant à quelque distance et comme si les interlocuteurs se portaient sur les premières marches

de l'escalier. De Labussière pensa qu'il s'était évanoui plusieurs fois, et qu'il avait mal calculé son temps, ces hommes n'ayant pu monter ainsi seuls jusqu'au vestibule pour avoir une conversation si courte. Quoi qu'il en soit, une agitation assez marquée régnait au milieu du conciliabule, mais les attaques et les ripostes, toujours vives, étaient sans colère, et entre gens qui ne diffèrent que sur les moyens d'atteindre au but. Le prisonnier crut comprendre qu'il s'agissait d'un nouveau plan pour en finir, mais que ces hommes d'action étaient dans un de ces grands momens de vacillation d'idées qui peut-être sauvèrent la France d'une dévastation générale; une circonstance assez remarquable n'échappa point à de Labussière, aucun d'eux ne s'appela citoyen, mais souvent monsieur, aucun d'eux ne se tutoya, le *vous* était dans toutes les bouches, excepté dans celle de la première voix inconnue qui tutoyait Fouquier et Collot; du reste, jamais de Labussière n'a pu deviner quel

était cet homme d'opposition de la bande dont il entendit les derniers mots ; ce furent ceux-ci :

— Rien n'est perdu ; laissons agir les tribunaux et la commission... au moins, c'est une marche méthodique.

Dès que le prisonnier comprit que ces gens s'étaient éloignés pour ne plus revenir, il sortit avec précaution de sa cachette et aspira l'air ; il lui fallut un long temps avant de reprendre l'usage de ses jambes : effrayé, suffoqué, son cœur ne battait plus, ses membres avaient perdu leur élasticité ; enfin, il s'avisa de se promener doucement autour du vestibule : la respiration devint plus libre, la circulation se rétablit, il se sentit fort, et, aussitôt empressé de s'échapper de sa souricière et croyant avoir à ses trousses toute la Convention nationale, il courut jusqu'à la grande porte de la cour, mais arrivé là, après avoir pris la précaution de ralentir le pas pour n'avoir pas l'air d'un homme qui fuit, la sentinelle lui barra le passage et le renvoya au

couloir du comité de sûreté générale. Heureusement, il trouva de ce côté plus de facilité, et sa carte d'employé le tira d'affaire.

Enfin il était hors des Tuileries ; il respirait, mais le jour ne venait pas encore, et, à chacune de ses expéditions, il se donnait bien de garde de rentrer chez lui de peur qu'on ne remarquât l'heure indue (en ne rentrant pas, on lui supposait une liaison en ville). Fidèle à cette coutume, il alla jusqu'au boulevard des Italiens, et, en attendant l'heure favorable de se présenter au bain pour s'y débarrasser de la grande quantité de pièces contenues dans ses poches, il s'assit un moment sur les marches du café Hardy, fort pensif, la tête appuyée dans ses mains, et réfléchissant mûrement au danger dont il venait d'échapper et à ceux qu'il faudrait peut-être courir encore.

Il ne les croyait pas si rapprochés du moins, quand il se sent frapper sur l'épaule, et assez familièrement pour lui donner à penser que c'est un ami ; il regarde : jamais la tête de Mé-

duse ne produisit un plus grand effet! L'homme qui l'avertissait ainsi était Aillaume, un zélé, membre du comité révolutionnaire de la section Lepelletier.

— Où vas-tu? d'où viens-tu?

— Je me promène.

— Vieille plaisanterie. Tu te promènes assis?

— Quand on s'est promené, il faut bien s'asseoir.

— Tu as la riposte preste; mais un bon citoyen ne se trouve pas dans la rue à des heures indues.

— En ce cas-là, nous sommes deux mauvais citoyens, car il me semble qu'il n'est ni plus tard ni de meilleure heure pour toi que pour moi.

— Je me nomme Aillaume.

— Moi, je ne me nomme pas.

— Tu te nommeras à ceux-ci.

Alors passait une patrouille; Aillaume l'appelle, et fait conduire le récalcitrant dans un corps-de-garde voisin. La situation était

terrible; le membre du comité, invoquant son souverain pouvoir, interroge, presse de Labussière; entouré de baïonnettes, les poches pleines de papiers mis en pelotte, le paquet cacheté nous concernant presque en vue, celui-ci ne perd point contenance, il refuse de se nommer; on lui demande sa carte, il s'obstine à ne pas la montrer, Aillaume se courrouce, de Labussière prétend qu'il vient de bonne fortune, et qu'il n'y a pas de loi qui puisse lui faire dire ni d'où il sort ni où il va. Il fait du bruit, il espère attirer la foule: la porte est grande, les soldats sont endormis, il sent que ses jarrets de cerf peuvent seuls le tirer de ce mauvais pas, et en ce cas-là la foule fait buisson; c'est un moyen extrême, mais la position est extrême aussi. Au bruit, plusieurs personnes approchent, on s'informe de l'arrestation de ce jeune homme, et le jeune homme a déjà mesuré son élan..... quand un garçon de bureau du comité de salut public, ayant nom Pierre, attiré comme les autres par la curio-

sité, s'avance vers le prisonnier, et le prenant par le revers de son habit avec une grossièreté amicale :

— Eh ! c'est toi, citoyen ! Ah çà ! c'est donc pour rire que tu te laisses arrêter?

— Mais non; c'est fort sérieusement, mon cher Pierre. Le citoyen Aillaume prétend que je suis un conspirateur.

— Ah ! ah ! il y a de quoi rire ! Toi, un conspirateur!... Dis-donc, faiseur d'embarras ! ajoute Pierre en s'adressant à Aillaume, et s'il te faisait pincer, lui?

— Comment!... me faire arrêter ! Prends garde à toi ! Tu es son complice, tu es suspect. Qu'on s'empare de cet homme-là?

— Fistre ! ne bouge pas ! Regarde cette poitrine.... Qu'est-ce que c'est que cette plaque ?

Aillaume reconnaît la plaque du comité de salut public ; il est tout confus; il se découvre, tient le bonnet rouge à la main, et, se tournant vers de Labussière, il cherche à deviner s'il n'a pas aussi de ce côté-là à faire quelque haute

puissance incognito. En attendant, il offre des excuses au patriote Pierre.

— Ah ! ah! comme ça vous change un homme une médaille; mais, mon cadet, il lui faut tout d'même des excuses à ce citoyen; il a sa médaille aussi, lui. Tiens!

Et le malheureux Pierre fouillait familièrement dans les poches de son protégé, d'où il exhibait la carte d'employé. Puis, trouvant le dossier et le frappant de la main :

— Tiens ! des papiers aussi, on en a ! on en a... comme du civisme! Citoyen! dit-il à de Labussière, fais-lui un peu affront devant tout le monde.

Alors celui-ci, qui voit tout perdu s'il ne paie d'audace, tire promptement nos papiers de sa poche, et tenant les cachets en dessus :

— Je suis fier, dit-il, de montrer qui je suis au citoyen Aillaume, en lui présentant ces marques de la confiance du comité. — Tenez, continue-t-il, en brisant les cachets et jetant un coup d'œil rapide sur les pièces; de qui est

cette signature?. . de Chaumette; et celle-ci?... des membres du conseil-général de la commune; et celle-ci?...de Collot-d'Herbois.—Puis à chaque fois qu'il disait : « et celle-ci? » il enfournait vite le papier dans sa poche, affectant de tourner rapidement au milieu du cercle qui s'était formé autour de lui, comme pour montrer à tous les imposantes signatures, mais au fait pour éblouir et escamoter. Aillaume, humilié, n'y voyait que du feu; il se confondit en protestations, de Labussière vint lui-même charitablement à son secours.

— Du reste, braves patriotes, je suis loin d'en vouloir au citoyen Aillaume; si je ne me suis pas fait connaître d'abord, c'était une épreuve; je suis bien aise de le féliciter ici, devant vous tous, sur son exactitude à veiller à la sûreté générale. Adieu, républicain!... je vais rendre compte de ton zèle au comité de salut public.

— Vous êtes trop bon, disait Pierre en s'en allant; je lui aurais lavé la tête, moi! Puis,

montrant de nouveau sa plaque à la foule, fier du triomphe obtenu, et servant en quelque sorte de bedeau à de Labussière :

— Place, place ! dit-il aux membres des autorités supérieures.

Une fois un peu éloigné, de Labussière prit congé de son serviable ami en le remerciant et lui recommandant, à cause d'Aillaume, de ne point ébruiter l'affaire ; ensuite, pressé de se débarrasser, il se rendit bien vite au bain.

Arrivé là, avant de consommer le sacrifice, il jeta les yeux sur les papiers qui nous concernaient ; c'étaient, avec la lettre de Collot-d'Herbois, déjà donnée, un rapport du conseil-général de la commune, plein de venin et de fausses imputations ; plus, un virulent réquisitoire de Chaumette relatif à notre envoi au tribunal révolutionnaire, et enfin grande quantité de dénonciations de différens particuliers. Ces quatre papiers, espèce de codicile aux accusations générales, ne regardaient que nous, les six victimes de prédilection ; mais le codi-

cile fut bientôt en pâte, et subit la noyade avec tous les tableaux d'accusation.

Voilà comment la Comédie - Française échappa aux proscripteurs; ainsi de Labussière mit sa tête sur le billot pour nous, comme il l'avait mise auparavant, et comme il la mit depuis pour tant d'autres. J'ai dit combien il en sauva : ONZE CENTS !

Certes, ces dangers courus, ces efforts surnaturels, cette conduite sublime et tant d'actions généreuses sont au-dessus de toutes louanges. Quelle récompense offrir qui fût à la hauteur d'un tel dévouement? Mais ne pouvait-on essayer quelque chose? J'ai voulu d'une statue pour ce brave : s'en étonnera-t-on maintenant? Combien de prétendus héros méritèrent moins le bronze! Allons! vous qu'il sauva et qui le savez bien, vous qui, sans lui, ne seriez ni sénateurs, ni riches bourgeois, ni généraux, ni magistrats empourprés, ni princes; vous-même dont le bandeau impérial n'aurait pas

ceint le front peut-être [1], allons! ne savez-vous pas que de Labussière est dans un état voisin de l'indigence?.... Tenez! je tends le chapeau pour lui! Un peu d'aumône, s'il vous plaît, à l'homme qui vous fit l'aumône de vos têtes! Quelques gros sous; donnez peu, mais venez tous : j'aurai assez de cuivre pour couler ma statue!

Un bienfait, dit-on, n'est jamais perdu; ne serait-il pas mieux de dire qu'un bienfait est ce qui se perd le plus; il est vrai que force gens, pour ne pas faire mentir le proverbe, se paient d'avance en faisant de grandes fêtes à leur vanité. Jamais de Labussière ne fut de ceux-là. — Je suis jaloux de ma bienfaisance,

---

[1] Il détruisit, en effet, les pièces accusatives de celle qui, dans l'ordre des destinées, devait devenir l'impératrice des Français. Sans le zèle de l'obscur employé, l'intervention bien connue de Tallien serait arrivée trop tard; mais il est probable que la femme excellente dont il s'agit ici ne fut jamais instruite de cette circonstance. Si la rare modestie de M. de Labussière fait son éloge, elle justifie bien des personnes. Ce motif a dû nous empêcher de publier les listes que nous avons sous les yeux. (*Note de l'Editeur.*)

disait-il, puisque vous voulez l'appeler ainsi, comme un amant véritablement amant l'est de sa maîtresse; je suis Espagnol, en fait de bienfaisance; je l'aime en tête-à-tête; je lui veux des voiles, des verrous et des grilles; ce n'est que pour elle que je permets la clôture : le public, en ce cas-là, me fait peur. Ferai-je courir le pavé de Paris à cette chaste fille, ainsi qu'on fait courir une fille perdue! La montrerai-je donc nue à tout venant! Elle n'est belle qu'autant qu'elle est voilée. Rien de bien, selon moi, rien de noble comme cette recommandation : que la main gauche ne sache pas ce qu'a donné la droite.

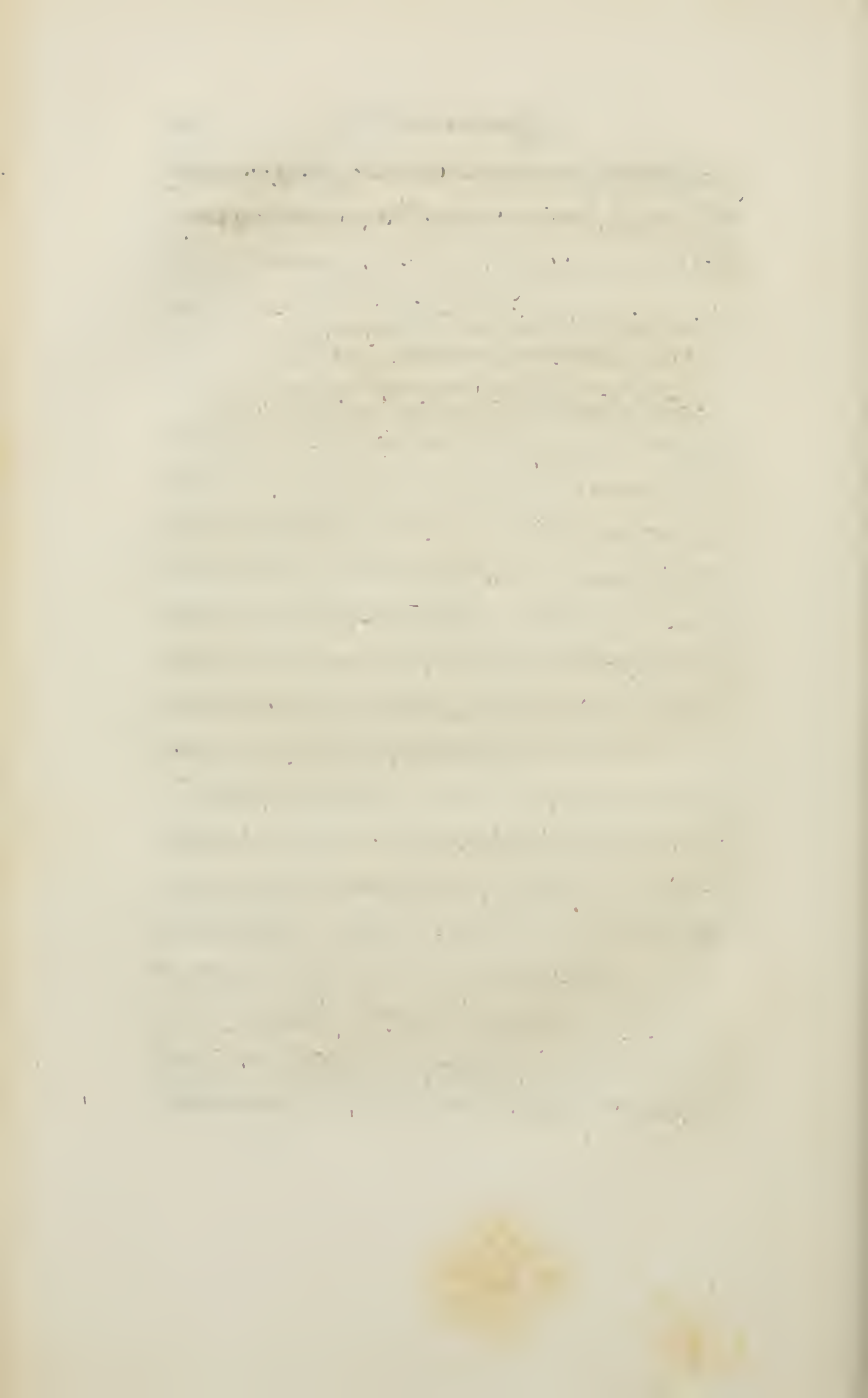
Voilà ce qu'il disait avec cette parole simple, calme, tranquille d'un homme qui ne demande rien et qui n'attend rien. Capable de tout le bien possible, plus il en faisait, plus il était content; il appelait cela : s'arrondir.

On voit qu'il ne comptait guère sur les hommes : peu l'ont détrompé; et, pour finir là-dessus avec lui-même, voici la fin d'une épître

qu'il adressa à son meilleur ami, dont le cœur était navré sous le coup d'une noire ingratitude :

Tout bienfait avec lui porte sa récompense ;
Relève les humains de la reconnaissance.
Le bien est un fardeau que tous ne portent pas :
Socrate et Jésus-Christ trouvèrent des ingrats.

—



V

Délivrance.

Fête de l'Être-Suprême. — Costume du pontife. — Anecdote des bœufs. — L'exil dans le pays. — On met nos chefs-d'œuvre au pas. — Gohier refait Racine. — Orgies théâtrales. — *Le Jugement dernier des Rois*, — Anecdote.

Source de vérité qu'outrage l'imposture,
De tout ce qui respire éternel protecteur,
Dieu de la liberté, père de la nature,
Créateur et conservateur.

O toi seul incréé, seul grand, seul nécessaire;
Auteur de la vertu, principe de la loi,
Du pouvoir despotique immortel adversaire,
La France est debout devant toi [1]!

---

[1] Ces strophes sont de Chénier, et l'hymne chanté aux Tui-

Et j'étais aussi debout avec la France, écoutant l'hymne à l'Être suprême ; debout, en plein air! et libre! et maître de moi après mes longs jours de captivité! Aussi me pardonnera-t-on si je me rends au conseil qui m'est donné de faire acte de civisme en me montrant à la fête du 20 prairial.

Curieuse chose à voir que ce peuple républicain ainsi appelé à se réconcilier avec un ci-devant; car, à le bien prendre, Dieu fut le premier émigré qui rentra.

Robespierre lui fit les honneurs du jardin national en homme qui comprenait la dignité des hautes parties contractantes. Conçu sur le plan de David, mais rédigé par lui, le programme était un mélange de l'églogue et de l'ode : des enfans modulaient, le bronze ton-

---

leries était de Desorgues; mais il y eut concours entre Chénier, Deschamps et Desorgues, et quoique ce dernier l'eût emporté, on imprima et distribua les autres poèmes. Sans doute Fleury donne ici celui qui lui tomba dans les mains.

(*Note de l'Editeur.*)

nait ; c'était le dialogue de Tytire et de Mars : Dieu avait fourni les guirlandes et Robespierre le canon.

La Convention était là, assez ridiculement bardée de l'écharpe ; le héros seul la portait avec goût, en sautoir, sans cacher le linge ; lui seul n'était pas embarrassé du plumet à panache touffu. On sait que toujours Robespierre se maintint élégant, et fidèle au bon goût lorsque l'habillement aussi faisait ses saturnales.

Je le vois encore, le jour de cette solennité, poudré à frimas, habit violet, boutons d'acier, gilet guirlandé de fleurs, culotte de casimir superfin, attaches de nacre arrondies en perles, bas de soie à reflets changeans, souliers de danseur découverts jusqu'à la racine de l'orteil, boucle élégante diminuant le pied, manchettes et jabot de petit-maître (peut-être cette fameuse garniture vendue par lady Mantz). Pour compléter cet ensemble de bonne grace, il tenait une rose à la main, une rose et deux boutons, remarquez-le bien ; car ces deux bou-

tons et cette rose donnèrent beaucoup à penser: on y cherchait une figure, une allégorie, un emblème. Robespierre ne pouvait rien faire qui ne fût un trait de génie; et, pendant qu'il était en frais de résurrection, cette rose faillit ressusciter les amulettes.

Singulière époque d'atrocités et de décrets falots, où la marotte était emmanchée au poignard! Si, de nouveau, vous écrivez vos visions pour des hommes raisonnables, Scarmentado, Panurge et Cyrano de Bergerac, ne manquez pas de relater qu'en notre beau pays de France les comédiens du Théâtre de la Nation furent proscrits avec les plaques de cheminées, et au même titre; ne manquez pas de constater que, à peu de jours de distance, l'on reconnut à Marat droit de divinité au Panthéon, et droit de bourgeoisie à Dieu dans la Cité.

Le pontife s'avance, il affecte, au milieu de ces mines rogues, renfrognées, et de ces démarches au pas de charge, un air riant et plein d'aisance; il marche en abbé de l'ancien

régime qui va dire sa messe d'apparat. Mais quoi donc d'extraordinaire l'occupe tout-à-coup? Il ôte ses lunettes, il les essuie. Est-ce pour mieux voir? Non, non! c'est pour ne rien voir au contraire. Le cortége est arrivé sur la place Louis XV : là se prépare une grande leçon; là surgira peut-être un grand remords: mais qui osera donner la leçon? qui réveillera le remords? Ne craignez pas cette fois pourtant qu'une tête tombe : le reproche est adressé aux hommes par des animaux. Les quatre bœufs qui traînent pesamment une déesse d'invention récente (déesse dont les attributs et les fonctions ont été décrétés à la majorité de dix voix) viennent de s'arrêter à l'endroit du meurtre; la place a pourtant été bien lavée, bien recouverte de sable, et ce sable même est caché sous un pied de litière odorante et de fleurs des champs aux parfums renforcés: n'importe! l'odeur du sang a saisi ces animaux; ils n'entendent plus la voix, ils résistent à l'aiguillon : paralysés d'horreur,

leurs jambes se roidissent, leurs naseaux aspirent et rejettent en écume la vapeur funeste qu'ils ont aspirée ; sous leur cuir épais, on voit tressaillir leurs chairs, ils se croient à l'abattoir : ils y sont; ils retournent en arrière et la déesse recule. Robespierre, qui suivait le char, recule aussi ; mais bientôt s'aguerrissant, il passe outre, seulement il porte sa rose à son nez... L'aventure de l'orange a dû prouver combien facilement était réveillée en lui la sensibilité de l'odorat.

On s'est demandé : Robespierre était-il un homme de génie, était-il un sot? et l'on s'est répondu qu'il mourut sans avoir donné le mot de l'énigme. Quant à moi, j'ai trop de haine pour le juger impartialement ; mais je l'ai vu ce jour-là, et, au milieu de ses acolytes, son attitude me frappa. Il ne fut ployé sous aucune des grandes pensées qu'il venait, pour ainsi dire, de mettre en présence : Dieu, la royauté, la mort. Devant un ciel resplendissant, en face de la demeure des rois, marchant

sur le sol du cirque où le fils des rois fut abattu, il ne se grandit ni ne s'humilia; il procéda à son cérémonial en homme habitué à de telles fêtes. Avant l'épisode des bœufs, c'était presque de l'abandon à la Chaulieu; après, ce fut avec le laisser-aller sérieux d'un syndic qui réhabilite un failli qu'il leva le blocus lancé contre l'Éternel. Robespierre croyait peu aux autres et avait grande foi en lui-même; c'est un bon commencement de science, sinon pour gouverner, du moins pour mener les hommes. Robespierre visait à s'établir aux Tuileries; et je donne mon mot à l'oreille de Méhul, comme très-juste, bien qu'il m'ait fait alors un meilleur honneur : — Vous verrez, dis-je au grand musicien, que cet homme-là s'attribuera bientôt le don de guérir les écrouelles.

Il n'en fut pas ainsi cependant, et, deux mois après cette prise de possession du grand pontificat, arriva la catastrophe ou plutôt l'acte de justice du 9 thermidor. Je reviens à moi.

J'ai rendu la vie à ma sœur et la joie à mon enfant : me voilà auprès de ceux qui m'aiment, et pourtant je n'ai pas poussé au ciel ce long cri de joie que poussent les prisonniers rendus à la liberté. C'est que je suis sorti comme un patient que l'on a brisé sur la roue et à qui l'on donne l'air à respirer après la torture : toute joie lui arrive au travers de ses douleurs. Cette liberté, d'ailleurs, était alors l'exil, l'exil sur la terre étrangère; l'exil auprès des vôtres sans doute, mais vous cherchiez Paris dans Paris même. La liberté est-elle seulement le droit de se mouvoir? la faculté de partir de là pour aller là ? Qu'est-ce que la liberté sans la patrie? Où était ma France? Qu'était devenue ma ville, ma ville à moi, ma patrie et la patrie des artistes? Comment avait été engloutie cette société sans laquelle vivre n'est plus qu'une affaire et jamais un bonheur? Mes amis, qu'étaient-ils devenus? Qu'étaient même devenues ces figures que je connaissais de vue seulement, ces figures qui meublaient la

ville dont je ne voyais plus vestige, figures que l'on aperçoit trente années durant, allant à leurs affaires ou à leurs plaisirs, sortant de là, entrant ici, vous croisant avec un sourire, vous saluant d'un regard, passant même indifférentes ; figures que vous avez rencontrées jeunes, puis muries, puis ridées ; têtes à noire chevelure il y a vingt ans, têtes chenues et grises aujourd'hui; figures qui marchent avec vous depuis des années et qui vous avertissent de quel pas vous marchez vous-même ; gaies, riantes ou tristes figures, mais tristes, riantes ou gaies d'une certaine façon, d'une façon adoptée par vous et qui vous va ; personnages en qui vous trouvez similitude, qui ont le pli du pays, l'air natal, et par lesquels Paris ne ressemble ni à Londres ni à Pékin ; personnages qui s'harmonisent avec vos idées, et ne sauraient être remplacés sans jeter dans les tableaux variés de votre vie d'inquiétantes disparates ? Tenez, essayez de placer, par la pensée, dans la belle, tranquille et mélodieuse nature de Claude Lorrain, des figures

du Salvator; paysage et hommes seront en désaccord, ils se mentiront entre eux. Ces hommes rudes, âpres, sauvages, ne peuvent être nés dans ces climats favorisés; donnez-leur des rochers, des torrens, des arbres frappés de la foudre, et réservez ces beaux nuages d'or, ces eaux limpides, ces arbres aux couronnemens arrondis pour de plus heureux habitans..... C'était justement ce qu'avait fait l'excès révolutionnaire : il avait jeté du Salvator au milieu du Claude Lorrain.

Je vais au devant d'une observation critique qu'on ne peut manquer de m'adresser : peut-être fais-je de trop fréquens emprunts à la peinture; mais, outre mon inexpérience d'écrivain, je trouve que peinture et comédie sont sœurs, marchant harmonieusement ensemble; et, pour ma part, il n'est pas une émotion forte, pas une douce sensation qui ne m'arrivent comme un tableau doit arriver à un peintre : je n'ai jamais conçu un rôle, jamais rendu un personnage sans avoir cherché à la manière des peintres; je

dessine, je compose, je cherche la couleur, les nuances, les clairs et les ombres, comme on les cherche à l'atelier. J'ai de grandes toiles pour Molière, et des toiles de chevalet pour Picard. Fabre, Duval et Etienne m'apparaissent avec un pinceau; c'est le dessin du génie, la composition vigoureuse, le coloris saisissant: d'ailleurs, en cette occasion, et à propos du Salvator bizarrement mêlé au Claude, je dirai que la comparaison appartient à Talma : c'était ainsi qu'il faisait comprendre l'espèce de souffrance dont j'étais un jour fort en peine de donner une explication, paraissant tout tristesse et tout mélancolie alors que je devais être tout joie et tout bonheur.

Chose cruelle! avoir le mal du pays au milieu du pays même!

Il en est des révolutions chez les hommes ainsi qu'il en est des ouragans dans l'atmosphère. Comme la tempête avait secoué mon Paris d'autrefois! Nos petits soupers, nos conversations de salon, l'échange de nos mille pensées,

riantes, sensées, folles ou philosophiques, où tout cela était-il? Faute de ces liens, la société s'en allait à la débandade, ou si on la trouvait quelque part, ce n'était plus pour unir les hommes, mais pour les blesser : en créant des opinions dangereuses tout commerce des opinions avait été rompu; on avait détruit jusqu'au foyer domestique pour faire régner les sociétés populaires : il ne fallait avoir de talent que là, être époux, père, amant ou citoyen que là. Le croirait-on? il fallait se cacher pour rire ou pleurer: on devait pleurer ou rire en public, et seulement pour les malheurs nationaux et les joies nationales ; les malheurs privés, les joies de la maison, ne devaient avoir ni sourire ni pleurs: c'était un vol fait à la patrie. Il fallait pleurer généralement, se réjouir en masse; s'attendrir ou rire en détail, c'était briser la grande communion, c'était fédéraliser la sensibilité. La vertu avait ses chefs de file, le talent ses lieutenans-généraux, la pensée son mot d'ordre; et comme l'art est le

grand miroir de la vie civilisée, l'art avait aussi son *maximum*.

Au milieu de toutes ces crises, qu'était devenu le théâtre? où l'avait-on conduit?

On le sans-culottisa comme on sans-culottisait tout. Nos chefs-d'œuvre passèrent au scrutin épuratoire : Gohier refit à Racine les vers qui n'étaient pas à la hauteur; on mit au pas Lesage et Destouches; Regnard ne se présenta plus qu'avec un certificat de civisme.

On avait mutilé Corneille; par exemple, le roi du *Cid* était devenu une espèce de général *des armées républicaines* au service *du royaume* d'Espagne. On avait osé porter une main sacrilége sur Molière.

> Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude;
> Ils sont passés ces jours consacrés à la fraude,

disait-on. Insolente mutilation! ingratitude sans résultat! Louis XIV avait protégé Molière contre les persécutions des tartufes, il s'était ainsi associé à l'œuvre de génie du

poète. Espérait-on prouver qu'au dix-septième siècle il n'y avait pas de monarque en France? Sottise aussi absurde que cette sottise récente qui fit de l'empereur *Monsieur le marquis de Napoléon*, *généralissime pour Louis XVIII*, comme si les grands noms s'effaçaient et n'étaient pas de grandes dates.

Après Corneille et Molière, dire que les pères de la foi du saint office révolutionnaire torturèrent Voltaire, c'est presque dire plus fort encore, puisqu'ils avaient voulu faire de ce grand poète un patron de leur calendrier, puisqu'ils l'avaient conduit au temple de tous les dieux! Eh bien! ils le tronquèrent dans son œuvre la plus vigoureuse; on permit de tuer César sur la scène française, mais on défendit à ce *modéré* d'Antoine de pleurer sa mort.

S'ils s'en étaient tenus là encore! mais il fallait aller jusqu'aux dernières limites de l'extravagant et de l'atroce. Dans l'entretien qu'entendit de Labussière, l'un des interlocuteurs avait dit que le patriotisme aurait bientôt ses

convulsionnaires ; cet homme croyait sans doute exagérer : eh bien ! il était en-deçà de la vérité pour tout, pour le théâtre autant que pour le reste. Jamais le cimetière saint Médard ne vit de scènes plus inouies que celles du Théâtre de la République lors de la première représentation du *Jugement dernier des Rois*, prophétie en un acte. Je ne pus être témoin de ces scènes d'un parterre en délire, et je fais grace aux lecteurs de ce qui m'a été dit par ceux qui ont vu, entendu et souffert : c'était l'orgie dans toute son exaltation. Quant à la pièce, j'irai plus loin que les auteurs du *Théâtre-Français pendant la révolution ;* il me semble qu'une analyse ne fait pas connaître assez à quel point fut poussée la dégradation de l'art dramatique : je citerai. Le style est l'homme, a dit un écrivain, à propos des livres ; à propos des auteurs scéniques, je crois que l'on peut dire presque : Le style est la nation [1].

---

[1] Le style est la nation, non ; mais il dit où en est la

Voici donc ce beau chef-d'œuvre.

Et d'abord, comme je ne veux pas pousser l'exactitude du chroniqueur au point d'aller jusqu'au dégoût, je dirai l'apologue sur lequel a été prise l'idée de cette pièce.

Ce morceau littéraire, plein d'aménité, parut en 89 dans un ouvrage prétendu philosophique, intitulé : *Leçons du fils aîné d'un Roi.*

« En ce temps-là, revenu de la cour, bien » fatigué, un visionnaire se livra au sommeil, » et rêva que tous les peuples de la terre, le » jour des Saturnales, se donnèrent le mot » pour se saisir de la personne de leurs rois, » chacun de son côté. Ils convinrent en même » temps d'un rendez-vous général pour ras- » sembler cette poignée d'individus couron- » nés, et les reléguer dans une petite île inha-

---

nation; pour avancer cela, la France qui souffrait avait-elle un théâtre?

(Note de l'Editeur.)

» bitée, mais habitable; le sol fertile n'atten-
» dait que les bras et une légère culture. On
» établit un cordon de petites chaloupes ar-
» mées pour inspecter l'île, et empêcher ces
» nouveaux colons d'en sortir. L'embarras de
» ceux-ci ne fut pas mince. Ils commencèrent
» par se dépouiller de tous leurs ornemens
» royaux qui les embarrassaient; et il fallut
» que chacun, pour vivre, mît la main à la
» pâte. Plus de valets, plus de courtisans, plus
» de soldats; il leur fallut tout faire par eux-
» mêmes. Cette cinquantaine de personnages
» ne vécut pas long-temps en paix; et le genre
» humain, spectateur tranquille, eut la satis-
» faction de se voir délivré de ses tyrans par
» leurs propres mains. »

Cette petite pièce ainsi écrite quand elle était apologue prit des teintes bien autrement vigoureuses en devenant pièce de théâtre. Par exemple, l'île reçut l'ornement d'un volcan en éruption toujours prêt à engloutir, et la tête de l'auteur, échauffée à ce voisinage,

acheva cette œuvre remarquable dans l'ère des *mille et une nuits* théâtrales.

Après quelques mots d'exposition prononcés par un vieillard, victime du despotisme, la flottille dont il est question dans l'apologue débarque dans l'île l'*odieuse cargaison*. Chaque potentat, conduit en lesse par un sans-culotte de sa nation, est montré au vieillard avec le geste et l'accent employés pour désigner les animaux féroces des ménageries ambulantes.

— Voici, disent-ils l'un après l'autre, voici le roi de Prusse; voici le roi d'Angleterre; place, place à la bête malfaisante, Sa Majesté l'empereur François ! voici le roi d'Espagne avec un pied de nez ; voyez le gros Stanislas, roi de Pologne! voici l'hypocrite couronné de Naples; et voici, dans une boîte, le roi des marmottes, Victor-Marie-Amédée de Savoie; voyez l'impératrice de Russie, la *Catau du Nord*, dite madame *l'Enjambée!* et, au fond du sac, voici le pape Pie VI avec le fretin, ducs souverains, princes souverains, etc., etc.

Après cette annonce si spirituellement tournée, les sans-culottes se rembarquent, non pas sans avoir eu la charitable attention d'apprendre aux malheureux abandonnés qu'ils sont voisins d'un volcan. Ici, rapportent les historiens déjà cités, la scène devient digne du pinceau de l'auteur ; mais, cette scène, ils ne l'ont pas donnée : j'ai pu me la procurer, la voici :

SCENE VI.

LES ROIS D'EUROPE.

FRANÇOIS II.

Comme on nous traite, bon Dieu! avec quelle indignité! Et qu'allons-nous devenir?

GUILLAUME.

O mon cher Cagliostro, que n'es-tu ici! tu nous tirerais d'embarras.

GEORGES.

J'en doute. Qu'en pensez-vous, saint-père?

Vous le tenez depuis assez long-temps prisonnier au château Saint-Ange.

BRASCHI, OU LE PAPE.

Il ne pourrait rien à tout ceci : il nous faudrait quelque chose de surnaturel.

LE ROI D'ESPAGNE.

Ah ! saint-père, un petit miracle.

LE PAPE.

Le temps en est passé.... Où est-il le bon temps où les saints traversaient les airs à cheval sur un bâton !

LE ROI D'ESPAGNE.

O mon parent ! ô Louis XVI ! c'est encore toi qui as eu le meilleur lot. *Un mauvais quart d'heure est bientôt passé.* A présent, tu n'as plus besoin de rien. Ici nous manquons de tout. Nous sommes entre la famine et l'enfer. C'est vous, François et Guillaume, qui nous attirez tout cela. J'ai toujours pensé que cette

révolution de France, tôt ou tard, nous jouerait un mauvais tour. Il ne fallait pas vous en mêler du tout, du tout.

GUILLAUME.

Il vous sied bien, *sire d'Espagne*, de nous inculper. Ne sont-ce pas vos lenteurs ordinaires qui nous ont perdus. Si vous nous aviez secondés à point, c'en était fait de la France.

CATHERINE.

Pour moi, je vais me coucher dans cette caverne... Au lieu de vous quereller, qui m'aime me suive..... Stanislas !.... ne venez-vous pas me tenir compagnie ?

LE ROI DE POLOGNE.

Vieille catau, regarde-toi dans cette fontaine.

CATHERINE.

Tu n'as pas toujours été si fier.

L'EMPEREUR.

Maudits Français !

LE ROI D'ESPAGNE.

Ces sans-culottes, que nous méprisions tant d'abord, sont pourtant venus à bout de leurs desseins. Pourquoi n'en ai-je pas fait un bel auto-da-fé, pour servir d'exemple aux autres?

LE PAPE.

Pourquoi ne les ai-je pas excommuniés dès 1789? Nous les avons trop ménagés, trop ménagés.

LE ROI DE NAPLES.

Toutes ces réflexions sont belles, mais elles viennent un peu tard. Nous sommes dans la galère, il faut ramer. Avant tout, il faut manger. Occupons-nous d'abord de pêche, de chasse ou de labourage.

L'EMPEREUR.

Il ferait beau voir l'empereur de la maison d'Autriche gratter la terre pour vivre.

LE ROI D'ESPAGNE.

Aimeriez-vous mieux tirer au sort pour sa-

voir lequel de nous servira de pâture aux autres ?

LE PAPE.

N'avoir pas même de quoi faire le miracle de la multiplication des pains!... Cela ne m'étonne pas, nous avons ici des schismatiques.

CATHERINE.

C'est sans doute à moi que ce discours s'adresse.... Je veux en avoir raison.... (*Elle tient son sceptre en fleuret.*) En garde, saint-père!

LE PAPE, *avec sa croix, de même.*

Ah ! ah !

CATHERINE.

Une, deux! ah!

(*Un coup de sceptre casse la croix; le pape jette sa tiare à la tête de Catherine, et lui renverse sa couronne. Ils se battent avec leurs chaînes. Le roi de Pologne veut mettre le holà, en ôtant des mains le sceptre à Catherine.*)

LE ROI DE POLOGNE.

Voisine, c'est assez. Holà ! holà !

CATHERINE.

Il te convient bien de m'enlever mon sceptre, lâche ! Est-ce pour te dédommager du tien que tu as laissé couper en trois ou quatre morceaux ?

LE PAPE.

Catherine, je te demande grace, *escolta mi :* si tu me laisses tranquille, je te donnerai l'absolution pour tes péchés.

CATHERINE.

L'absolution ! faquin de prêtre ! Avant que je te laisse tranquille, il faut que tu avoues et que tu répètes après moi qu'un prêtre, qu'un pape est un charlatan, un joueur de gobelets... Allons, répète.

LE PAPE, *répétant.*

Un prêtre.... un pape.... est un charlatan... un joueur de gobelets.

LE ROI D'ESPAGNE, *à part, dans un coin du théâtre.*

Quelle trouvaille! J'ai encore un reste de la ration de pain qu'on me donnait à fond de cale. Quel trésor!.... Il n'y a point de roupies, point de piastres qui vaillent un morceau de pain noir, quand on meurt de faim.

LE ROI DE POLOGNE.

Cousin, que fais-tu là à l'écart?.... Tu manges, je crois; j'en retiens part.

L'IMPÉRATRICE *et les autres rois se jettent sur celui d'Espagne pour lui arracher son morceau de pain.*

Et moi aussi, et moi aussi, et moi aussi.

(Les rois se battent : la terre est jonchée de débris de chaînes, de sceptres, de couronnes; les manteaux sont en haillons.)

LE ROI DE NAPLES.

Que diraient les sans-culottes s'ils voyaient

tous les rois d'Europe se disputer un morceau de pain noir.

A peine le roi de Naples a-t-il fait cette judicieuse réflexion que les sans-culottes, cachés auprès de là pour jouir de l'embarras des rois réduits à la famine, entrent en scène et roulent une barrique de biscuit au milieu des affamés. L'un de ces sans-culottes, le beau parleur de la troupe, dit aux souverains : « Tenez, faquins ! voilà de la pâture ; *bouffez.* » Bientôt les rois restent seuls ; ils se disputent de nouveau sur leur part de gâteau, quand la montagne enflammée gronde, éclate, pousse une lave brûlante dont les ondes sulfureuses descendent du cratère et arrivent sur les personnages. — Si j'en réchappe, je me fais sans-culotte, dit le roi de Naples. — Et moi, je prends femme, s'écrie le pape. — Et moi, je passe aux Jacobins ou aux Cordeliers, dit Catherine. — Mais, vœux impuissans ! conversion tardive ! l'explosion devient plus forte, la lave gagne du terrain, le feu assiége les rois de toutes parts,

ils tombent consumés et les entrailles de la terre entr'ouverte les engloutissent.

—

Quel langage! quelle conception! Est-ce français? est-ce populaire même? Quelle tourbe affreuse assistait donc à ces représentations où des hommes livrent d'autres hommes aux horreurs de la faim, et, avec d'atroces plaisanteries, les poussent presque dans un abîme de feu! Ah! Saint-Just adoucissait encore, quand il disait : « Ce ne sont pas les plaisirs de Persépolis, ce sont les joies de Sparte que nous vous avons promis. » Ce sont les joies des sauvages qui tournent autour de leurs victimes, misérables! et votre littérature est la chanson de mort des enfers, et vous osâtes la faire entendre sur la scène où parla Racine!

Mais, pour l'honneur de l'humanité, ce délire fut de courte durée : *Fénélon*, *Timoléon*,

Épicharis, et, plus tard, *Agamemnon*, vinrent purifier ces planches ainsi salies.

Tout excès tourne le dos à son but, et bientôt la désertion du public punit le Théâtre de la République d'une faute qui n'était pas la sienne. Malgré les principes exagérés de plusieurs des membres de cette société, pas un n'aurait voulu souiller sa mémoire d'une prose pareille s'il n'y avait eu ordre de recevoir ce chef-d'œuvre et de le produire au grand jour de la représentation.

Je dois donner une anecdote qui répondra à toutes les accusations : je la tiens de bonne source. Je la recueillis lorsque, par les soins de M. Mahérault et sous la haute influence de M. François de Neufchâteau, on voulut opérer la réunion des membres épars de la Comédie-Française; je devais connaître ceux à qui je me liais, il m'importait peu qu'ils eussent été passionnés, qu'ils eussent tiré à droite ou à gauche: je comprends tous les schismes politiques; mais j'avais besoin de savoir si j'avais affaire à d'honnêtes gens, car il n'est pas de conviction qui

puisse engager à commettre une action mauvaise. Jouer de plein gré de telles pièces, c'était, ainsi que le dit M. Etienne, « assimiler le théâtre à ces arènes sanglantes, où l'on donnait à la populace le spectacle de bêtes féroces dévorant des victimes humaines. » On perd son état, on va scier du bois en place publique s'il le faut, mais on ne devient point, de son plein gré, un missionnaire de sang et de férocité. Jamais je ne me serais associé à de tels hommes. Je m'enquis donc alors, je devais le faire; et, une fois bien instruit, je contractai : ainsi, justifier mes camarades, c'est me justifier moi-même.

Voici le fait.

L'usage de nos comités de lecture avait été adopté au Théâtre de la République, c'est-à-dire que les pièces étaient reçues par les comédiens et à la majorité des voix.

Le comité était au complet le jour où l'on devait entendre le *Jugement dernier des Rois;* un tel titre prescrivait le zèle : ne pas se trouver à cette séance aurait été se faire noter. On

était curieux, d'ailleurs, de savoir comment se tirerait d'un drame l'auteur fameux du *Dictionnaire des Athées.*

Le Jugement dernier des Rois, le Dictionnaire des Athées, quel hardi créateur d'étiquettes!

Il parut cet homme de génie, mais il ne parut point seul; la Convention le fit accompagner de trois commissaires pris au milieu d'elle. Ils ne revêtirent pas l'uniforme de représentant en mission auprès des armées, il est vrai, et même ils demandèrent d'être admis en se recommandant de leur seule qualité d'amateurs des lettres, excités par un titre qui promettait d'excellente littérature populaire.

On lut donc devant eux. Et en entendant un ouvrage si pauvre de qualités littéraires, si dénué d'intérêt, si plat, si forcené d'intentions, et, tant il y avait d'exagération, nuisant à la cause qu'il voulait servir, le comité pensa que, en effet, les trois représentans étaient de bonne foi, et qu'ils n'avaient nulle connaissance de l'œuvre

nouvelle, il crut même être dans l'esprit d'une bonne politique en se disposant à la refuser. Cependant, au moment suprême de la décision, nul n'osait prendre la responsabilité du premier mot, chacun s'attendait. Qui donnerait le mouvement? Ce fut Grandménil. Au commencement de la lecture, il se tint accoudé sur la table, et, le menton appuyé sur ses mains, ne quittant pas le lecteur du regard, ne manifestant aucune émotion; seulement, à mesure que les scènes filaient, ses mains unies se séparaient, son menton quittait peu à peu l'appui qu'il s'était fait, puis ses doigts maigres et crochus se promenaient autour de son cou, s'enlaçaient et imitaient machinalement l'action de serrer une cravate, d'abord doucement, puis un peu plus fort, ensuite à suffoquer. On sait combien était expressive la pantomime de ce comédien, d'autant plus expressive qu'elle avait parlé avant qu'il eût dit un mot. Cette fois cependant chacun de ses camarades cherchait le sens de cette attitude étrange, que

Grandménil prenait à son insu, lorsque se levant, après le dernier mot de la pièce, il eut l'air, aux yeux de tous, d'un homme que l'on hisse par une poulie : il semblait perdre terre; son corps fluet allait balancer au souffle du vent.

— Si nous recevons, et que *les autres* viennent, dit-il d'une voix gutturale, nous serons pendus !

Il entendait par *les autres* les souverains dont l'ouvrage parlait et sur lesquels il prononçait l'anathême. A peine a-t-il dit ainsi son avis que les trois conventionnels, muets et impassibles jusque-là, se lèvent spontanément; l'un d'eux marche à Grandménil, se dresse à côté de lui, et, s'associant à sa pantomime parlante, il met la main sur les épaules du pauvre diable, et pèse, comme fait le bourreau sur le patient lancé dans l'éternité; ensuite, sans changer d'attitude, sans ôter cette main de plomb, il répond d'une voix lente à l'objection proposée contre la pièce :

— Alors, citoyen Grandménil, voulez-vous être pendu, vous, pour ne l'avoir pas reçue?

Le narrateur de cette histoire ajoutait que le *Jugement dernier des rois* fut, à l'instant même, admis à l'unanimité. Ce narrateur est Michot : il pourra vous dire les noms des trois représentans.

—



VI

Rentrée.

Aspect de la salle. — Appel sans réponse. — Robespierre chez madame de Sainte-Amaranthe. — Physionomie inédite du dictateur. — Il devient amoureux.—Singulier mot de Pache. — Condamnation de madame Sainte-Amaranthe et de sa famille. — Mode des schals rouges. — Dernier adieu. — Réception que nous fait le public. — Talma. — Sa visite. — Mot de Contat. — Mes explications. — L'abbé Aubert. — Sa carte. — Généalogie de Charlotte Corday. — Je fais embrasser deux ennemis.

Au milieu d'un tel esprit littéraire et d'une tyrannie imposant aux arts le préceptorat de la démoralisation, quelle place pouvions-nous tenir? Qu'aurions-nous eu à conter à ce peuple

nouveau, à ce parterre transformé? Aussi hésitions-nous. On nous fit entendre qu'il fallait nous décider. Plusieurs de nos camarades avaient été forcés de prendre parti dans les rangs du Théâtre de la République, d'autres s'étaient engagés au théâtre de Montansier, ainsi, moins il restait d'entre nous, plus nous étions en vue. Déjà nous nous entendions accuser de nouveau. Pour ma part, j'avais un motif de crainte dont je donnerai bientôt l'explication : il fallait enfin payer de son talent ou de sa tête son tribut à la révolution.

Nous usâmes du procédé de Colin-d'Harleville quand il donna *Rose et Picard :* pour nous faire oublier, nous reparûmes.

Notre salle du faubourg Saint-Germain avait été singulièrement changée. La révolution voulut tout mettre à sa livrée, et d'abord le ci-devant Théâtre-Français, et puis ci-devant Théâtre de la Nation, se nomme aujourd'hui : THÉATRE DE L'EGALITÉ, *section Marat.* Les distributions et décorations intérieures ont

été bouleversées; ainsi, en vue de faire un théâtre plus populaire, et afin que les citoyens ne soient plus séparés les uns des autres dans des loges, mais réunis et confondus, toute la salle n'est qu'amphithéâtres; cet arrangement, d'après le projet du nouvel architecte, rappelle mieux l'égalité et la fraternité républicaines.

De distance en distance s'élèvent, depuis le premier amphithéâtre jusqu'au troisième, des espèces de colonnes en saillie, ornées des bustes des martyrs de la liberté et de ses plus ardens amis; entre ces derniers, et au lieu le plus apparent, vient d'être placé Marat, nouvel Apollon des muses dont l'excellent goût du temps veut greffer le sauvageon sur le beau laurier de nos muses antiques.

Par suite des mêmes idées, et comme tout doit être en accord dans le système de l'unité, le cintre de la salle, les draperies, et le rideau d'avant-scène sont peints des trois couleurs nationales, à raies égales et étroites. Nous avons

l'air de jouer dans une vaste tente de coutil ou de siamoise.

Et cependant, quelle sensation j'éprouvai quand se leva ce rideau vulgaire, quand il nous fit dans cette salle une large trouée d'où nous pûmes apercevoir les belles lignes d'architecture que l'on avait gâtées à grands frais, mais dont il avait été impossible de faire disparaître toutes les traces.

C'était là que venaient nous voir et nous entendre nos amis; là se plaçait le gai Champcenetz, là le brillant Condorcet, ici venait quelquefois sourire la gravité naïve de Bailly. Ah! si nous avions adopté ce triste mais héroïque appel que faisaient nos bataillons après de glorieuses et funestes journées; si, comme eux, nous avions nommé ceux qui avaient péri depuis notre absence, et qu'une voix solennelle eût répondu : « Mort au champ d'honneur! » combien eussent été longs ce triste appel et cette funèbre réponse!...

Morts au champ d'honneur tant d'hommes

brillans, nos modèles et nos maîtres ; morts au champ d'honneur tant d'hommes de lettres, nos appuis et nos conseils ; morts au champ d'honneur ceux qui donnaient à l'art scénique le mouvement et la vie ; morts, nos patrons, nos soutiens, nos zélateurs ; morts ceux en qui nous puisions et à qui nous rendions l'enthousiasme ; morts, les hommes qui faisaient notre salle belle, et les femmes qui la faisaient coquette et ornée ; morte aussi au champ d'honneur cette spirituelle Sainte-Amaranthe, et avec elle cette charmante et suave Emilie. Quel changement dans moins d'une année ! Naguère, je les voyais là, à deux pas de moi. Quand je me tournais ainsi, dans les *Fausses confidences*, leurs regards m'encourageaient ; cet effet leur appartient, un de leurs bravos dit presque à l'oreille me l'inspira ; et maintenant, c'est en vain que je cherche ces regards, que j'attends ces encourageantes paroles ; la loge même où je trouvais tout cela a disparu. Ce sanctuaire au velours frangé, où s'encadraient si bien ces

deux beautés aux types divers ; cette loge n'existe plus , un massif de marbre jaune la cache, et devant elle s'élève une statue colossale de l'Egalité : à la place des victimes, l'idole aux pieds de laquelle elles furent immolées.

Personne n'a pris plus de part que moi à la mort de madame de Sainte-Amaranthe et de sa fille. Chez elles, je m'étais fait une famille d'adoption, chez elles j'aimais aussi d'une bien vive et bien tendre amitié. La mort cruelle de ces deux dames m'affecta vivement, elle fit un vide dans ma vie, et, à cette heure encore, ma main tremble en écrivant ce tragique souvenir.

Les partisans de l'odieux Robespierre lui demandèrent ce meurtre atroce au nom de sa propre sécurité : il l'eut bien vite accordé. Faute de trouver des griefs plausibles, les cruels attachèrent un nœud de plus à la docile conjuration de Batz ; innocentes , elles moururent avec la fille Regnaud , qu'elles ne connaissaient pas, et avec elles périrent le

vicomte de Saint-Pons, M. de Sartines, alors mari d'Emilie, et le jeune Sainte-Amaranthe.

Sans m'appesantir sur de trop douloureuses circonstances, je révélerai, à l'occasion de cette immolation, plusieurs faits que je m'étonne de ne retrouver nulle part. Si les biographes tenaient compte, non-seulement des belles, mais des bonnes qualités; si même en laissant l'esprit ils s'attachaient à parler de ceux qui eurent une ame supérieure, un cœur plein de charité, un courage rare et à toute épreuve, eussent-ils oublié mes deux amies?

Dès 1792, la fortune de ces dames était perdue; l'émigration leur offrait un asile, mais elles ne voulurent être à charge à personne, et, courageusement, elles se résolurent à vivre de leur industrie. Mesdames de Sainte-Amaranthe, ces souveraines de salon, devinrent d'humbles hôtelières, elles tinrent une table où l'on donnait à manger à un prix très-modéré: ainsi elles vécurent et firent vivre. « Les crédits me tuent, » disait plaisamment la gente

Emilie en soulevant de ses mains délicates un trousseau de clefs reluisantes; et cette femme, qui savait donner un vernis au vulgaire et poétiser le commun, était alors aussi belle à voir que lorsqu'elle se mettait jadis au clavecin, seulement elle était belle d'une autre façon.

Dans toute prospérité, l'enseigne est pour beaucoup, la leur était la grace et la gaîté; ces deux exilées du sol français trouvèrent toujours là un pied à terre. Le peu qui restait d'aristocratie, non d'aristocratie de blason, mais d'aristocratie de bon goût, de talent et d'amabilité, allait encore dans cette maison de refuge; les Girondins y venaient oublier les graves théories qui fermentaient dans leurs ardentes imaginations. Après madame Roland, c'était mesdames de Sainte-Amaranthe. Ecoliers dociles chez la première, écoliers en vacances chez les deux autres, ils se partageaient entre ces deux résidences, prenant, quittant et reprenant la vie active et la vie reposée. Chose à remarquer, et qui peint d'un seul trait ce grand

revirement des positions sociales ; ils venaient se faire peuple dans le logis de celle qui naguère était la grande dame, et ils allaient se faire grands seigneurs républicains en l'hôtel où régnait la plus étonnante et la plus justement admirée des femmes du peuple.

Avec la Gironde furent proscrits ou suspects les amis de la Gironde, et bien que la maison de madame de Sainte-Amaranthe fût encore, comme jadis, un caravansérail dont la maîtresse avait un avis à elle, mais où chaque avis recevait accueil, s'il paraissait sincère; bien que cette maison ressemblât à ces auberges bâties sur la ligne de deux frontières, elle fut désignée à la haine des Montagnards après que l'active protection des Barnave et des Vergniaud lui manqua. Les hôtesses, il est vrai, toujours compâtissantes, reçurent et cachèrent plus d'un pauvre ecclésiastique, plus d'un proscrit de marque, et de tels actes de générosité avaient des qualifications criminelles; bientôt le toit des hospitalières fut désigné

comme un entrepôt mystérieux entre Coblentz et Paris, un réceptacle d'émigrés, un lieu où se tramaient de noirs desseins et d'où partait une correspondance liberticide.

Robespierre et ses amis espérèrent trouver là les indices d'une grande conspiration, mais, pour surprendre les coupables en flagrant délit, ils résolurent de ne point faire d'éclat; et parce que la commission était délicate, peut-être aussi parce que ces dames étaient jolies, le chef suprême se chargea de la grande découverte.

Il se rendit donc en personne chez madame de Sainte-Amaranthe; cette visite fit présumer à celle-ci les plus affreux résultats; mais le tribun, surpris de l'esprit de la mère, touché de la beauté et du charme de madame de Sartines, prit son ton de gentilhomme, et chercha à cacher les suites probables de sa démarche.

Peut-être serait-ce ici le lieu de détromper ceux qui n'ont pas vu Robespierre, et peut-être aussi ceux qui l'ont vu et ne l'ont point

approché. Cet homme avait une mauvaise nature; mais une éducation supérieure, une vaste ambition, développée par les circonstances, la passion de faire de l'effet et le désir de plaire lui avaient donné un grand empire sur lui-même. Quand il le voulait, il imitait parfaitement l'homme aimable; son esprit un peu cherché ne manquait pas de saillie; son aisance, un peu apprêtée, n'était pas dépourvue de grace. Il ne dédaignait point les conquêtes agréables, il les recherchait même; il riait parfois, mais bien en secret; s'il fut un Néron plébéien, il négligea souvent l'éducation de Burrhus pour une éducation plus moderne et à la Faublas; comment donc! il faisait le couplet, il le chantait, et, malgré son accent artésien, sa voix était agréable : un peu voix de tête; il exécutait le tril, mais envieux de tout et de tous, dans le même temps qu'il craignait le pouvoir de Danton, il jalousait les succès de Garat; partout où des hommes étaient rassemblés, partout où seulement étaient deux fem-

mes, il aurait voulu fixer l'attention, intéresser, séduire, entraîner: il aurait recherché la réputation de battre le guet sous la régence. Robespierre désira toutes les dominations, celle du boudoir comme celle de la tribune. Des gens qui l'ont vu de près m'ont donné la conviction que les regards des femmes n'étaient pas les derniers attraits de son pouvoir suprême, il aimait à les attirer, mêlant la coquetterie à ses ambitieuses pensées; les ames ardentes des dévotes lui plaisaient, il cherchait à jeter son prestige sur les imaginations tendres, il se croyait une sorte de Mesmer galant et politique, une torpille faite homme; il avait foi au magnétisme de ses yeux pénétrans, mais malades: ses conserves étaient un de ses ressorts, c'était le voile sous lequel il faisait scintiller son regard d'apparition; il avait calculé l'effet que donnait à l'œil cette interposition nuancée des verres; quand il les ôtait, il était de bonne humeur, c'était le signal des mots agréables, alors aussi il s'attendrissait ou se jetait dans la mélan-

colie douce ; sous cette fragile armure, il se croyait plus qu'un homme, il se laissait aller à être un simple mortel quand il s'en dépouillait. Chaste par tempérament, mais voluptueux par imagination, malgré le haut bruit que fit sa grande rigidité, plus d'une femme put lire à nu dans ce qu'on appelle le miroir de l'ame, et, ce qui n'est pas en faveur du proverbe, aucune n'en fut effrayée.

Chez Emilie, il se dépouilla de ses lunettes redoutables, c'est-à-dire qu'il y aima, non pas en Robespierre, mais en vrai Céladon.

Madame de Sainte-Amaranthe, qui se voyait perdue avec sa famille, eut bientôt calculé de quel parti cet amour pouvait être pour la tranquillité de tous ; elle obtint de sa fille de ne point repousser trop brusquement les hommages du tribun, d'autant qu'il les présentait en homme du monde. On l'admit dans l'espèce de cercle à la Louis XIV, ou plutôt dans la véritable cour d'amour dont était entourée la plus belle et la meilleure des femmes.

Là, comme tous les autres, le dominateur s'humilia ; il froissa la robe, baisa le bout du gant, ramassa l'éventail, fit ouvertement le madrigal, et glissa en secret le billet doux ; là, il parcourut la carte de Tendre, et visita le village de Petits-Soins avec une exactitude, et un zèle à la Scudéri ; là, il essaya chevaleresquement d'éconduire ses rivaux et de tromper le mari. Que l'on s'imagine cela : Robespierre essayant de faire un Sganarelle !...

Cependant ses amis étaient mécontens, ils murmuraient, ils allèrent jusqu'à crier à la trahison ; mais comme un chef de parti ne se fait pas si vite, qu'un chef de parti est aussi difficile à créer qu'un mot de parti, que l'on jette hardiment à l'aventure, qui étonne d'abord, puis circule, puis signifie si précisément une chose qu'il n'est plus possible d'en trouver l'équivalent, car autour de ce mot se sont rangés amis et ennemis, intérêts, passions et colères, et qu'à tout cela il faut une vie de plusieurs années, Robespierre ne pouvait être

tout d'un coup remplacé par les siens, ni être tué par eux, son nom faisait leur force, leur renommée; c'était comme la peau de je ne me souviens plus quel chef, tendue sur une caisse de tambour : une autre peau aurait fait le même bruit sans réveiller les mêmes idées.

N'obtenant rien par la persuasion et les remontrances, ils résolurent de perdre Armide à défaut de Renaud. En conséquence, ces zélés feignirent de partager les sentimens du maître, mais ils s'arrêtèrent à l'admiration, et, pour être plus à portée d'approuver, ils se firent admettre dans les délices de Capoue.

Quand je dis les délices, il faut s'entendre cependant. Emilie aurait marché à la mort avant de céder à une passion odieuse. Le salut seul des siens pouvait l'engager à accueillir Robespierre, mais depuis qu'il fréquentait dans la maison, à défaut d'amour on lui donnait des fêtes. La rigidité républicaine s'accommodait fort bien des mets succulens, des vins rares et des desserts exquis. Robespierre,

dont la fureur était d'avoir toujours des témoins de ses succès et qui ne comptait un triomphe qu'autant qu'il pouvait dire : « Applaudissez ! » désignait lui-même les personnes devant lesquelles il était jaloux de faire étalage de son bonheur, bonheur en herbe, ai-je dit, quant au cœur, mais non pas tout à fait ainsi quant aux jouissances de l'estomac.

Ce qui devait sauver ces dames les perdit, et perdit ensemble ceux pour qui elles voulaient conjurer l'orage.

Après la première poussée des feuilles, après les premiers lilas, comme on dit à Paris, la sensualité du nouveau Sybarite fut vivement excitée. Il était, on l'a vu, grand amateur de roses, de guirlandes et de parfums ; il voulut aller savourer l'air pur des champs, se couronner de fleurs sous de frais berceaux, tendre sa coupe à celle qui le charmait, la remplir et la vider avec elle, espérant que cette ivresse partagée en amènerait une d'une autre espèce,

devant laquelle on était fort retardataire d'après un mot d'alors.

C'était à Maisons, à quelques lieues de Paris; là, Robespierre avait arrangé sa victoire et disposé ses spectateurs. Il but, il devint tendre; il but encore, et dès-lors son rêve se divisa en deux parts; il divagua d'amour, mais il parla de la haute position dont il voulait atteindre le faîte; il but trop, sa tête froide s'échauffa, sa langue parla de l'abondance de ses pensées; il oublia l'amour pour être tout à ses grands projets, à ses projets ambitieux, enfin il dit ses secrets et le secret des adeptes.

Le lendemain, un homme, un homme que je ne saurais nommer, un homme dont le repentir a été jusqu'au poison, un de ceux que Robespierre avait le plus fortement touchés de sa baguette à la Mesmer, un malheureux que j'ai vu pleurant des larmes de sang, frappant la terre de son front avec des cris à me déchirer l'ame, un ami qui me trouva plus encore à l'heure de son remords qu'à l'heure de ses

joies et de ses succès, et qui put à peine porter deux années de plus le poids de ce qu'il nommait son crime, que je nommerai, moi, devant tant d'expiation et mille preuves d'honneur données avant ces temps funestes et données après qu'ils furent passés, que je nommerai, dis-je, du transport, de l'égarement, de la fascination, de la folie si l'on veut, cet homme auprès duquel un prêtre aurait employé l'exorcisme et le médecin les douches, et qui se punit, lui, avec de l'opium, vint le lendemain de cette fête trouver Robespierre.

Le tribun était fort sombre, il savait à quels excès il s'était porté, et chez lui la sobriété aurait été un calcul si elle n'avait été une vertu de tempérament. Il était donc sombre, parce qu'il était mécontent de sa santé et honteux de sa faiblesse.

— Qu'as-tu fait, Robespierre, qu'as-tu fait? dit celui qui l'abordait et sans autre préambule.

— Quoi! quoi! De quoi s'agit-il?... La patrie est-elle en danger?

— Elle est perdue! et son homme le plus éminent perdu avec elle.

Robespierre se sentait nommé dans l'épithète : il se leva.

— Explique-toi, dit-il; tu me fais de la fantasmagorie.

— Plût au ciel que c'en fût!

— Enfin?

— Hier.... hier soir....

— Eh bien!... Hier soir, tu as été des nôtres, tu nous as fait raison.

— Raison.... raison....

— Allons! j'ai perdu la mienne, veux-tu dire?

En disant cela, Robespierre se couvrit la figure de ses mains; son corps, ordinairement jeté d'aplomb, se courba; ce mouvement de contraction nerveuse qu'il déguisait assez bien et qui d'ordinaire se faisait sentir dans ses épaules et dans son corps, l'agita comme une

fièvre violente ; il avait un vague souvenir de la veille, il était torturé ; l'autre, craignant une attaque de nerfs, cessa un instant, mais Robespierre se dégageant, pour ainsi dire, de lui-même, fut prendre le survenant aux deux revers de l'habit, et là, cramponné comme un malade qui interroge son médecin espérant un démenti à ses pensées, ou même intercédant une contre-vérité.

— Eh bien? dit-il.

— Eh bien! répondit brusquement l'autre ainsi collé à Robespierre, et mesurant pour la première fois la taille de son idole; eh bien! tu as révélé ton secret.

— J'ai dit?....

— Plusieurs noms.

— Plusieurs noms! répéta le tribun, toujours accroché et ne donnant à ses paroles que l'intonation d'un écho.

— Le nom de ceux dont tu voulais faire justice.

— J'ai nommé?....

— Ceux qui balancent ta puissance, riposta vivement l'autre pour le secouer; et, comme il n'en obtenait pas le mouvement qu'il espérait, il ajouta avec un air de pitié :

— Et devant des femmes !

— Ces femmes m'aiment.

— Elles parleront.

— Elles m'aiment !

— Va donc jeter ce mot aux Jacobins pour te justifier.

Et en disant cela, l'homme qui dialoguait avec Robespierre le prenait à bras le corps, le détachait assez brutalement des revers de son habit, et le poussait pensif, préoccupé, sur un fauteuil où il resta.

Mes lecteurs, qui s'étonneraient que l'on osât parler de cette sorte au pacha de la Convention, voudront bien lire cette petite digression dont je ne trouverais pas ailleurs la place.

Les familiers présentaient Robespierre comme la figure visible du principe abstrait de la grande théorie, et à peu près comme

au commencement ils avaient présenté Mirabeau qui figurait, lui, la force de ce même principe; mais il n'est guère de béatifié en qui le sacristain veuille croire, et si ces Messieurs respectaient en public la parole du maître, ils n'avaient pas toujours la même révérence en tête-à-tête ; par exemple, je me suis laissé conter que Pache se moquait assez ouvertement de certaines crédulités puériles du grand homme. — Je parie, lui disait-il, que tu tiens ça de ta laitière. — Et Robespierre ne disait pas non, car plus d'une fois la fille de Duplay lui vint apprendre des nouvelles puisées à cette source, notamment celle des boulets de canon introduits par des émigrés dans des citrouilles adroitement collées.

Deux jours après la scène de Maisons, mesdames de Sainte-Amaranthe, M. de Sartines, le vicomte de Saint-Pons, et, jusque au jeune fils, furent arrêtés. Je crois même que le vicomte ne s'était pas trouvé à la fête, mais il était allé à cette campagne le lendemain.

Au moment de l'arrestation de ces dames, elles avaient tout disposé pour fuir. Deux heures auparavant, elles reçurent une lettre qui les avertissait : l'écriture leur en était inconnue. Elle n'était pas de cet ami repentant dont j'ai parlé, il me l'aurait dit plus tard ; fut-elle donc écrite par Robespierre? plusieurs l'ont cru, j'aimerais à me le persuader. On n'est pas plus absout du sang versé qu'on n'est homme de bien pour avoir fait une action louable, l'honnête l'homme, l'homme humain doit prendre soin de toute sa vie, et pourtant il faut tenir compte aux grands criminels d'une action qui leur laisse encore quelques vestiges d'humanité. Celui qui (c'est de Courtois que l'on sait cela) disait à propos des timides : « Formons-leur le calus ! » n'aurait donc pas eu ce calus lui-même? cela est bon et consolant à penser. Il y a un mystère qu'emportent avec eux ces hommes de sang. Je les ai bien examinés, examinés de près, ils m'ont touché comme la tenaille qui va déchirer les chairs du patient,

eh bien! après avoir jeté mes regards dans leurs regards, j'ai vu souvent qu'il y avait dans la vie de ces fléaux moins du loup que du désespéré menteur, et du fat flagellé d'ambition, qui a donné son ame au diable pour des battemens de mains.

Le courage est une grande supériorité, et surtout devant une mort qu'il faut attendre et voir venir dans toute la plénitude de la vie; partout où se montre alors cette énergie sans ostentation, elle a droit à nos égards et à nos éloges, mais combien ne doit-elle pas nous toucher lorsqu'elle paraît chez les femmes; quand la faiblesse se change ainsi en force ne doit-il pas y avoir pour elle étonnement et admiration?

Avertie qu'il fallait se préparer à mourir, Emilie coupa elle-même ses beaux cheveux, et les donnant au directeur de la Conciergerie:

— Tenez, Monsieur, lui dit-elle, j'en fais tort au bourreau, mais c'est le seul legs que je puisse laisser à nos amis. Ils apprendront ceci,

et peut-être viendront-ils un jour réclamer un souvenir de nous. Je me fie à votre probité pour le leur conserver.

Le moment du supplice arrivé, ce fut elle qui occupa sa mère et les siens, tâchant de distraire leur imagination de l'affreuse pensée. Ils avaient été accusés, entre autres crimes, d'avoir voulu assassiner Robespierre, et, pour cela, on les revêtit de la chemise rouge.

— Ah mon Dieu! dit Emilie en souriant quand on lui passa la sienne, ne trouvez-vous pas, Messieurs, que nous avons l'air de cardinaux?

Ce mot resta : ceux dont on teignit ainsi désormais le linceul funèbre furent nommés LES CARDINAUX; bientôt même les femmes portèrent des chales rouges en mémoire de ces sanglantes parures; la mode drapa sur leurs blanches épaules, et étala pendant des années aux regards des tueurs la couleur dont ils ne soutinrent pas toujours la vue. Ainsi de leur

divinité la plus coquette les femmes firent une inévitable Némésis.

Cependant les deux courageuses victimes et leurs amis allaient à la mort sans sourciller, causant ensemble comme lorsqu'ils prenaient jadis la même route pour courir à Longchamps dans leur élégant équipage. Un seul instant Emilie cessa de parler : son regard traversait la foule, il avait trouvé au milieu de tout ce peuple un ami, un ami dont elle était adorée, celui dont j'ai parlé en des temps plus heureux, cet artiste alors au commencement de sa réputation, maintenant dans le fort de ses triomphes, charmant de sa voix délicieuse et de son jeu spirituel un de nos grands théâtres, cet ami était venu recevoir là le dernier adieu ; mais bientôt la voiture l'ayant dépassé, tout ému, près de défaillir, et pourtant soutenu encore par cette émotion même qui est la force des mourans, il put avancer de nouveau et avancer assez pour recevoir un long regard et comprendre une injonction suppliante de fuir cette scène de dé-

solation et de deuil. Je n'osai jamais depuis parler à l'artiste célèbre de cette douloureuse entrevue, de ces adieux solennels où durent se parler et se comprendre deux ames si nobles et si dignes l'une de l'autre, mais à présent qu'il sait que je suis instruit, car il lira ce que j'écris, s'il n'a point été informé de ce dépôt confié au directeur de la Conciergerie, ou si l'ayant réclamé, il n'a pu l'obtenir du dépositaire, il sait aussi qu'une fois je rachetai une boucle de cheveux d'Emilie, joyeuse enfant alors et déjà femme charitable, qu'il vienne prendre sa part de ce trésor de souvenirs, cette boucle est à lui et à moi.

Après de telles pensées, comment parler de la gloire de notre rentrée ? Ceux qui vinrent nous voir étaient bien des nôtres et ils nous le prouvèrent ; nous avions eu à cœur de prouver aussi que les comédiens français n'avaient pas voulu changer de bannière : nous jouâmes *la Métromanie* et *les Fausses confidences*.

La Métromanie fournit mille allusions dont les spectateurs nous firent la flatteuse application. Le Métromane, c'était nous; le sévère Capitoul qui veut faire rimer le poète entre quatre murailles, c'était la personnification de nos persécuteurs. Il semblait qu'on voulût nous venger de tous nos malheurs. On applaudissait sans fin; la pièce fut dite par distique; montre à la main, le spectacle dura une fois de plus qu'un spectacle ordinaire, c'est-à-dire qu'il y eut quatre heures pour les pièces et quatre heures d'applaudissemens pour les comédiens. C'était une ivresse difficile à exprimer. Contat se trouva mal après sa première scène, mais l'attendrissement lui fut favorable: elle devint éblouissante. Moi, à qui il ne vaut rien, je mouillai continuellement de larmes ma prose et mes vers; je ne répondis guère, je crois, à l'accueil qu'on me fit, mais, après un tel accueil, il fallait être ingrat ou prendre la résolution de devenir bon. J'y tâchai aux représentations suivantes.

Ainsi nous reprenions notre rang, et Préville, notre vieux Préville, notre grand artiste, vint encore une fois faire resplendir la scène des dernières lueurs de sa force comique, et constater par sa présence que là où nous étions, nous les fidèles, nous les persécutés, et je peux dire nous les braves, là aussi était la COMÉDIE-FRANÇAISE.

Quelque chose aurait manqué au bonheur de notre rentrée si je ne l'avais fait servir à une grande réconciliation entre le plus tragique des comédiens et la première des actrices de comédie.

Ceci mérite quelques explications : j'y suis mêlé pour beaucoup, et comme la haine cordiale que Contat porta long-temps aux acteurs du Théâtre de la République est de l'histoire, les circonstances suivantes donnent la raison de la lettre fort connue, écrite après notre sortie de prison par notre Célimène à l'Hamlet d'un théâtre rival, lettre qui fut une éclatante répa-

ration à un homme de cœur et une réparation due.

J'ai conté ailleurs comment j'avais copié la preuve de la parenté de Charlotte Corday avec notre grand Corneille ; j'avais brûlé chez moi deux de ces copies, mais une troisième circula jusque chez Fabre, qui (il faut lui rendre justice), bien loin d'en vouloir mésuser, conservait cette pièce comme un précieux document. Après la mort malheureuse de Fabre, un de ces patriotes subalternes dont le système était de battre de la petite monnaie avec tout pendant que les chefs battaient de grosses pièces, ce patriote en sous-œuvre, dis-je, s'empara, je ne sais comment, de ce papier, dans l'intention de m'en faire proposer le rachat sous main. Il apprit, sans beaucoup de peine, que j'avais une sœur ; c'était un bon intermédiaire, un intermédiaire dont la discrétion était sûre. Il ne s'agissait que de savoir son adresse : en sortant de la section de Bondi, où cet homme se rendait régulièrement tous

les jours, il rencontra Talma, que tout Paris connaissait à son costume romain francisé, il s'adressa à lui. Le tragédien, craignant un de ces piéges dont la police républicaine ne se faisait pas faute, s'étonna qu'un patriote, patriote par le costume et patriote par le langage, s'enquît ainsi de la sœur d'un homme en arrestation comme suspect. Le marchand de papier volé répondit assez adroitement que le citoyen Fleury lui devait une somme pour anciennes fournitures, et qu'il se proposait de savoir si la sœur pourrait le solder. Après cette explication plausible, il allait prendre congé; Talma, malgré les raisons données par l'individu, lui trouvant un certain air de mystère, l'arrêta.

— Mais, citoyen, lui dit-il, que diantre vas-tu réclamer de l'argent à un homme en prison?

—Bah! ces aristocrates ont toujours de vieux écus rouilles fourrés quelque part.

Et puis, oubliant son rôle de créancier:

— Il était bien riche, n'est-ce pas, Fleury ?

— Mais, toi, son fournisseur, tu devais connaître la maison..... Du reste, combien te devait-il ?

— Oh ! un rien.... une bagatelle pour lui, beaucoup pour moi : deux cents écus.

— Six cents livres ?

— Ecus, écus ! Pas assignats.

— Belle raison pour tourmenter un détenu.

— Ecoutez donc : on a une femme, des enfans....

Talma étudiait son homme pendant cette conversation. Sans bien se rendre compte du fond de l'affaire, il vit que ce prétendu créancier était plus intéressé que méchant, et comme il savait à peu près où j'en étais par madame Bellot, à qui, pour le moment, je pouvais à peine payer la modique pension de ma fille et de ma sœur, il prit la résolution de me dégager de cette inquiétude de plus.

— Ecoutez, dit-il au fournisseur, vous me paraissez un brave homme ; on a des opinions

différentes, mais on a été camarade, il reste un peu de faible là pour les anciens amis. Ne tourmentez ni Fleury, ni sa sœur : ce n'est pas le moment. Venez demain chez moi, j'acquitterai votre dette.

Il lui dit ensuite où il le trouverait et à quelle heure, puis il partit.

Le patriote fit un salut qu'il renouvela le lendemain matin chez Talma à l'heure dite.

Les six cents livres étaient préparées sur une table, et, avant de les livrer, Talma réclama la facture et l'acquit. En ce moment, cet homme tirait de son gilet à manches un papier de fort petite dimension, puis il le rentrait fort préoccupé de cette pantomime ; mon camarade crut, attendu le peu de surface de la feuille, que le créancier avait enflé le mémoire.

— Eh bien ! en finissons-nous, citoyen ? dit-il à son homme.

— C'est que je vas vous dire, il y a une petite chose....

— Oh ! oh ! Voyons la petite chose.

— Vous êtes un *bon vivant*, citoyen Talma. Le détenu Fleury ne me doit pas de fournitures.

— Alors, j'ai beau être *bon vivant*, mon camarade; je n'ai rien à payer.

— Mais j'avais quelque chose à vendre au détenu Fleury.

— Un détenu n'achète que sa liberté.

— C'est que c'est quelque chose qui y ressemble, citoyen Talma.

— Je ne te comprends pas.

— Voyez si ça vaut six cents livres.

— Ça vaut de l'or! s'écria Talma après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le papier, prends, prends! et souviens-toi d'être discret.... si j'ai payé, tu as vendu.

Talma avait vu d'un coup d'œil tout le parti que nos ennemis pouvaient tirer de cette pièce: alors on panthéonisait Marat, alors on le faisait trôner dans tous les lieux publics; c'était sous son invocation que tout se faisait: on venait de le placer dans un nouveau signe de

croix (quand on invoquait sainte Chicorée, vierge et martyre, il était tout naturel que Marat eût pris rang dans une trinité de fabrique nouvelle). Et j'avais osé écrire une généalogie qui était un éloge! et j'osais faire circuler que Charlotte Corday était la petite-nièce d'un grand homme alors que *l'ami du peuple* avait péri par elle! Qu'était-ce que les cent quatre-vingt-dix-huit griefs de Collot-d'Herbois contre ce seul grief! Mon camarade comprit qu'il importait à mon salut de soustraire cette pièce, et il l'acheta.

Talma devait gagner à ce marché et mon amitié et ma reconnaissance, d'autant que ce fut l'abbé Aubert qui le força de se dévoiler, attendu qu'alors fort aigri contre le Théâtre de la République, je n'épargnai pas plus Talma que les autres, et peut-être un peu moins lui que les autres. L'abbé Aubert, homme aimable, auteur de fables charmantes, et, au par-dessus, homme de bien, désira qu'il n'y eût plus d'inimitié entre moi, son ami, et Talma,

auquel il s'intéressa dès ses débuts; il voulut, il exigea que mon jeune camarade le vint accompagner dans la première visite qu'il me fit au sortir de prison. Je ne me trouvai pas chez moi, mais tous deux laissèrent des cartes de visite après lesquelles il fallait bien ne plus tenir rigueur.

Audacieuses cartes!.:.. mais je vais en parler. Revenons à Contat et à notre représentation de rentrée.

Après m'être déshabillé, je passai dans la loge de la triomphante Araminte. — Fleury, me dit-elle, voilà une soirée qui fait mal et bien. — Je la regardai, et je trouvai que, en effet, cette éclatante bienveillance du parterre l'avait plus changée et plus pâlie que onze mois de prison et de cruelle attente; j'allais lui faire un sermon pour l'engager à prendre son bonheur avec plus de philosophie, quand je vis son mobile visage s'animer des plus belles couleurs comme par enchantement, et sa tête, un peu penchée sur le côté, se redresser avec une

action extraordinaire; j'avais en même temps entendu dans le corridor les pas d'une démarche mesurée, je pensai qu'il y avait du mystère, et, hypocrite de discrétion, je regardai dans une des glaces donnant juste vis-à-vis la porte entr'ouverte : Talma était là ; il s'avança, j'allai à sa rencontre, et, lui prenant les mains, je le présentai à Contat. Mon jeune ami, après avoir joué sur son Théâtre de la République, était allé dans notre salle voir une partie de la seconde pièce, et venait, disait-il obligeamment, complimenter ses anciens chefs et toujours ses maîtres, du triomphe que leur avait décerné tout Paris.

— Mon ami, lui répondit Contat, mais d'un air tout gracieux et avec la physionomie la plus souriante; mon cher Talma, ce que vous dites-là est très-aimable, mais croyez qu'il y aurait eu plus de monde pour nous voir guillotiner.

Ce mot, plus que vif, ne pouvait être trouvé que par la haine d'une femme. Talma me

serra la main, puis il allait se retirer avec la dignité d'un cœur blessé d'une injustice, je lui barrai le passage; il insista, je fermai la porte, et nous voilà clôturés et face à face.

— Il faut s'entendre, dis-je en me tournant vers la faiseuse d'épigrammes, Talma m'a recommandé certain secret, mais je dois le révéler; nous étions trois à le connaître, nous serons quatre. Y consentez-vous, mon ami?

Tout ému, Talma ne répondit pas; je voulus que son silence fût un assentiment, et tirant mon portefeuille, je dis à Contat, dont le grand œil noir me questionnait.

— L'abbé Aubert vous a-t-il fait visite?

— Je l'ai vu : il est bien changé.

— Il tourne toujours agréablement les vers.

— Je n'en doute pas; mais si c'est cela que vous voulez nous dire, je crois, Fleury, qu'on peut ouvrir la porte.

Je continuai.

— Il vint me voir, il y a environ trois semaines, avec Talma : Robespierre vivait en-

core. Ils ne me trouvèrent pas. J'ai là leurs cartes de visite.

— Des cartes de visite ! ceci devient bien mystérieux. Que ne disiez-vous cela !... Talma, mettez un verrou de plus.

Talma sourit et moi aussi. C'est quelque chose que d'amener une explication sur ce terrain favorable.

— Eh bien ! vous reçûtes donc des cartes de visite, continua Contat, avec ce ton dont elle seule avait le secret et qui la faisait être maîtresse du parterre.

— Voilà celle de l'abbé Aubert, dis-je.

— Ah ! ah ! un quatrain..... Un quatrain, bon Dieu ! c'est terrible !

— Lisez, lisez.

Elle lut :

Tout Paris s'étonnait de te voir en prison.
Pour moi quelque regret, cher Fleury que j'en eusse,
J'en trouvais dans ton art une forte raison,
Ils t'avaient sûrement pris pour le roi de Prusse.

— C'est joli ! dit-elle après avoir lu.

— Et hardi.

— C'est contre-révolutionnaire.... Et si l'on connaissait cela, l'abbé Aubert pourrait bien aller coucher à la Bastille.

— A la Bastille ! Quel contresens! dit Talma en riant.

— Ah ! mon Dieu !.... C'est cette carte de visite qui me bouleverse.

— Sachons donc un peu ce que fera celle de Talma.

Et je présentai l'acte généalogique de Charlotte Corday.

— Mais, c'est votre écriture?

— N'importe ; lisez, lisez.

Elle lut d'abord ces deux vers de *Cinna*, que j'avais mis en tête :

Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit.
La vertu nous y jette, et la gloire le suit.

Et ensuite :

Pierre CORNEILLE,
maître des eaux et forêts, de la vicomté de Rouen,
épouse Marthe PAISAN :
de ce mariage naquirent quatre enfans.

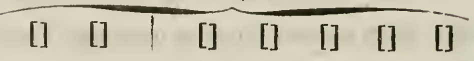
Thomas Corneille, poète.	Pierre Corneille, dit le grand.	Marthe Corneille.

Marie Corneille épouse en premières noces Monsieur Dubuat, tué au siége de Candie. Elle épouse en secondes noces Jacques Farci, trésorier de France, au bureau des finances d'Alençon; elle eut du premier mari un fils mort théâtin à Paris, et de Jacques Farci, deux filles.

Marie Farci épouse le sieur Le Coustelier-de-Bonnebose, mort fort âgé à Paris, n'ayant laissé qu'une fille mariée à Caen.

Françoise Farci épouse Adriain De Corday, seigneur de Cauvigny et de Launay, capitaine des gardes du duc de Bourgogne, d'une des plus antiques maisons de Normandie; devenue veuve, elle réclama la succession de Fontenelle, mais elle en fut exclue en vertu du testament de celui-ci; elle mourut à Alençon, après avoir eu un fils.

Jacques Adriain de Corday, marié à Renée-Adélaïde De Belleau, dame de Lamotte; ils laisserent quatre fils et quatre filles.



Jacques François De Corday, sieur d'Ermont, épouse Marie-Charlotte Gautier-des-Antiers, desquels naquit

Charlotte Corday.

— Mais, Fleury, dit Contat après cette lecture, pâlissant, cette fois, et baissant la voix; on se prosterne toujours devant le buste de Marat.... Voilà de quoi vous faire pendre!

— Encore un contresens, ma chère!... Heureusement que Talma est mon complice, et, puisque vous le croyez si bien avec les puissances, que dis-je? puisque vous le croyez lui-même une puissance, vous n'avez rien à redouter pour moi.

Alors prenant mon jeune camarade par la main, et le forçant à s'asseoir, je lui fis subir le récit de sa bonne et généreuse action.

— Eh bien! dis-je ensuite à Contat, étonnée, attendrie et quelque peu confuse, ne ferez-vous pas réparation du mot de tout-à-l'heure?

— Oh! si j'étais un homme! dit-elle en se levant, et se posant comme madame Patin quand elle réclame son chevalier.

— Mais vous êtes une femme, répliquai-je; puis je poussai doucement sa belle tête vers les lèvres de Talma.

Il faut le dire, il n'y avait plus que la moitié du chemin à faire des deux côtés : on s'embrassa.

Nous venions de jeter les bases d'une réconciliation plus générale.

—

VII

Acrostiches historiques.

Ce qu'était devenu le faubourg Saint-Germain. — Beaucoup de gloire, peu de profit. — Changement dans les mœurs. — Proscription de quelques lettres de l'alphabet. — Vogue de Dumoustier. — Le parterre à la fleur d'orange. — Une ancienne connaissance. — Historiettes du chevalier Richard.

Il ne se fait pas de révolution chez un peuple qu'il ne s'en fasse dans ses habitudes, et celles que le public parisien avait prises depuis notre incarcération l'avaient éloigné du faubourg

Saint-Germain pour le rapprocher du centre où se trouvaient tant de spectacles et des spectacles si divers. Le noble faubourg, jadis si florissant, avait été mis en interdit, et, depuis lors, ses vastes hôtels sonnaient le vide, l'herbe croissait dans ses rues. Quand venait le soir, on s'y trouvait avec un sentiment de terreur, un vent froid glissait au travers des portes cochères, et nul bruit vivant n'empêchait d'entendre ses longues plaintes. On passait vite au milieu de ces palais encore debout, on y aurait presque désiré des ruines; des ruines sont moins tristes que de splendides demeures sans habitans, les ruines ont un monde à elles, une dévastation qui leur sied, les envahissemens des arbustes et des hautes herbes les parent, les oiseaux de nuit et les bêtes fauves même les peuplent, la destruction est près des ruines, mais la mort n'y est pas. Au faubourg Saint-Germain était la mort sans la destruction, et, en ce qui nous concerne, après les premières visites que l'on avait cru devoir nous faire,

nous nous ressentîmes du sinistre voisinage et des idées qu'il faisait naître.

L'émigration nous avait enlevé nos loges à l'année, c'est-à-dire nos recettes les plus sûres, nos recettes infaillibles, car lors de notre bon temps, et même les jours où il n'y avait point apparence de chambrée, nous pouvions compter nos tributaires par le nombre d'espaces vides; nous attendions même avec impatience la première mauvaise soirée pour nous réjouir à compter nos absens. Ces loges inhabitées qui nous font ordinairement jouer si froid, et dont la physionomie, vue de la scène, est si triste qu'on pourrait dire qu'elles bâillent, ces loges alors nous rendaient joyeux, ces cases noires de notre échiquier nous indiquaient quelle bonne partie nous jouions. Heureux temps où l'amour-propre n'était jamais en souffrance que la fortune ne vous offrît une consolation!

Cependant, vers les lieux habités de la grande ville, on faisait mille éloges de nous et de notre courage, mais on ne passait guère les

ponts pour nous les apporter en effectif. Ce n'était pas le moyen de nous rétablir de nos longs malheurs ; nous aimions le théâtre de nos succès, mais c'eût été par trop édifiant de rester fidèles aux vieilles murailles d'un temple sans adorateurs. Nous fîmes comme Mahomet : la montagne ne voulant pas venir vers nous, nous allâmes vers la montagne.

Sageret, directeur de la salle Feydeau, ancien Théâtre MONSIEUR, nous offrit un asile. Nous conclûmes un arrangement d'après lequel nous devions jouer tous les deux jours et alterner avec son opéra. Sageret, homme habile quand trop d'ambition ne l'aveuglait pas, avait interrogé la mode, il avait compris le parti qu'un directeur adroit pouvait tirer de nous.

Nous devînmes le Théâtre de la Réaction.

Mais nous ne le devînmes pas autant avec nos pièces nouvelles qu'avec les pièces anciennes, et parmi les anciennes, non pas tant avec les chefs-d'œuvre qu'avec les ouvrages où

règne la grace, où brille l'esprit. Boissy, Marivaux, Gresset, Dorat et ses successeurs revinrent sur l'eau de plus belle. Ce fut comme un naufrage d'où surnagea la pacotille la plus légère. Contat, dont la verve était si comique, dut laisser reposer cette qualité pour s'en tenir à la finesse brillante : de tout temps, elle devait être l'actrice à la mode, mais dès lors elle fut proclamée l'idole du public; je devins, moi, son partner indispensable : on me nomma Fleury-fleuri.

Le public d'alors voulait moins penser que se distraire : on sortait d'une crise si cruelle! on jouissait du présent, on oubliait le passé, on escomptait gaiement l'avenir. On se disait avec Figaro : « Qui sait si le monde durera trois semaines. » C'était un grand arriéré que l'on se faisait solder par le plaisir; on fouillait l'histoire, non plus pour lui faire de tragiques emprunts, mais des emprunts gracieux; on avait trouvé que la régence était le bon temps de la France, on eut une sorte de régence de

la terreur. La sévère bigoterie d'un grand roi donna lieu, jadis, à l'explosion subite du libertinage de cour ; la terreur fut la bigoterie du patriotisme, on protesta contre elle par ce libertinage improvisé de tout une ville ; mais comme, cette fois, le ressort avait été plus pressé, que la bigoterie d'un monarque avait tout contenu sans rien détruire[1], et que la bigoterie du patriotisme dévasta la France et détruisit les lieux d'assemblée, le débordement se fit dans la rue, sur les places, aux promenades ; la littérature dut s'efféminer, au moins un temps ; le langage ordinaire même prit sa revanche, et comme on ne pouvait pas créer tout de suite une langue nouvelle pour riposter à l'âpre vocabulaire de la langue révolutionnaire, on supprima de l'alphabet les lettres qui, pour être prononcées, vibraient trop ou qui demandait quelque effort de l'organe vocal.

---

[1] Et la révocation de l'édit de Nantes ! et les Cévennes !
(*Note de l'éditeur.*)

On se reposa de l'R, du J; on destitua le G, le C et quelquefois l'H. Un *incroyable* donnait sa *paole d'honneu* et non point sa parole d'honneur, encore me trompai-je pour l'honneur; on en avait sans doute, mais on n'en faisait pas autrement mention, et l'*incroyable* donnait sa *paole panachée*. Une *merveilleuse* ne mangeait plus de choux et de pigeons, mais elle aimait les *pizeons* et les *soux;* un artiste musicien, un sonneur de cor, par exemple, était trop délicat pour prononcer les lettres proscrites, il ne disait pas : « J'ai pour le cor de chasse une embouchure rare, » il disait : « Z'ai pou le co de sasse une embouchue a-e. » (Séparez bien les syllabes et prononcez a-eu). C'était le jargon des créoles, ce jargon plein de paresse, qui n'ose soulever hardiment le mot; c'était la langue adoucie, veloutée; le langage voluptueux, le langage où l'œil s'explique à défaut des lèvres. La vie avait été si dure à porter que chacun semblait vouloir la rendre légère, les femmes surtout... Quelles femmes! Je ne parle pas de

toutes, je parle des femmes à la mode, et l'on sait bien qu'il y en a bon nombre qui résistent à la mode; les femmes ne parlaient plus, elles zézayaient; elles ne marchaient pas, elles glissaient, et pour être plus lestes elles s'étaient allégées de bien des choses : avec les suppressions de l'alphabet, elles avaient adopté les suppressions d'une toilette fastidieuse: la chemise avait disparu en même temps que les consonnes difficiles; il est juste de dire qu'en supprimant le vêtement nécessaire elles avaient adopté la tunique de gaze transparente.

Avec un langage dont on avait ôté l'ame apparut une littérature énervée, et à laquelle on pouvait reprocher aussi, sans craindre de trop outrer l'image, l'absence de ces tons vigoureux et vibrans qu'on trouve dans nos bons auteurs, ces tons qui arrêtent la pensée et la fortifient. Cette littérature envahit le théâtre, et comme nous avions répugné devant l'horrible, ce fut à nous qu'on destina le maniéré : Demoustier devint notre grand fournisseur.

Le public venait chez nous en foule pour l'entendre. Eussions-nous annoncé deux représentations par jour du *Conciliateur* et des *Femmes*, j'aurais parié salle pleine les deux fois. Faut-il s'étonner de cela, au surplus! c'est le propre de tous les excès d'amener l'excès contraire. Demoustier, aussi vrai et aussi naturel dans le monde qu'il était arrangé dans ses pièces de théâtre et dans ses livres, n'était pas dupe de tels succès; il avait devant lui d'Harleville; derrière lui Picard et Duval étaient sur le point de lui gêner les coudes; et il comprenait que la vraie comédie était ailleurs que dans ses ouvrages, il le disait même; mais la révolution avait enfanté des monstres sur la scène comme au théâtre, le public était fatigué et fatigué jusqu'au dégoût des spectacles ignobles, et il fut heureux de courir à ce qui s'en éloignait le plus. Il assista aux pièces de l'auteur des *Lettres sur la Mythologie* à peu près comme assistèrent aux cérémonies religieuses les non croyans qui, lassés des persécuteurs, s'é-

crièrent un beau jour : — Ces gens-là nous forceront d'aller à la messe !

Il est une autre raison qui attirait chez nous la foule ou qui du moins garnissait nos banquettes du trop plein de madame Angot et du superflu des sorcelleries du boulevard, c'était le grand nombre de fortunes subites dues aux spéculations qu'entraîne tout pays en bouleversement. La révolution, en enrichissant une foule d'individus, les *dépopularisa ;* mais en cessant d'être peuple par les richesses, ils sentaient qu'ils l'étaient encore par les habitudes: ils voulaient le faire oublier, ils voulaient surtout faire oublier l'origine de leur opulence; mille moyens furent employés pour y parvenir, et entre autres, ils cherchaient à se donner un vernis d'ancien régime, ils savaient que nous étions les comédiens qu'aimaient jadis à fréquenter la noblesse proscrite, ils avaient appris qu'il était du bon ton d'avoir des loges, ils en eurent, ils vinrent dans nos foyers; mais toujours ils nous demandaient Demoustier,

Demoustier et Dorat, Demoustier et Boissy, Demoustier et Marivaux, Demoustier et Gresset, et jamais Molière ni Lesage. Molière leur paraissait trop peuple ; l'auteur du *Bourgeois gentilhomme* devait leur déplaire : à quelque légère modification près, l'honnête Monsieur Jourdain était de circonstance. Lesage aussi fut répudié : il leur semblait trop crû, disaient-ils, peut-être le trouvaient-ils trop vert à draper les Turcarets.

Le croirait-on ! ainsi que nos loges, notre parterre était à la fleur d'orange. Nous avions craint d'abord de n'y voir que les successeurs de ce turbulent parterre de 91 ; de celui de 92, si cruel, qu'il demandait nos têtes en échange de quelques vers raisonnables que nous jetions à la leur (car, alors, et depuis long-temps, les hommes de lettres l'avaient déserté, et les bourgeois même étaient montés aux secondes). Nous craignions que, vu les mutations de l'époque, nos vieux parterriens de 89 occupant aujourd'hui les loges d'apparat,

il n'y eût pas eu assez de temps pour former un parterre nouveau. Revenir à Marivaux sans transition, sans temps d'arrêt, nous paraissait dangereux; nous nous rappellions certaine pluie de pommes cuites, qui fit dire un mot si naïf à la jeune Lange, à qui le fruit défendu n'avait pas été promis ainsi en compote, et un mot si spirituel à madame de Simiane, laquelle ayant reçu jusques dans sa loge un de ces projectiles, l'enveloppa soigneusement d'un papier, et le fit passer au général Lafayette avec ce petit mot au crayon : « Mon général, permettez-moi de vous envoyer le seul fruit de la révolution qui soit venu jusqu'à moi. »

Mais nous avions tort de redouter; les mêmes événemens ne se représentent guère deux fois; nous étions aux antipodes de ce parterre agité et brutal, maintenant entre lui et nos loges, il y avait concours. Notre nouveau parterre fut charmant, poli, aimable : il nous faisait signe du mouchoir, il n'applaudissait pas avec bruit,

mais avec délicatesse, et seulement en frappant de l'index et de l'annulaire de la main droite sur l'index et l'annulaire réunis de la main gauche ; cet excellent parterre aussi avait supprimé l'*r* de *bravo ;* je crois même qu'il ne disait plus que *bavissimo.* C'était un parterre enfin comme Demoustier pouvait le désirer, et tel que Dorat l'aurait fait lui-même, lui qui les faisait si bien.

Etant un jour chez M. le baron de Manteufel (je dirai plus tard quel est ce baron, c'est d'ailleurs un vieux compte que j'ai à solder), étant, dis-je, chez ce seigneur étranger, je m'étonnais fort de ce phénomène de nos habitués à la mode, quand entra chez lui un homme que l'on ne sera pas fâché de retrouver, si j'ai été assez heureux pour le faire aimer comme chacun l'aimait : c'est le chevalier Richard, ce recueil vivant d'anecdotes, cet amusant convive de la société de madame de Sainte-Amaranthe.

Après nous être embrassés comme de vieux amis devaient le faire :

— Eh bien ! lui dis-je, non sans avoir hoché la tête, depuis que nous ne nous sommes vus, la nation a eu une grande maladie.

— Dont plusieurs sont morts, mon pauvre Fleury !

Je vis sur qui se reportait sa pensée : nous nous regardâmes, il y eut un moment de silence. Je repris.

— Du moins, ils vous ont épargné.

— Que voulez-vous ! quand j'ai vu le vaste filet qu'ils avaient tendu sur la France, je me suis fait si petit, si petit, que j'ai pu glisser au travers des mailles. Mais ne parlons plus de moi : me faire oublier, c'est ma vie; ça n'a pas pu être la vôtre; à chacun son lot et à chacun ses compensations : à vous la gloire pour votre éclat, la gloire et les persécutions; à moi la tranquillité pour ma vie obscure..... Mais où en étiez-vous avec le baron?

M. de Manteufel lui expliqua alors notre conversation : il lui dit mon étonnement et le sien.

— Nous cherchions, ajouta-t-il.

— Et vous cherchiez, où ?

— Où ?

— Oui, en quel lieu, sur quel terrain placiez-vous votre camp d'observation ?

— Mais, au théâtre apparemment.

— C'est à dire que c'est de l'avant-scène que vous voulez deviner votre parterre ; et vous, Fleury, vous voulez l'observer du manteau d'arlequin.

— Bien entendu.

— Ecoliers !... C'est observer la mariée à l'autel, cela. Si vous aviez bien regardé dans la rue, Fleury, vous n'auriez pas eu peur de comparaître.

— Oh ! dans la rue, dis-je.

— Voilà de vos idées, ajouta M. de Manteufel.

Ce n'est pas que nous n'eussions compris ;

ce seul mot nous avait mis sur la voie, mais M. de Manteufel et moi avions échangé un regard; car au geste qu'avait fait le chevalier Richard, geste dont j'ai eu occasion de parler dans la soirée passée chez madame de Sainte-Amaranthe, nous avions deviné que l'aimable conteur montait sur son trépied, et nous voulions exciter sa verve. Quand les événemens descendirent des premiers étages au rez-de-chaussée, cet homme, grand observateur de salons, dut aussi changer le point de vue de sa lorgnette : nous étions curieux de voir ses tableaux récens, nous les savions si vrais, si variés.

— Règle générale, dit-il : l'esprit humain vit de changemens et de contrastes; c'est l'application du proverbe : « A père avare, fils prodigue. » Si un parterre vous a jeté des pommes cuites, le parterre qui lui succédera vous enverra des feuilles de roses; c'est l'histoire de tout et de tous, de la politique, de la littérature, des arts, des mœurs et des hommes;

à l'intolérance a succédé la philosophie, mais quand il n'y a plus eu de séides d'une façon il y en a eu d'une autre, et c'est de l'anti-fanatisme que l'on a été fanatique. Cherchez toujours la vie d'un âge dans le contraire de l'âge précédent; je vous dis là du banal, mais je vous dis du vrai. Voulez-vous des faits? La révolution décide que l'éternité a fait son temps, et Robespierre, qui supprime la vie, restitue l'éternité; Lareveillère-Lepaux tue la messe, mais en même temps qu'il renouvelle les fêtes d'Isis, sa femme envoie des billets de part pour assister à la cérémonie du baptême de son enfant; on démonte les cloches qui étourdissent, on flétrit du nom de *philancloche* l'homme qui les redemande pour les cérémonies, et le flétrisseur se fait le patron des pièces de quatre qui brisent le tympan. Vous en étiez sur le théâtre : eh bien! après ce que l'on demandait à celui de la république, voyez ce qu'on demande au vôtre; mais, sortez de Feydeau, allez au boulevard; que donne-t-on à

un peuple d'incrédules, ou plutôt qu'exige-t-il? l'enfer et tous les diables, des sorciers et des enchantemens, des chaînes et des spectres, et des cerbères; ce sont des épouses qu'on ressuscite, des géans et des nains qui apparaissent; c'est du bruit, du feu, de la fumée, des éclairs et force tonnerre; ce sont tous les appareils de la tentation de saint Antoine, et toujours, et, avant tout, le surnaturel. Voulez-vous parier, Fleury, que vous ne me disiez pas les lignes de vers ou de prose qui trouvaient écho dans votre parterre en différens temps qu'aussitôt je ne réponde par une anecdote à laquelle vos citations pourront servir d'épigraphe?

— Oh! je sais que vous savez faire des tours de force, m'écriai-je.

— Ou plutôt des tours d'adresse, dit M. de Manteufel. Vous vous proposez-là de remplir des acrostiches.

— Eh bien! voyez si je m'en tirerai.

Le chevalier Richard grillait de parler: quand il était lancé, il fallait que ce qu'il avait

à dire eût son cours; on s'impatientait d'ailleurs soi-même, s'il n'achevait pas; il semblait le faire exprès de s'arrêter sur une pensée féconde, mais inachevée, et l'on éprouvait la même souffrance que l'on éprouve lorsqu'un musicien brise tout à coup le chant que l'on aimait, et le brise sur une note qui n'est pas la tonique; on sent que l'air est suspendu, on veut deviner le motif, on est au supplice : c'est l'arche d'un pont que l'on cherche à bâtir, ayant d'un côté un point d'appui et de l'autre le vide. Le chevalier Richard connaissait parfaitement ce petit charlatanisme, et nous nous vînmes en aide à nous-mêmes en lui faisant plaisir.

Avec M. de Manteufel, je cherchai dans la série de pièces que nous avions données, ainsi que dans celles du Théâtre de la République. Je pris dans Voltaire; dans le *Réveil d'Épiménide*, de Flins; dans le *Jugement dernier des Rois*, et dans le *Tolérant*, de Demoustier, des citations de morceaux qui avaient été, en effet, *allusionnés*, et qui en même temps se trouvaient

être la progression de nos pièces de théâtre, philosophiques, politiques, ultra-politiques et ultra-musquées.

Le chevalier Richard répondit aussitôt, et prestement, par quatre anecdotes populaires qui désignaient parfaitement où en étaient les idées du peuple à chaque période de notre révolution. J'avais, il fallut en convenir, vu poser ces physionomies sur les banquettes de notre parquet et au milieu du parterre de nos rivaux. Pour nous raconter cela, le chevalier employa divers styles, un style à lui, un style à d'autres : c'était de la mosaïque. Il était un des personnages de ces aventures, ou bien le héros les lui avait confiées, ou bien il les avait eues de seconde main, qu'en sais-je? mais à lui seul appartenait de les classer pour en former un tout concluant, un recueil dont on ne pouvait intervertir l'ordre. Notre parterre avait dû se recruter, en effet, dans la troupe des gens dont il nous présentait les figures variées; je donnerai ses histoires ainsi qu'elles furent dites,

mais sans tenir compte du dialogue intermédiaire; ce dialogue n'était, de la part du chevalier, qu'un défi, et, de la nôtre, que des complimens. Je disais mes vers et ma prose, et il remplissait aussitôt l'acrostiche historique. Je n'y mettrai que la date.

1785.

Il y avait au faubourg Saint-Germain, rue Saint-Benoît, un cordonnier, travaillant pour les deux sexes, fort entendu dans son état, recherché des hommes pour la solidité de la double couture, et des femmes pour des qualités toutes différentes, disait-on, mais non moins appréciées; grand discoureur, au fait des événemens comme un coiffeur à la mode, ayant de nombreuses pratiques, de l'argent devant lui, et, au surplus, pourvu d'une femme légitime, d'une fille toute venue, et d'un fils bien planté et fait à peindre.

Notre homme, avec les occupations de sa

boutique, avec ses jours de querelle à sa femme, ses momens de gronderie à sa fille, ses quarts d'heure de tire-pied à son garçon et ses instans d'amabilité en ville, était d'autant plus affairé qu'il raccourcissait les heures de travail au profit de la philosophie, dont on faisait un très-grand débit alors dans de gros livres et dans de minces brochures afin qu'il y en eût pour tout le monde.

Cela faisait que, malgré son activité, sa maison était un peu gouvernée par Madame, qu'il appellait, en son style, une maîtresse femme, et par son compagnon, qu'il n'appellait point un maître compagnon, mais que sa femme aurait pu appeler un associé.

Le fils de la maison était en apprentissage de latin et de belles études pour devenir docteur en quelque chose, ou, au pis aller, curé de paroisse : « il faut pousser ses enfans plus loin que soi, » disait le bonhomme, à qui l'étude de la philosophie avait donné de l'ambition. Il est urgent de dire que ces grandes pensées ne

le prenaient que lorsqu'il était en lecture, car lorsqu'il faisait des souliers il avait quelque idée que son fils serait mieux chez un marchand de cuirs, mais il en était venu à lire plus souvent qu'il ne travaillait.

La jeune fille ne pouvait guère être surveillée par une mère qui avait bien d'autres occupations, ma foi!

Sans connaître plus de soucis, l'honnête cordonnier voyant passablement marcher ses affaires du dedans et des visages gais à la maison, comptait toutes les nuits les gros écus de trois livres qu'il avait eu soin de cacher dans sa chambre, dès le matin allait en ville prendre quelques mesures, rendre quelques paires de souliers, étant plus exact avec les femmes qu'avec les hommes, rentrant pour battre quelques semelles dans le milieu du jour, et sortant de nouveau vers la brune pour aller passer la soirée hors de sa maison avec des amis de cœur qui avaient, comme lui, un grand goût pour la philosophie et la littérature.

Là, on causait, on devisait, on disputait, on s'aiguisait l'esprit; les questions sublimes à l'ordre du jour étaient mises sur le tapis, et ces séances instructives se prolongeaient fort avant dans la nuit, à l'aide de quelques pots de vin qui faisaient filer les heures et rafraîchissaient l'éloquence.

Un soir, l'artisan philosophe rentre chez lui passé minuit. Il trouve le plus jeune apprenti qui l'attendait seul. Ordinairement, sa femme l'apostrophait un peu : aujourd'hui personne ne fait tapage. Le pauvre homme a un remords de se coucher ainsi, il lui semble qu'il lui manque quelque chose; il frappe le plancher d'une canne qui lui servait d'ordinaire à entamer la conversation. Le jeune apprenti comprend.

— Vous demandez Madame : elle est partie.

— Partie! Comment cela?

Il interroge et craint d'interroger... le pauvre homme! Sa maîtresse femme a pris la fuite avec le premier compagnon; sa fille, si bien

venue, a été ramassée par messieurs les gens du roi pour avoir donné rendez-vous à heure indue aux galans de la rue Saint-Benoît et environs; et ce fils, si beau, ce fils si bien planté, l'orgueil et la gloire de ses vieux jours quand ses vieux jours seront venus, ce curé ou docteur futur s'est engagé le même soir dans la milice.

Que de coups à la fois! c'est le cas d'avoir de la philosophie; aussi en aura-t-il, si de tant de trésors perdus il lui en reste un. Il court dans sa chambre, renverse ses matelas... Ah! ces larmes qu'il retenait, c'est le moment de les répandre; son argent, son cher argent lui a été enlevé : il se livre à toute la sensibilité de son cœur.

Ce père inconsolable, ce patron trahi, cet époux outragé, s'arrache les cheveux, se meurtrit le front, arpente sa chambre, ébranle les meubles, s'agite en furieux; enfin une pensée violente, extrême, mais à laquelle il ne peut

qu'obéir, s'empare de lui : il veut se tuer.... il saute sur un tranchet.

Au moment de se couper la gorge, mille réflexions l'assiègent, une entre autres : depuis que le suicide est de mode à Paris, il est fort peu de ceux qui en ont ainsi fini avec la vie qui n'aient consigné sur le papier leurs raisons, et n'en aient laissé une espèce d'acte pour prévenir toutes les poursuites contre des innocens, et aussi peut-être pour se donner la douce consolation d'être dans la gazette une fois dans leur vie. Notre homme écrira : il est trop éclairé en morale civile pour n'avoir pas cent fois dans la société applaudi à une pareille précaution, il est trop juste pour y manquer. Il pose le tranchet, prend la plume, et, pour ne point laisser refroidir son désespoir, il trace à la hâte :

« Qu'on n'inquiète personne : ma mort est
» volontaire. C'est moi-même qui me suis tué
» dans un moment de fureur raisonnable, dans
» un accès du plus juste chagrin que jamais

» bourgeois de Paris ait ressenti ; car, comme
» dit fort bien Molière :

Quand on a tout perdu, quand on est sans espoir,
La vie est un opprobre et la mort un devoir.

Mais à peine a-t-il achevé d'écrire qu'il lui vient un doute : est-ce bien Molière ? ne serait-ce pas Jean-Jacques Rousseau, car celui-là aussi était un grand philosophe ? Quelle indécision ! Ira-t-il plus avant ? Déshonorera-t-il ses savans confrères par une faute capitale ? Non, il faut s'éclaircir. Il remet sa mort au lendemain : un philosophe doit savoir attendre.

Le lendemain, dès qu'il fait jour, il court chez ses amis ; un rendez-vous est assigné ; on se réunit, il propose sa grave question. On la trouve peu embarrassante : l'un dit que c'est Corneille dans son *Tartuffe*, l'autre nomme Marmontel, parce que c'est une de ses pratiques, un troisième assure que c'est dans un opéra-bouffon, et un dernier que ce ne peut être que dans un mandement de M. l'arche-

vêque de Paris. Les opinions ainsi partagées, on discute, on s'échauffe, on parle de preuves, et l'affaire est remise à huitaine afin de prendre des informations.

Il ne fallut pas huit jours pour décider le chercheur ; plus calme, il trouva sur son oreiller, et dès la nuit même, qu'en bon raisonnement toute chose avait son côté consolant ; que sa gracieuse fille recevait une leçon bien méritée ; que sa maîtresse femme de moins était un bon débarras ; que son premier compagnon était assez puni en se chargeant du fardeau ; que le temps et le travail lui rendraient ses écus de trois livres, et que monsieur son fils étant si bien planté et fait à peindre, serait mieux sous l'uniforme que sous la soutane ou sous le bonnet carré ; et il rendit grace à sa destinée de l'avoir fait naître dans un temps et dans un pays où l'on pouvait jouir de l'inappréciable bonheur d'être philosophe.

1789.

M. de V***** avait, comme tant d'autres, partagé l'enthousiasme des premiers jours de la révolution, et même dans la célèbre nuit du 4 août, il avait demandé la destruction des colombiers, en s'écriant qu'il était pauvre, mais qu'il venait, comme Catulle, offrir son moineau.

Dans un de ses jours de ferveur, ce gentilhomme, après avoir fait diverses courses pour arriver à des fins toutes dans l'intérêt de ses plus chères idées, eut une querelle avec le cocher de fiacre qui l'avait conduit.

C'était précisément à l'époque où l'humeur guerrière se réveillait à Paris avec plus de force que jamais. Alors on montait sa garde plutôt deux fois qu'une, on sollicitait d'être de patrouille hors de tour; la plupart des citoyens se cotisaient pour payer des instituteurs de troupe de ligne qui leur enseignaient l'exercice

comme à l'armée. Alors les salles publiques étaient garnies de drapeaux , voûtées d'étendards; l'image de la guerre se reproduisait même dans les plaisirs : les feux d'artifices ne représentaient que des temples de la gloire, et n'imitaient que le bruit du canon et la détonation de la mousqueterie; il n'était pas de ménage un peu cossu qui n'eût, appendue à la muraille, une belle poudrière neuve dont le cordon se dessinait en sautoir sur l'habit bleu, qui était devenu l'habit de tout le monde. Or, le cocher difficulteux s'était distingué parmi les plus assidus aux devoirs militaires ; il briguait des grades, et, en attendant qu'il les eût obtenus, il exerçait sa voix à crier : Qui vive! et à se répondre : Patrouille! ou district! il avait poussé le sentiment chevaleresque jusqu'à faire venir, à grands frais, d'un arsenal célèbre un éclat de bombe dans lequel il se faisait la barbe tous les jours.

Avec de telles dispositions, il est facile de deviner s'il céda. Il plaida lui-même sa cause,

et la plaida d'une voix de commandement, ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné à la police.

Il était furieux.

— J'aurais dû, dit-il en sortant à M. de V*****, me faire justice moi-même.

— Et comment cela, s'il vous plaît? lui demanda le gentilhomme.

— Comment! comment! ne sommes-nous pas tous égaux, répondit le fiacre irascible.

—Egaux, oui... Le tarif est égal pour tout le monde.

— Diriez-vous ainsi, Monsieur, si je vous demandais raison? si j'avais une arme?

— Qu'à cela ne tienne, répondit M. de V*****, nous voici justement devant un armurier.

Et brave, bon compagnon, ne voulant pas refuser satisfaction à un homme qui, au tribunal, avait fait sonner sa qualité de garde national, n'étant pas même capable de la refuser à quelque homme de cœur que ce fût, il alla

sur-le-champ louer deux épées et deux pistolets, tout en réfléchissant un peu sur la fausse application des principes dont lui-même se faisait le champion.

— Est-ce bien comme cela, mon brave? dit-il, en déposant le tout dans le fiacre.

— Parfaitement, répondit le cocher toujours en colère.

—Au bois de Boulogne donc maintenant!... je te donnerai trois francs pour ta course.

Au mot de « trois francs, » voilà le digne phaéton qui entre dans les idées de son état, le voilà calculant d'abord la course et la distance, et après réflexion, s'écriant :

— Trois francs!

— Parbleu! c'est payé, je crois.

— Ah! oui, payé!... Allez donc trouver des cochers qui vous conduisent au bois de Boulogne pour trois francs, et d'ici encore!

— Je vais te faire comparaître de nouveau à la police.

— Oh! oh! cette fois, je m'en moque! Le

bois de Boulogne, c'est hors barrière ; l'ordonnance nous laisse libre : je veux huit francs.

— Huit francs, bourreau ! Trois francs ?

— Huit francs !

— Trois francs !... Est-ce que tu me prends pour une noce ?

— Je vous prends pour un gentilhomme, un noble seigneur, dit le cocher, emporté par la force de l'habitude ; et vous voulez payer comme un marchand, fi !

— Tous les hommes sont égaux, dis-tu ?

Le cocher, tout déconcerté, n'eut rien à répondre, il réfléchissait.

— Eh bien ! nous battons-nous, dit M. de V***** ?

— Par ma foi ! non. La course est trop longue et trop mal payée.

On rentra la ferraille chez l'armurier ; le gentilhomme partit, et le cocher disait à ses camarades :

— Voyez-vous, tant qu'il y en aura qui monteront dans la voiture et d'autres sur le

siège, l'égalité ne sera pas venue. Il y aurait bien un moyen : ce serait de supprimer les fiacres... mais qui donnerait les pour-boire?

1793.

Pendant le ministère de Bouchotte, passant un matin devant l'hôtel Choiseul, j'entends de gros mots à la porte du suisse; je m'arrête: c'était un grand homme en carmagnole nacarat toute dépenaillée sur un pantalon mi-partie de cuir de roussi et d'une étoffe verte très-grossière, le tout surchargé d'une bonne ligne de camboui. Sa coiffure, qui était à poste fixe sur le sommet d'un toupet roux et crépu, offrait le souvenir d'un vieux bonnet de poil tout rapé, mais dont l'œil le plus fin n'eut jamais pu déterminer la nature primitive sans la longue queue de renard qui, s'agitant avec une sorte de grace, faisait chasse-mouche sur les épaules du sire, lequel, en frappant le pavé avec violence d'un gros gourdin, disait au portier :

— Mais, f.....! es-tu le portier du minisse, oui ou non ?

— Eh ben ! quand même !

— Oh ! quand même ! Sacré f.....! mène m'y-zy ! faut que je l'y parle au minisse. Ousse qu'il est ?

— Citoyen, il donne audience, vous pouvez monter : vous lui parlerez à votre tour.

— Mène-moi-z-y, j'te dis, et lève la gigue...

Et sa massue d'Hercule brandissait sur la nuque du pauvre portier, lequel tremblait de tous ses membres. Je me mis entre le marteau et l'enclume : outre le premier mouvement qui me porta à sauver la torniole au bon homme, il m'eût été impossible de ne pas saisir une aussi belle occasion d'assister à une audience de Bouchotte, et surtout de voir si mon archi-sans-culotte s'en tirerait à son honneur.

— Je vais t'y mener chez le minisse, mon camarade, lui dis-je en lui donnant une poignée de main.... Tu vois bien, ajoutai-je du ton le plus cordial en lui montrant le portier,

que tu n'as pas de raison de vouloir ôter cet honnête homme de son poste pour te conduire. Si chacun de nous en faisait autant, il faudrait plus de portiers pour le seul ministre de la guerre qu'il ne faut de conscrits pour deux armées; tu vois f..... bien, mon frère, que tu n'as pas le sens commun.

Il me regarde d'abord avec un air brusque et colère.... Je voyais le brûlot sur ses lèvres, mais je lui coupe le sifflet, et je continue en riant :

— Eh ben! eh ben! ne vas-tu pas te fâcher?... Ne vas-tu pas faire la vie?... Allons, arrive, et viens t'en faire ta pétition?.

Et je l'entraînais vers l'escalier.

— Tu es un bon b.....! me dit-il enfin, en me tapant dans la main, et je vois ben que t'as raison.....

Et se retournant d'un air effaré :

— Ah ! f....., ousse qu'est mon chien à présent!... Catau! Catau! mais dites-moi un peu, citoyen (*en joignant les mains et levant les*

yeux au ciel), ousse que pourrait ben être eune sacré g.... pareille?

Son tricot, qu'il avait sous le bras, tombe sur mon pied par la suite toute naturelle de cette agitation. J'avais des cors : la douleur m'arrache un cri et me fait faire une grimace; le sans-culotte s'apitoie, il me froisse la main droite pour m'exprimer son regret de m'avoir estropié; il jure de plus belle contre Catau, qui paraît enfin pour recevoir un coup de pied qui la renvoie dans le fond de la loge du portier cul par dessus tête.

— Citoyen, on ne laisse pas entrer les chiens ici. Chassez votre chien.

— Tu te f.... pas mal de moi, vieux mâtin. Que je chasse mon chien! Viens, ma Catau, viens, ma fille!

Et il la happe par le chignon du cou; et, malgré les réclamations du portier, il la garde dans ses bras. Nous montons de compagnie à la salle d'audience.

Deux cents prolétaires en haillons, tant

hommes que femmes, parmi lesquels brillaient quelques épaulettes portées par une douzaine de militaires ayant une assez haute mine, quant au fond, mais, quant à la forme, ressemblant beaucoup plus à une troupe de mandrins qu'à un cercle de généraux, entouraient la figure plate et pauvre de Bouchotte, qui ne savait auquel entendre, et tâchait d'abréger en remettant au secrétaire mal vêtu dont il était suivi tous les graillons de placets qui lui étaient présentés.

— Tenez, dis-je à mon aimable pupille, qui serrait Catau sur sa poitrine, voilà le ministre; tâchez d'arriver jusqu'à lui.

— Qui? Est-ce t'y celui qu'a l'habit bleu?

— Oui, mon camarade.

— Comment, double f.....! c'est c' pékin-là, tout contre la table? Tiens, laisse-moi faire, va. Y ne risque rien! J' vas l'y parler : tu vas voir.

Il se coule en effet, et à force de coups de hanche et de coups d'épaule, il arrive. La toilette de Bouchotte n'était guère plus propre

que celle du pétitionnaire : il était exactement à la même place du salon où j'avais vu le duc de Choiseul couvert de la Toison-d'Or et du cordon bleu recevant la cour et la ville et la meilleure compagnie de l'Europe. Ce rapprochement absorbait toutes mes pensées, quand le dialogue de son élégant successeur commença avec mon protégé.

BOUCHOTTE. — Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, citoyen ?

LE SANS-CULOTTE. — J' vas t' dire, citoyen minisse.... J'étions hier avec les amis, au café Vilginie.... là, tu sais bien.... rue Maubuée.... J'étions à chiquer les légumes.... (*et il riait au nez du ministre pour appuyer cette fine plaisanterie*). J'étions, comme je t' dis, à pomper les huiles, et v'là qu'il a circulé un bruit....

BOUCHOTTE. — Quel bruit, citoyen ?

LE SANS-CULOTTE. — Que t'allait demander ta diminution.

BOUCHOTTE. — Que j'allais demander ma démission ?

LE SANS-CULOTTE. — Oui, juste, c'est ça, ta dimition. Ecoute donc, citoyen minisse, avant que tu ne fasse ce coup-là, faut q' tu commettes une belle action ; f.... moi eune bonne place. Hein! ça va-t-il?

BOUCHOTTE. — Mais quelle place, citoyen?

LE SANS-CULOTTE. — Bah! tu sais mieux ça q' moi.

BOUCHOTTE. — Que savez-vous faire?

LE SANS-CULOTTE. — Tiens, j' ne va pas par quatre chemins; j' n'ai q' ça (*et il se frappait la poitrine de toutes ses forces*).

BOUCHOTTE. — Mais, citoyen, ce n'est pas clair.

LE SANS-CULOTTE. — Tiens! fais eune chose, f.... moi dans les chapeaux bordés.

BOUCHOTTE. — Mais avez-vous servi?

LE SANS-CULOTTE. — Bah!... q' tès donc bête, toi; pour un minisse, tu n'as guère le fil. Eune légume de plus ou de moins sur la quantité est-ce que ça paraît?

J'admirais l'impassibilité de ce Bouchotte,

auquel il n'échappa pas un sourire, et qui répondait froidement et les yeux baissés. Le dialogue reprit.

BOUCHOTTE. — Ce que vous demandez est impossible, citoyen; on ne peut arriver aux grades militaires que par des services.

LE SANS-CULOTTE. — Eh ben! écoute : puisque tu n' peux pas me faire généraì, f.... moi [1] dans les fournitures, ou ben dans les hôpital : j' l'aime ben autant.

BOUCHOTTE. — Mais avez-vous des connaissances en médecine (*Ici Catau se met à japper*)?

LE SANS-CULOTTE. — Tais-toi donc! Pardon, excuse, citoyen minisse, c'est que la cagne est.... c'est comme une chatte, voyez-vous....

---

[1] Nous aurions voulu passer l'éponge sur des expressions un peu trop énergiques, mais c'eût été manquer les touches fortes d'un tableau du temps. Ce style *coloré* était alors passé dans la langue. En voici une preuve curieuse, prise de haut et à propos de ce même Bouchotte. Ce ministre reçut l'ordre d'envoyer, dans les départemens soulevés de la rive droite de la Loire, un corps de gendarmes. Après lui avoir fourni des chevaux, il écrivit au comité de salut public pour

Allons, la v'là qui s' tait.... Citoyen minisse, vous avez la parole.

Bouchotte. — Mais je vous demandais si vous saviez la médecine?... la chirurgie?... quelque chose enfin?...

Le Sans-Culotte. — Bah! laisse donc!.... Pardieu! faut-y pas être ben malin pour voir si des malades se portent bien?

Bouchotte. — Citoyen.... la république n'a pas de place pour qui n'est propre à rien : j'en suis bien fâché.

Cette fois, le sans-culotte rougit, et ce fut presque avec un cri qu'il riposta :

---

demander s'il fallait aussi des selles. On lui répondit le billet suivant :

Les représentans du peuple composant le comité de salut public au ministre de la guerre et à ses adjoints.

Liberté, Égalité, Fraternité.

« Allez vous faire f..... Que le diable vous confonde s'il vous » faut des ordres pour donner des selles, quand il vous a été » enjoint de fournir des chevaux! Faut-il aussi des ordres pour » que vous donniez des brides?

» *Signé* Danton, Robert Lindet, Cambon fils aîné. »

(*Note de l'Editeur.*)

— V'là q' tu commences à me scier, toi, avec ta science !...

— Citoyen, vous commencez à me fatiguer moi-même, dit Bouchotte en l'interrompant... Vous voyez bien que je ne donne pas une audience pour vous seul....

Et il se retourne vers un autre pétitionnaire, qui depuis un quart d'heure lui chatouillait le menton avec un mémoire d'une aune.

— Ah ! oui ! c'est donc comme ça ! se met à hurler le chenapan furieux ; c'est de même qu'on traite les patriotes ! Oh ben ! j'aimais la révolution, nom d'un Dieu ! mais housse !... housse, la révolution !... Je me f.... dans les aristocrates.

1796.

Voyez-vous ce joli wiski d'un fond bleu barbeau qui dans son vol rapide frise comme l'hirondelle la surface du pavé ! Devinez quel homme il conduit? un cordonnier célèbre,

charmant, délicieux; un homme à la mode, un *impossible* enfin, composant des souliers d'un coloris, d'une fraîcheur, d'une éloquence, d'une poésie à admirer; ne parlant qu'en vers, ne répondant qu'en madrigaux, ne s'exprimant qu'en chansons érotiques, prenant mesure comme Zéphyre cueille des roses, l'Anacréon du métier, le Tibulle du cothurne, et, pour tout dire en un mot, l'Ovide des brodequins. Cet aimable enchanteur fut appelé un jour de décade chez une femme du premier rang, c'est-à-dire une de ces femmes qui rougiraient d'habiter le faubourg Saint-Germain, et doivent à leur qualité de mettre le boulevard entre elles et Paris; elle avait vu, à l'une de ses amies, femme proconsulaire, des souliers de marbœuf d'une physionomie on ne peut plus intéressante. Grande extase! vapeur de plaisir!

— Mon Dieu! queu gentils souyiers! M'est avis qu' ça m'irait comme un bas de soie! Qu'eu que c'est que l'habile homme qui t'a

fait ça?... I' m'en faut, ou je m'en meurs!

Enfin, que vous dirai-je? Cette femme spirituelle parla avec une noblesse, une précision, une délicatesse rares des talens du virtuose qu'elle désirait employer. Le lendemain, au point du jour, vers midi, le monsieur est mandé : il accourt.

— Monsieur ! je raffole de vos souyers.

— Madame, bien de l'honneur.

— Monsieur, l'honneur me revient. D'ailleurs, vous n'aurez pas grand casse-tête avec moi; je suis la femme du monde la plus facile, *par raport* à la chaussure.

— Madame a raison, voilà un pied d'une majesté.... Madame n'est pas Française, à coup sûr : c'est un pied de chanoinesse que cela.

— Ah! quant à ce qui est de ça, Monsieur, je vous assure....

— Non, réellement, ma *paole antique!* c'est un pied royal que Madame possède. Quand voulez-vous vos souliers?

— Ma fine! Monsieur, j'ai toujours entendu dire que le plus tôt vaut le mieux.

— Dans deux heures, Madame. Je vous salue.... Ne m'apercevez pas : je me sauve.

Il tint parole. Les souliers étaient à l'hôtel à quatre heures : ils furent admirés à six, mis à huit, usés à dix et quittés à l'aurore.

Le lendemain, la dame enchantée voulut s'en servir encore ; ses femmes lui annoncèrent leur état de vétusté. Désespoir, colère, dépit : l'accident est inconcevable! affreux! inouï! Qu'on vole chez lui, qu'il vienne, je le veux. Tous les laquais sont aux champs :

— Monsieur, venez, venez tout de suite, il n'y a pas de temps à perdre. Madame est dans la douleur! Madame se meurt!

— Est-il possible? Ah! mon Dieu! quel accident! Je vous suis.

Il sort avec fracas, le wiski roule, les laquais lui crient : « Sauvez Madame! » Et dans toutes les rues on le prend pour un médecin du

Directoire, de quartier sans doute au Luxembourg.

Il arrive enfin.

— Eh bien! Madame?

— Monsieur, c'est affreux! Mes souyers, déchirés, immettables.

— Pas possible! voyons.... Ah! mon Dieu! déchirés, en effet; c'est un coup de foudre! Mais comment cela se fait-il? des souliers immortels! Je n'y conçois rien, je m'y perds.... Ah!... parbleu! je suis bien borné; c'est cela: m'y voici. Je gage cinquante louis que Madame *aura marché*.

—

Eh bien! Fleury, s'écria le chevalier Richard après l'historiette parfumée, comprenez-vous votre parterre maintenant? avez-vous suivi la progression? ai-je rempli vos acrostiches?

— Parfaitement, lui dis-je.

— N'est-ce pas, reprit-il avec son comique enthousiasme, que vous avez vu ces gens-là

vous applaudir ou vous tourmenter, crier bravo ou casser vos banquettes? Dites, l'histoire du parterre n'est-elle pas dans la rue? Ne reconnaissez-vous pas vos habitués? N'étaient-ils pas sous le lustre ce qu'ils sont dans ces esquisses anecdotiques?

— Je ne sais si Fleury les a pu apercevoir au milieu du parterre, dit assez vivement M. de Manteufel; mais certainement, moi, j'ai vu vos personnages prendre leurs billets au bureau.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

